

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre Angloises. Tome Quatrieme. Seconde Partie.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

LET TRES
ANGLOISES.

TOME QUATRIÈME.
SECONDE PARTIE.



LETTERS

ANGLOISES

TOME QUATRIEME

SECONDE PARTIE





HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.
TOME QUATRIEME.
SECONDE PARTIE.



LETTRE CLXXX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à *Miss*
HOWE.



Mardi au soir, 16 de Mai.
MONSIEUR Lovelace vient de
m'envoyer, par Dorcas, le Mé-
moire suivant.

S 2

„ Je

„ Je me fers de ma plume, non-seule-
 „ ment pour épargner votre délicatesse &
 „ pour vous obeir, mais pour vous mettre
 „ en état de communiquer mes idées à Miss
 „ Howe, qui pourra consulter, dans cette
 „ occasion, ceux d'entre ses amis à qui vous
 „ jugerez à propos d'accorder votre confian-
 „ ce: je dis votre confiance, parce que j'ai
 „ fait entendre, comme vous le savez, à
 „ d'autres personnes, que nous sommes actu-
 „ ellement mariés.

„ En premier lieu, Mademoiselle, j'off-
 „ re de vous assurer la jouissance particulière
 „ de votre propre terre, & d'y joindre qua-
 „ tre-cens livres sterling annuels sur le bien
 „ que j'ai dans le Comté de Lancastré, qui
 „ vous seront païées par quartier, pour vo-
 „ tre propre & seul usage.

„ Le fond de mon revenu est de deux mil-
 „ le livres sterling. Milord M. . . . propose
 „ de me céder, le jour de notre mariage, ou
 „ sa terre de Lancastré, à laquelle je puis dire
 „ en passant, que je crois avoir plus de droit
 „ que lui; ou celle de Median dans le com-
 „ té d'Herford, & de mettre celle que je
 „ choisirai sur le pied de mille livres sterling
 „ annuelles.

„ Un excès de mépris pour l'opinion des
 „ hommes a souvent exposé ma conduite à de
 „ , , mau-

„mauvaises interprétations. Je dois par
 „conséquent vous assurer, en homme d'hon-
 „neur, qu'aucune partie de mon bien n'a
 „jamais été engagée, & que malgré la de-
 „pense excessive que j'ai faite dans les pais
 „étrangers, je compte d'être aquité au ter-
 „me prochain de tout ce que je dois au
 „monde. Tous mes principes ne sont pas
 „condamnables. On m'a cru généreux
 „dans ma dépense: je ne me serois pas jugé
 „digne de ce nom, si je n'avois commencé
 „par être juste.

„Comme votre Terre est actuellement
 „entre les mains de votre pere, si vous sou-
 „haitez que je vous assigne le même revenu
 „sur les miennes, vos volontés là-dessus fe-
 „ront ma regle. J'engagerai Milord M. ...
 „à vous marquer de sa propre main ce qu'il
 „a dessein de faire pour nous, sans qu'il pa-
 „roisse que ce soit vous qui le desiriez, &
 „pour faire voir seulement, qu'on ne pré-
 „tend tirer aucun avantage de la situation
 „où vous êtes à l'égard de votre famille.

„Pour faire éclater ma parfaite considé-
 „ration, je vous laisserai la disposition libre
 „de toutes les sommes provenues de la suc-
 „cession de votre grand-pere, & du revenu
 „accumulé de votre bien, qui doit être en-
 „tre les mains de votre pere. Je ne doute



„ pas qu'il ne vous fasse là-dessus des deman-
 „ des considérables. Vous aurez le pouvoir
 „ de les accorder, pour votre propre tran-
 „ quilité. Le reste sera remis entre vos
 „ mains. Vous en ferez l'usage auquel vous
 „ serez portée par ces généreuses inclinations
 „ qui vous ont fait tant d'honneur dans le
 „ monde, & pour lesquelles vous n'avez pas
 „ laissé d'essuyer quelque censure dans votre
 „ famille.

„ A l'égard des habits, des diamans & des
 „ autres ajustemens de cette nature, mon
 „ ambition fera, que pour en avoir de con-
 „ venables à notre rang, vous n'aiez point
 „ obligation à ceux qui ont eu la stupidité
 „ d'abandonner une fille dont ils ne sont pas
 „ dignes. Il me semble, Mademoiselle, que
 „ vous ne devez pas vous offenser de cette
 „ réflexion. Vous douteriez de ma sincé-
 „ rité, si j'étois capable de les traiter aut-
 „ rement, quoiqu'il vous appartienne de si
 „ près.

„ Voilà mes propositions, Mademoiselle.
 „ Ce sont les mêmes que j'ai toujours eu
 „ dessein de vous offrir, lorsqu'il me seroit
 „ permis de toucher une si délicieuse matiè-
 „ re. Mais vous avez paru si déterminée à
 „ tenter toutes sortes de methodes pour vous
 „ reconcilier avec votre famille, en offrant
 „ même

„même de renoncer pour jamais à moi,
„que vous avez cru faire un acte de justice,
„de me tenir éloigné jusqu'à l'éclaircisse-
„ment de votre plus chere espérance. Elle
„est éclaircie. Quoique j'aie toujours re-
„gretté, & que peut-être je regrette encore,
„de n'avoir pas obtenu la préférence que
„j'aurois souhaité de Miss Clarisse Harlove,
„il n'est pas moins sûr que le mari de Ma-
„dame Lovelace sera bien plus porté à l'ado-
„rer, qu'à reprocher à cette divine femme
„les tourmens qu'elle lui a causés. C'est
„de mes implacables ennemis, qu'elle avoit
„appris à douter de ma justice & de ma gé-
„nérosité. D'ailleurs, je suis persuadé qu'
„une ame si noble n'auroit pas pris plaisir à
„me faire souffrir, si ses doutes n'avoient
„été entretenus par de fortes apparences de
„raison; & je me flatte de pouvoir penser,
„pour ma consolation, que l'indifférence
„aura cessé, au moment que les doutes au-
„ront disparu.

„J'ajoute seulement, Mademoiselle, que
„si j'ai omis quelque chose qui puisse vous
„plaire, ou si le detail précédent ne repond
„point à vos vûes, vous aurez la bonté d'y
„joindre ou d'y changer ce que vous juge-
„rez à propos. Lorsque je connoitrai vos
„intentions, je ferai dresser aussitôt les ar-
„ticles,

„ticles, dans la forme que vous désirerez;
 „afin qu'il n'y manque rien de ce qui dé-
 „pend de moi pour votre bonheur.
 „C'est à vous, Mademoiselle, qu'ap-
 „partient à présent la décision de tout le
 „reste.

* * *

Vous voiez, ma chere, quelles sont ses offres. Vous voiez que c'est ma faute s'il ne me les a pas faites plutôt. Je suis une étrange personne! Etre blamable sur tous les points, & blamable aux yeux de tout le monde! Cependant, n'avoir pas de mauvaise intention; & n'appercevoir le mal que lorsqu'il est trop tard, ou si près d'être trop tard, qu'il faut renoncer à toute délicatesse pour reparer ma faute!

C'est à moi qu'appartient à présent la décision de tout le reste! Avec quelle froideur il conclut des propositions si ardentes, & contre lesquelles il ne me paroît pas qu'il y ait d'autre objection! N'auriez-vous pas cru, en les lisant, qu'il alloit finir par des instances, pour me faire nommer le jour? J'avoue que je m'y attendois, jusqu'au point d'avoir été choquée de me voir trompée. Mais quel moien d'y remédier? J'ai peut-être à faire bien d'autres sacrifices. Il me semble

ble qu'il faut dire adieu à toute délicatesse. Cet homme, ma chere, ignore ce qui est connu de tous les hommes sages; c'est-à-dire, que la prudence, la vertu & la délicatesse de sentimens, font plus d'honneur au mari dans sa femme, qu'elles ne lui en feroient dans lui-même si toutes ces qualités manquoient à sa Moitié. Les erreurs d'une femme ne tournent-elles pas à la honte de son mari. Heureusement, il n'en est pas de même de celles de l'homme par rapport à sa femme.

Je ferai de nouvelles réflexions sur ce Memoire, & j'y repondrai par écrit, si j'en ai la force; car il paroît à présent que la décision m'appartient.

LETTRE. CLXXXI.

Miſſ CLARISSE HARLOVE, à Miſſ
H O W E.

Mercredi matin, 17 de Mai.

Monsieur Lovelace auroit souhaité d'engager la conversation hier au soir; mais je n'étois pas préparée à raisonner sur ses propositions. Mon dessein est de les examiner à tête reposée. Sa conclusion

S 5

m'a



m'a extrêmement déplû. D'ailleurs il est impossible avec lui, de se retirer de bonne heure. Je le priai de remettre notre entretien au lendemain.

Nous nous sommes vus, dans la salle à manger, dès sept heures du matin. Il s'attendoit à me trouver des regards favorables; que fais-je? peut-être un air de reconnoissance; & j'ai remarqué au sien, qu'il étoit fort surpris de ne me pas voir répondre à son attente. Il s'est hâté de parler: mon très-cher amour, êtes-vous en bonne santé? Pourquoi cet air de réserve? votre indifférence ne finira-t'elle jamais pour moi? Si j'ai proposé quelque chose qui ne réponde pas à vos intentions....

Je lui ai dit, qu'il m'avoit laissé fort prudemment la liberté de communiquer ses propositions à Miss Howe, & de consulter quelques amis par son moien; que j'aurois bientôt l'occasion de lui envoyer le Memoire; & qu'il falloit remettre à nous entretenir de cette matière lorsque j'aurois reçu sa réponse.

Bon Dieu! Je ne laissois pas échapper la moindre occasion, le plus leger prétexte pour les délais. Mais il écrivoit, à son oncle, pour lui rendre compte des termes où il étoit avec moi: & comment pouvoit-il
finir

finir sa lettre avec un peu de satisfaction pour Milord & pour lui-même, si je n'avois pas la bonté de lui apprendre ce que je pensois de ses propositions?

Je pouvois l'assurer d'avance, ai-je répondu, que le principal point pour moi étoit de me reconcilier & de bien vivre avec mon pere; qu'à l'égard du reste, sa générosité le porteroit sans doute à faire plus que je ne desirois; que par conséquent, s'il n'avoit pas d'autre motif, pour écrire, que de savoir ce que Milord M.... vouloit faire en ma faveur, c'étoit une peine qu'il pouvoit s'épargner; parce que mes desirs, par rapport à moi-même, seroient plus aisés à satisfaire qu'il ne paroïssoit se l'imaginer.

Il m'a demandé si je permettois du moins qu'il parlât de l'heureux jour, & qu'il priât son oncle de me servir de pere dans cette occasion? Je lui ai dit que le nom de pere avoit un son bien doux & bien respectable pour moi: que je serois charmée d'avoir un pere, qui me fit la grâce de me reconnoître.

N'étoit-ce pas m'expliquer assez? Qu'en pensez-vous, ma chere? Cependant il est vrai, que je ne m'en suis apperçue qu'après y avoir fait réflexion, & que mon dessein alors n'étoit pas de parler si librement;
car,

car, dans le tems même, j'ai pensé à mon propre pere, avec un profond soupir, & le plus amer regret de me voir rejeitée de lui & de ma mere. M. Lovelace m'a paru touché, & de ma réflexion & du ton dont je l'avois prononcée.

Je suis bien jeune, M. Lovelace, ai-je continué, en detournant le visage pour esfuier mes larmes; & je ne laisse pas d'avoir éprouvé déjà beaucoup de chagrins. Je n'en accuse que votre amour. Mais vous ne devez pas être surpris que le nom de pere fasse tant d'impression, sur le cœur d'une fille toujours soumise & respectueuse avant que de vous avoir connu, & dont la tendre jeunesse demande encore l'œil d'un pere.

Il s'est tourné vers la fenetre. Rejouissez-vous avec moi, ma chere Miss Howe, (puisqu'il faut que je sois à lui) de ce qu'il n'a pas le cœur tout à fait impénétrable à la pitié. Son émotion étoit visible. Cependant, il s'est efforcé de la surmonter. Il s'est rapproché de moi. Le même sentiment l'a forcé encore une fois de se tourner. Il lui est échappé quelques mots, parmi lesquels j'ai entendu celui d'*Angélique*. Enfin, retrouvant un cœur plus conforme à ses desirs, il est revenu à moi. Après y avoir pensé, m'a-t'il dit, Milord M... étant sujet

jet à la goutte, il craignoit que le compliment dont il venoit de parler, ne devint l'occasion d'un plus long délai; & c'étoit fe préparer à lui-même de nouveaux sujets de chagrin.

Je n'ai pû repondre un seul mot là-dessus vous le jugez bien ma chere. Mais vous devinez aussi ce que j'ai pensé de ce langage. Tant de profondeur, avec un amour si passionné! Tant de menagement, tout d'un coup, pour un oncle auquel il a si peu rendu jusqu'à présent ce qu'il devoit! Pourquoi, pourquoi mon sort, ai-je pensé en moi-même, me rend-il l'esclave d'un tel homme!

Il a hésité, comme s'il n'eût point été d'accord avec lui-même; il a fait un tour ou deux dans la salle. Son embarras, a-t'il dit en marchant, étoit extrême à se déterminer, parce qu'il ignoroit quand il seroit le plus heureux des hommes. Que ne pouvoit-il connoître ce précieux moment! Il s'est arrêté pour me regarder. (Croiez-vous, ma très-chere Miss Howe, que je n'aie pas besoin d'un pere ou d'une mere!) Mais, a-t'il continué, s'il ne pouvoit m'engager aussitôt qu'il le souhaitoit à fixer un jour, il croioit, dans ce cas, qu'il pouvoit faire le compliment à Milord, comme ne
le

le pas faire; puisque dans l'intervalle on pourroit dresser les articles, & que ce soin adouciroit son impatience; sans compter qu'il n'y auroit pas de tems perdu.

Vous jugerez encore mieux combien j'ai été frappée de ce discours, si je vous repète mot pour mot ce qui l'a suivi. „ Sur sa „ foi, j'étois si réservée, mes regards avoient „ quelque chose de si mystérieux qu'il ne fa- „ voit pas si dans le moment qu'il se flattoit „ de me plaire, il n'en étoit pas plus éloi- „ gné que jamais. Daignerois-je lui dire, „ si j'approuvois, ou non, le compliment „ qu'il vouloit faire à Milord M....?

Il m'est revenu heureusement à l'esprit, ma chere, que vous ne voulez pas que je le quitte. Je lui ai répondu: „ assurément, „ M. Lovelace, si cette affaire doit jamais „ se conclure, il doit être fort agréable pour „ moi, d'avoir une pleine approbation „ d'un côté, si je ne puis l'obtenir de „ l'autre.

Il m'a interrompue avec une chaleur extrême. „ Si cette affaire doit se conclure! „ Juste Ciel! quels termes pour les circon- „ stances! Et parler d'*approbation!* tandis „ que l'honneur de mon alliance faisoit tou- „ te l'ambition de sa famille. Plût au Ciel, „ mon très-cher amour! a-t'il ajouté dans „ le

„le même transport, que sans faire de com-
„pliment à personne, demain pût être
„le plus heureux jour de ma vie! Qu'en di-
„tes-vous, chere Clarisse! (avec un air trem-
„blant d'impatience, qui ne paroissoit point
„affecté). Que dites-vous de demain?

Il ne pouvoit pas douter, ma chere, que je n'eusse beaucoup à dire contre un tems si court, & que je n'eusse nommé un jour plus éloigné, quand le délai qu'il avoit déjà proposé m'y auroit laissé plus de disposition.

Cependant, me voiant garder le silence, il a repris: „Oui, demain, Mademoiselle; „le; ou après demain, ou le jour suivant! „& me prenant les deux mains, il m'a regardée fixement, pour attendre ma réponse.

Cette ardeur, fausse ou sincère, m'a rendue confuse. Non, non! lui ai-je dit. Il n'y a aucune raison de se presser si fort. Il sera mieux, sans doute, que Milord puisse être présent.

Je ne connois pas d'autres loix que vos volontés, m'a-t'il répondu aussitôt, d'un air de résignation; comme s'il n'eût fait que se rendre effectivement à mes desirs, & qu'il lui en eût coûté beaucoup pour me faire le sacrifice de son empressement. La mode-
stie

stie m'obligeoit d'en paroître contente. C'est du moins ce que j'ai jugé. Que n'ai-je pû! ... mais que servent les souhaits.

Il a voulu se *recompenser*, terme qu'il avoit employé dans une autre occasion, de la violence qu'il se faisoit pour m'obeir, en me donnant un baiser. Je l'ai repoussé avec un juste & très-sincère dedain. Mon refus a paru le surprendre & le chagriner. Son Mémoire, apparemment, l'avoit mis en droit de tout attendre de ma reconnoissance. Il m'a dit nettement, que dans les termes où nous étions, il se croioit autorisé à des libertés de cette innocence, & qu'il étoit sensiblement affligé de se voir rejeté d'un air si méprisant. Je n'ai pû lui répondre, & je me suis retirée assez brusquement. En passant devant un trumeau, j'ai remarqué, dans la glace, qu'il portoit le poing à son front: & j'ai entendu quelques plaintes, où j'ai demélé les mots, d'*indifférence*, & de *froidueur qui approchoit de la haine*. Je n'ai pas compris le reste.

S'il a dessein d'écrire à Milord ou à Mifs Montaigu, c'est-ce que je ne puis assurer. Mais comme je dois renoncer maintenant à toute délicatesse, peut-être suis-je blamable d'en attendre d'un homme qui la connoit si peu. S'il est vrai qu'il ne la connoisse
pas;

pas, & que s'en croiant beaucoup, néanmoins, il soit resolu d'être toujours le même, je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Après tout, puisque mon sort m'oblige de le prendre tel qu'il est, il faut m'y resoudre. J'aurai un homme vain, & si accoutumé à se voir admirer, que ne sentant pas ses défauts intérieurs, il n'a jamais pensé à polir que ses dehors. Comme ses propositions surpassent mon attente, & que dans ses idées il a beaucoup à souffrir de moi, je suis résolue, s'il ne me fait pas de nouvelle offense, de répondre à son Mémoire; & j'aurai soin que mes termes soient à couvert de toute objection de sa part, comme les siens le sont de la mienne.

Au fond, ma chere, ne voiez-vous pas de plus en plus combien nos esprits se conviennent peu?

Quoi qu'il en soit, je veux bien composer pour ma faute, en renonçant, si ma punition peut se borner là, à tout ce qu'on appelle bonheur dans cette vie, avec un mari tel que j'appréhende qu'il ne soit: en un mot, je consens à mener jusqu'à la fin de mes jours, une vie souffrante dans l'état du mariage. Le supplice ne sauroit être bien long.

Pour lui, cet événement & les remords qu'il sentira d'en avoir mal usé avec sa première femme, pourront le rendre plus traitable pour une seconde, quoiqu'il puisse arriver qu'elle n'en soit pas plus digne; pendant que tous ceux qui apprendront mon histoire en tireront ces instructions: que les yeux sont des traîtres, auxquels on ne doit jamais se fier; que la figure est trompeuse; en d'autres termes, que la beauté du corps & celle de l'ame se trouvent rarement unies: enfin que les bons principes & la droiture du cœur sont les seules bases sur lesquelles on puisse fonder l'espérance d'une vie heureuse, soit pour ce monde ou pour l'autre.

C'en est assez sur les propositions de M. Lovelace. J'en attens votre opinion.

CL. HARLOVE.

(L'Editeur se borne ici à quelques extraits de quatre lettres de M. Lovelace, écrites à son ami depuis la date de la dernière, qui continnet, dit-il, les mêmes détails qu'on a vus dans celles de Miss Clarissé, mais dont les traits suivans méritent néanmoins d'être conservés.)

„ Que serois-je devenu, moi & mes pro-
 „ jets, si son pere & toute son implacable
 „ famille

„ famille n'avoient pas travaillé pour mes in-
 „ téréts ? Il est evident que si sa négociation
 „ avoit eu le moindre succès, elle me quit-
 „ toit sans retour, & que je n'aurois pas été
 „ capable d'arrêter cette resolution; à moins
 „ que je n'eusse pris celle d'abattre l'arbre
 „ par les racines, pour arriver au fruit; tan-
 „ dis qu'avec un peu de patience jusqu'au
 „ tems de la maturité, j'espère encore qu'il
 „ suffira de le secouer doucement.

„ Après la hauteur avec laquelle elle m'a
 „ traité, j'exige qu'elle s'explique nettement.
 „ Il y a mille beautés à découvrir dans le vi-
 „ sage, dans l'accent, & dans tout l'embar-
 „ ras d'une femme, qui veut amener un
 „ point qu'elle désire impatientement, & qui
 „ ne sait comment s'y prendre. Un sot,
 „ qui se picque de générosité, croira se fai-
 „ re un mérite de lui épargner cette confu-
 „ sion; mais c'est une sottise en effet. Il
 „ ne voit pas qu'il se dérobe à lui même le
 „ plaisir du spectacle, & qu'il lui ôte l'avan-
 „ tage de déployer une infinité de charmes,
 „ qui ne peuvent éclater que dans ces occa-
 „ sions. La dureté de cœur, pour le dire en-
 „ tre nous, est essentiel au caractère d'un
 „ libertin. Il doit être familiarisé avec les
 „ chagrins auxquels il donne occasion; &
 „ des attendrissemens de complaisance se-
 „ roient

„roient une foiblesse indigne de lui. Com-
 „bien de fois ai-je joui de la confusion ou
 „du dépit d'une femme charmante, étant
 „assis vis-à-vis d'elle, & voiant ses yeux li-
 „vrés à l'admiration de mes boucles; ou à
 „l'étude de quelque figure bizarre sur le
 „plancher?

En parlant de son Mémoire & des arti-
 cles, il dit : „Je suis de bonne foi sur ce
 „point. Si je l'épouse, comme je n'en
 „doute pas, lorsque ma fierté, mon ambi-
 „tion, & ma vengeance si tu veux, seront
 „satisfaites, je suis résolu de lui rendre no-
 „blement justice; d'autant plus que tout ce
 „que je ferai pour une femme si prudente
 „& si réglée, ce sera le faire pour moi-
 „même. Mais par ma foi, Belford, son
 „orgueil sera humilié à reconnoître qu'elle
 „m'aime, & qu'elle m'a quelque obliga-
 „tion. Ne crains pas que cette esquisse
 „d'articles me mène plus loin que je ne
 „veux. La modestie du sexe me lecondra
 „toujours. A l'Autel même, nous n'aimons l'u-
 „ne dans l'autre, je serois sûr de faire quit-
 „ter à cette fiere beauté, le Prêtre, moi,
 „vingt amis, s'ils étoient présens, & tandis
 „que nous nous regarderions comme des
 „fous, de lui faire prendre des ailes pour
 „s'envoler par la porte, ou par la fenêtre,
 „si

„fi la porte étoit fermée ; & cela, mon
„ami, d'une seule parole.

Il se rappelle la téméraire expression,
*qu'elle seroit sa femme, au prix même de sa
damnation éternelle.* Il avoue, que dans le
même instant, il avoit été prêt d'employer
la violence : mais qu'il avoit été comme re-
poussé par un mouvement de terreur, en jet-
tant les yeux sur son charmant visage, où
malgré la tristesse & l'abattement, il avoit
cru voir la pureté de son cœur dans chaque
trait.

„O vertu ! vertu ! continue-t'il, qu'y a-
„t'il donc en toi, qui puisse faire cette im-
„pression forcée sur un cœur tel que le
„mien ! D'où peuvent venir ces tremble-
„mens involontaires, & cette crainte de
„causer une mortelle offense ? Qui es-tu,
„pour agir avec tant de force dans une foi-
„ble femme, & pour jeter l'effroi dans l'es-
„prit d'un homme intrépide ? Jamais tu
„n'eus tant de pouvoir sur moi ; non, pas
„même dans mon premier essai, jeune
„comme j'étois alors, & fort embarrassé de
„ma propre hardiesse jusqu'au moment du
„pardon.

Il peint des plus vives couleurs cette partie
de la scène, où Miss Clarisse lui a dit,

T 3.

„que

„ que le nom de pere avoit pour elle un son
 „ doux & respectable :

„ Je ne dissimule pas que je me suis senti vi-
 „ vement touché. La honte d'être surpris
 „ dans cet accès de tendresse effeminée, m'a
 „ fait faire un effort pour le subjuguier aussi-
 „ tôt, & pour me tenir plus en garde à l'a-
 „ venir. Cependant j'ai presque regreté de
 „ ne pouvoir accorder à cette charmante fille
 „ la satisfaction de jouir de son triomphe.
 „ Sa jeunesse, sa beauté, son innocence, &
 „ cet air d'affliction que je ne puis décrire,
 „ sembloient mériter un instant de complai-
 „ sance: mais son indifférence, Belford!
 „ cette resolution de me sacrifier à la mali-
 „ gnité de mes ennemis! cette hardiesse,
 „ d'avoir conduit son dessein par des voies
 „ clandestines; tandis que je l'aime à la fu-
 „ reur & que je la révère jusqu'à l'adoration!
 „ C'est avec le secours de ces idées que j'ai
 „ fait reprendre courage à mon traître cœur.
 „ Cependant je vois, que si le courage ne
 „ l'abandonne point elle-même, il faut
 „ qu'elle l'emporte. Elle a déjà fait un lâ-
 „ che de moi, qui n'ai jamais connu la
 „ lâcheté.

* * *

Il finit sa quatrième lettre par des emportemens de fureur, à l'occasion du refus qu'elle a fait de lui laisser prendre un baiser. Il avoit espéré, comme il l'avoue, de ne lui trouver que de la condescendance & de la bonté après ses propositions.

„C'est une offense, dit-il, que je n'oublierai jamais. Compte que je m'en souviendrai, pour rendre mon cœur d'acier, & capable de fendre le rocher de glace que j'ai à traverser jusqu'au sien; pour la paier avec usure, du dedain, du mépris, qu'elle a fait éclater dans ses yeux en me quittant; après la conduite obligeante que j'avois tenue avec elle; après mes instances pour obtenir qu'elle me nommât le jour. Les femmes de cette maison prétendent qu'elle me hait, qu'elle me méprise. Rien n'est si vrai. J'ouvre les yeux. Elle me hait. Elle doit me haïr. Pourquoi ne suivrois-je pas le conseil qu'on me donne? Il faut le suivre... Je ne serai pas longtems méprisé de l'une, & raillé des autres.

Il ajoute que son dessein de le quitter, ses parens avoient voulu la recevoir, & la liberté qu'elle a prise, Dimanche dernier, de faire venir un carosse, dans la résolution, peut-être, de ne pas reparoître si elle étoit



fortie seule, (car ne lui a-t'elle pas déclaré, qu'elle pense à se retirer dans quelque Village voisin de la Ville) l'ont alarmé si vivement, qu'il s'est hâté de donner de nouvelles instructions par écrit, aux gens de la maison, sur la manière dont ils doivent se conduire, supposé qu'elle entreprit de s'échapper dans son absence. Il a particulièrement instruit son valet de chambre de ce qu'il doit dire aux étrangers, s'il arrivoit qu'elle implorât le secours de quelqu'un pour favoriser sa fuite. Suivant les circonstances, dit-il, il joindra d'autres précautions à ses ordres.

LETTRE CLXXXII.

MISS HOWE, à MISS CLARISSE
HARLOVE.

Jeudi, 18 de Mai.

Je n'ai, ma chere amie, ni le tems ni la patience de répondre à tous les articles de votre lettre, que je viens de recevoir. Les propositions de M. Lovelace sont l'unique chose que j'approuve de lui. Cependant je pense, comme vous, qu'elles ne finissent point avec la chaleur & l'empressement auquel nous devons nous attendre, De ma
vie,

vie, je n'ai rien entendu, ni rien lu, qui approche de sa patience, avec son bonheur entre ses mains. Mais, entre-vous & moi, ma chere, je m'imagine que les Misérables de son espèce n'ont pas les mêmes ardeurs qu'on voit aux honnêtes gens. Qui fait, comme votre sœur Bella le disoit dans son dépit, s'il n'a pas une douzaine de créatures dont il faut qu'il se défasse avant que de former un engagement pour la vie? Au fond je ne crois pas que vous deviez vous attendre à le voir honête homme, avant sa grande année climaterique.

Lui, prendre prétexte, pour des délais, d'un compliment qu'il est obligé de faire à Milord M....! lui, dont le caractère est de n'avoir jamais connu ce que c'est que la complaisance pour ses proches! La patience me manque. Il est bien vrai, ma chere, que vous auriez eu besoin de l'intervention d'un ami, dans l'intéressante occasion qui faisoit le sujet de votre lettre d'hier matin. Mais, sur ma parole, si j'avois été dans votre situation, & traitée comme vous me l'avez écrit, je lui aurois arraché les yeux; après quoi, j'aurois laissé, à son propre cœur, le soin de lui en apprendre la raison.

Plût-au-Ciel que sans être obligé de faire de compliment à personne, son jour heureux fût

fût demain! L'infame! Après avoir commencé par vous faire sentir la nécessité du compliment! Et n'est-ce pas sur vous, après cela, qu'il rejette le délai? Misérable qu'il est! Que mon cœur souffre!

Mais dans les termes où vous êtes ensemble, mes ressentimens font hors de saison. Cependant je ne fais pas non plus s'ils le font; puisque le plus cruel desin, pour une femme, est de se voir forcée de prendre un homme que son cœur méprise. Il est impossible que vous ne le méprisiez pas; du moins, par intervalles. Il a porté le poing au front, lorsque vous l'avez quitté en colère: que son poing n'étoit-il une hâche, dans les mains de son plus mortel ennemi?

Je veux m'efforcer de tirer de ma tête quelque methode, quelque invention pour vous délivrer de lui, & pour vous fixer dans un lieu sûr, jusqu'à l'arrivée de votre cousin Morden; une invention qui soit toujours prête, & que vous puissiez suivre dans l'occasion. Vous êtes fure, dites-vous de pouvoir sortir quand il vous plait; & vous l'êtes aussi, que notre correspondance est à couvert. Cependant, par les mêmes raisons que je vous ai représentées, & qui regardent votre reputation, je ne puis souhaiter que vous le quittiez, aussi longtems qu'il
ne

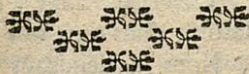
ne vous donnera pas sujet de soupçonner son honneur. Mais je juge que votre cœur seroit plus tranquille, si vous pouviez compter sur une retraite, dans le cas de la nécessité.

Je repète encore une fois, que je n'ai pas la moindre notion qu'il puisse ou qu'il ose former le dessein de vous outrager. Mais il en faut donc conclure que c'est un fou, ma chere; voilà tout.

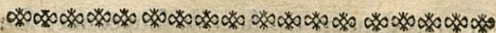
Puisque le sort, néanmoins, vous jette entre les mains d'un fou, soiez la femme d'un fou à la première occasion: & quoi-que je ne doute point qu'il ne soit le plus difficile des fous à gouverner, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit & de la vanité, prenez-le comme un châtiment, puis-que vous ne sauriez le prendre comme une recompense; en un mot, comme un mari que le Ciel vous donne, pour vous convaincre qu'il n'y a dans cette vie que des imperfections.

Mon impatience sera extrême, jusqu'à l'arrivée de votre première lettre.

ANNE HOWE.



LET.



LETTRE CLXXXIII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mercredi, 17 Mai.

L'amitié ne me permet pas de vous cacher ce qui vous intéresse autant que la lettre que je vous communique. Vous y verrez ce qu'on appréhende de vous, ce qu'on souhaite de vous, & combien tous vos proches ont à cœur que vous teniez une conduite honorable à l'égard de Miss Clarisse Harlove. Ils me font l'honneur de m'attribuer sur vous un peu d'influence. Je souhaiterois, de toute mon ame, d'en avoir autant qu'ils le croient dans cette occasion.

Qu'il me soit permis, Lovelace, de t'exhorter encore une fois, avant qu'il soit trop tard, avant que la mortelle offense soit commise, à faire de serieuses réflexions sur les graces & le mérite de ta Dame. Puissent tes fréquens remords en produire un solide! Puissent ton orgueil & la legereté de ton cœur ne pas ruiner les plus belles espérances! Par ma foi, Lovelace, il n'y a que vanité, illusion & sottise, dans tous nos listêmes de libertinage. Nous deviendrons plus sages en vieillissant. Nous jetterons les yeux en
arri-

arrière sur nos folles idées présentes, & nous nous mépriserons nous mêmes, après avoir perdu notre jeunesse, lorsque nous nous rappellerons les engagements honorables que nous aurions - pû former; toi particulièrement, si tu laisses échapper l'occasion de t'assurer une femme incomparable, pure depuis le Berceau, noblement uniforme dans ses actions & dans ses sentimens, constante dans son respect mal recompensé pour le plus déraisonnable des peres. Quelle femme, pour l'heureux homme qui lui fera prendre ce titre!

Considère aussi ce qu'elle souffre pour toi. Actuellement, tandis que tu inventes des systèmes pour sa ruine, du moins dans le sens qu'elle attache à ce terme, ne gemit-elle pas sous la malediction d'un pere, qu'elle ne s'est attirée qu'à l'occasion & pour l'amour de toi? Voudrois-tu donner sa force & son effet à cette malediction?

Et de quoi se flatte ici ton orgueil? Toi, qui t'imagines follement que toute la famille des Harloves & celle même des Howes, ne sont que des machines, que tu fais servir sans qu'elles le sachent à tes projets de libertinage & de vengeance; qu'es-tu toi-même, que l'instrument d'un frere implacable & d'une sœur jalouse, pour causer toutes sortes de

de



de chagrins & de disgraces à la plus excellente fœur du monde? Peux-tu souffrir, Lovelace, qu'on te regarde comme la machine de ton ancien ennemi James Harlove? N'es-tu pas même la duppe d'une ame encore plus vile! ce Joseph Leman, qui se sert bien plus, par tes liberalités, qu'il ne te sert toi-même par le double rolle que tu lui fais jouer. Ajoute que tu es aussi l'agent du diable, qui peut seul te recompenser comme tu le mérites, & qui n'y manquera pas je t'assure, si tu persistes dans ton noir dessein & si tu l'exécutes.

Quel autre que toi pourroit faire, avec autant d'indifférence que j'en remarque dans tes termes, les questions que tu me fais dans ta dernière lettre? Relis les ici, cœur de diamant! „ Où fuiroit-elle pour m'éviter? Ses
„ parens ne la recevront point. Ses oncles ne
„ fourniront point à sa subsistance. Sa chere
„ Norton dépend d'eux & n'est point en état
„ de lui faire des offres. Miss Howe n'ose-
„ roit la recevoir. Elle n'a point à Londres
„ d'autre ami que moi, & la Ville est un
„ pais étranger pour elle. Quel doit être
le cœur qui est capable de triompher d'une
si profonde affliction, où elle ne se trouve
plongée que par tes inventions & tes artifices? Et quelle douce, mais triste réflexion,
que

que la sienne, qui a presque anéanti ta dureté, à l'occasion du nom de pere, sous lequel tu lui proposois Milord M.... pour le jour de la célébration? La tendresse de son âge lui faisoit souhaiter un pere, lui faisoit espérer un ami. Ah! cher Lovelace, te reformeras-tu à devenir un demon pour elle, au lieu du pere que tu lui as ravi?

Tu sais que je n'ai aucun intérêt, que je ne puis avoir aucune vûe, en souhaitant que tu rendes justice à cette admirable fille. Pour l'amour de toi-même, je t'en conjure encore une fois, pour l'honneur de ta famille, pour celui de notre humanité commune, sois juste à l'égard de Clarisse Harlove.

N'importe si ces instances conviennent à mon caractère. J'ai été & je suis encore assez méchant. Si tu reçois mon conseil, qui est, comme tu le verras dans la lettre de ton oncle, celui de toute ta famille, peut-être auras tu raison de me dire, que tu n'es pas plus méchant que moi. Mais si ton cœur s'endurcit contre mes reproches, & si tu ne respectes pas tant de vertus; toute la méchanceté d'une legion de Diabes, lâchés dans une troupe d'ames innocentes avec plein pouvoir de leur nuire, ne commettrait pas autant de mal, ni un mal aussi noir que celui dont tu veux te rendre coupable.

On

On dit ordinairement que la vie d'un Monarque, assis sur son Trône, n'est pas en fureté, s'il se trouve quelque desespéré qui méprise la sienne. On peut dire de même que la vertu la plus pure n'est point à couvert, s'il se trouve un homme qui compte pour rien son propre honneur, & qui se fasse un jeu des protestations & des vœux les plus solennels.

Tu peux, par tes ruses, tes chicanes, tes fausses couleurs, toi qui es pire en amour qu'un Démon en méchanceté, vaincre une pauvre fille que tu as trouvé le moien d'embarasser dans tes filets, & que tu as privée de toute sorte de protection. Mais considère s'il ne seroit pas plus juste & plus généreux à son égard, plus noble à l'égard de toi-même, d'étouffer tes misérables desirs.

Il importe peu, je le repète, si mes actions passées ou futures répondent à mon *sermon*, comme tu nommeras peut-être ce que je t'écris. Mais voici ce que je te promets solennellement: lorsque je trouverai dans une femme la moitié des perfections de Miss Harlove, je prendrai l'avis pour moi, & je ne marierai, si l'on consent à m'accepter. Il ne m'arrivera pas de vouloir éprouver son honneur aux dépens du mien.
En

* En d'autres termes, je ne degraderai point une excellente fille à ses propres yeux par des épreuves, lorsque je n'aurai aucune raison de la soupçonner; & j'ajoute (par rapport à la merveilleuse utilité qu'on peut tirer, à ton avis, de l'épreuve d'une fille sage & innocente, plutôt que de celle des filles ordinaires) que je n'ai point à me reprocher une fois dans ma vie, d'avoir ruiné les mœurs d'aucune personne de ce sexe, qui fût faite pour vivre sage sans mes sollicitations. C'est être assez coupable, que de contribuer à la continuation du désordre dans celles qui s'y sont déjà livrées, & d'empêcher qu'elles ne se relevent lorsqu'une fois elles sont tombées.

Enfin, quelque parti que l'esprit infernal dont tu suis l'étendard puisse te faire prendre à l'égard de cette incomparable personne, j'espère que tu en useras avec honneur par rapport à la lettre que je te communique. Ton oncle desire, comme tu verras, que je te laisse ignorer qu'il m'a écrit sur cette matière, par des raisons qui ne sont pas trop glorieuses pour toi. Je me flatte aussi que tu prendras les marques de mon zèle dans leur véritable sens. Tout à toi,

BELFORD.

T. IV. P. II.

V

LET.

LETTRE CLXXXIV.

*Milord M.... à M. BELFORD.**Lundi, 15 de Mai.*

MONSIEUR,

Si quelqu'un au monde a de l'ascendant sur l'esprit de mon neveu, c'est vous. Cette raison me porte à vous écrire, pour vous demander votre entremise dans l'affaire qui est entre lui & la plus accomplie de toutes les femmes; du moins suivant le témoignage que tout le monde lui rend, & *ce que tout le monde pense, doit être vrai* *.

J'ignore qu'il ait aucun mauvais dessein sur elle; mais je connois trop bien son caractère pour ne pas être alarmé d'un si long délai. Les Dames d'ici ont eu quelque tems les mêmes craintes. Ma sœur Sadleir, en particulier, (vous savez que c'est une femme sage) prétend que dans les circonstances présentes, le délai doit moins venir de la Demoiselle que de lui. Il est certain qu'il a toujours eu beaucoup d'aversio[n] pour le mariage.

* M. Lovelace a fait remarquer plusieurs fois, que son oncle étoit un homme simple & grand partisan des proverbes,

riage. Qui fait, s'il ne pense point à lui jouer quelque mauvais tour, comme il en a joué à tant d'autres? Le mieux seroit de le prévenir; car *après l'événement le conseil arrive trop tard.*

Il a toujours eu la folie & l'impertinence de se moquer du goût que j'ai pour les proverbes. Mais les regardant comme la sagesse de toutes les Nations & de tous les siècles, rassemblée dans un petit nombre de paroles, je n'ai pas honte d'employer un langage qui contient plus de sagesse que les ennuyeuses harangues de nos Prédicateurs & de nos Moralistes. Qu'il en rie, s'il le veut. Vous & moi, M. Belford, nous savons mieux ce qu'il en faut penser. *Quoique vous fréquentiez un loup, vous n'avez pas appris à hurler avec lui.*

Cependant, il ne faut pas lui faire connaître que je vous aie écrit là-dessus. J'ai honte de le dire; mais il m'a toujours traité comme un homme d'un sens médiocre: & peut-être n'auroit-il pas meilleure opinion d'un conseil, s'il savoit qu'il lui vint de moi.

Je suis sûr qu'il n'a aucune raison de me mépriser. Il se trouvera bien d'être mon neveu, s'il me survit; quoiqu'un jour il m'ait dit en face, que je pouvois disposer à mon gré de mon bien, & que pour lui il

aimoit autant la liberté qu'il méprisoit l'argent. Il s'est imaginé, je suppose; que je *ne pouvois le couvrir de mes ailes sans le picquer de mon bec.* Cependant je ne l'ai jamais picqué sans quelque bonne raison; & Dieu fait que je lui donnerois mon sang, s'il vouloit s'attacher un peu à m'obliger pour son propre bien. C'est tout ce que je desire de lui. Il est vrai que sa pauvre mere à commencé à le gater, & qu'ensuite, j'ai eu trop d'indulgence pour lui. Belle disposition! direz-vous, *de rendre le mal pour le bien.* Mais telle a toujours été sa méthode.

Comme tout le monde parle avec admiration de la prudence & de la bonté de cette jeune personne, j'ai l'esperance que ce mariage pourroit le faire rentrer en lui-même. Si vous trouviez le moien de l'y déterminer, je le mettrois en état de rendre les articles aussi avantageux qu'il peut les souhaiter, & je ne serois pas éloigné d'y joindre la possession actuelle d'une fort belle terre. Pourquoi suis-je au monde, comme je le dis souvent, si ce n'est pour le voir marié & bien établi; lui & mes deux nièces? Puisse le Ciel lui inspirer de meilleurs principes, avec un peu plus de bonté d'ame & de considération!

Si

Si les délais viennent de lui, je tremble pour la Demoiselle. S'ils viennent d'elle, comme il l'écrit à ma nièce Charlotte, je souhaiterois qu'on fit entendre à cette jeune personne que *les délais sont dangereux*. Toute excellente qu'elle est, je puis l'affurer qu'elle ne doit pas faire trop de fond sur son mérite, avec une tête si variable & un ennemi si déclaré du mariage. Je fais, Monsieur, que vous êtes capable de lacher à propos quelques bons avis. *Une parole est assez pour le sage.*

Mais je voudrois sur-tout, que vous visiez un peu ce que vous pouvez obtenir de lui; car je l'ai averti si souvent de ses mauvaises pratiques, que je commence à désespérer de mes propres exhortations. Représentez-lui, *que la vengeance n'en est pas moins sûre, pour se faire attendre*. Il pourra l'éprouver, s'il se conduit mal dans cette occasion. Quelle pitié qu'avec tant de lumières & de bonnes qualités, il ne fût jamais qu'un vil libertin! Hélas! hélas! *une poignée de bonne vie, vaut mieux que plein muid de savoir.* *

Vous pouvez hazarder, comme son ami, que s'il abusoit trop de mon affection, il

V 3

n'est

* Vieux Proverbe François que les Anglois ont adopté en propres termes.

n'est pas trop tard pour me remarier. Mon
 vieil ami Wycherley prit le même parti, dans
 un âge plus avancé que le mien, pour faire
 enrager son neveu. Ma goutte n'empêche-
 roit pas que je ne pusse avoir un ou deux
 enfans. J'avoue même qu'il m'en est ve-
 nu quelque pensée, lorsqu'il m'a causé quel-
 que chagrin extraordinaire. Mais je me suis
 refroidi, en faisant réflexion que les enfans
 des personnes âgées, qui veulent faire les
 jeunes gens (je ne suis pas non plus de la der-
 nière vieille) ne jouissent pas d'une longue
 vie, & *qu'un vicillard qui épouse une jeune
 femme travaille, dit-on, à creuser sa fosse.*
 Cependant, qui fait si le mariage ne feroit
 pas bon pour l'humeur gouteuse dont je suis
 tourmenté?

Les sentences que je mêle exprès dans
 mon stile peuvent vous être de quelque uti-
 lité dans l'entretien que vous aurez avec mon
 neveu. Mais employez-les avec ménage-
 ment, de peur qu'il ne reconnoisse *dans
 quel carquois vous avez pris vos fleches.*

Fasse le Ciel, M. Belford, que vos bons
 conseils, fondés sur les ouvertures que je
 viens de vous donner, pénètrent son cœur
 & l'excitent à prendre un parti aussi avanta-
 geux pour lui-même, que nécessaire pour
 l'honneur de cette admirable personne, dont
 je

je souhaiterois qu'il eût déjà fait sa femme. Alors je renoncerais tout à fait au mariage.

S'il étoit capable d'abuser de la confiance qu'elle a eue pour lui, je serois le premier à solliciter la vengeance du Ciel. *Raro, raro.....* J'ai oublié mon latin, mais je crois que c'est, *raro antecedentem scelestum deseruit pede pœna claudo*. Lorsque le vice marche devant, tôt ou tard la vengeance le suit.

Je ne vous fais pas d'excuse pour la peine où je vous engage. Je sais combien vous êtes de ses amis & des miens. Vous n'aurez jamais une si belle occasion de nous rendre service à tous deux, qu'en pressant ce mariage. Avec quelle joie vous embrasserais-je après le succès? En attendant, vous me ferez un plaisir extrême de me marquer quelles sont vos espérances. Je suis, mon cher Monsieur, votre, &c.

M. Lovelace ne s'étant pas hâté de répondre à cette lettre, M. Belford lui en écrivit une autre, pour lui marquer la crainte qu'il avoit de lui avoir déplu par son honnête franchise. Il lui dit; „qu'il s'ennuie „beaucoup à *Watford*, où il continue d'at- „tendre la mort de son oncle, & que c'est „une raison de plus pour souhaiter de n'être „pas privé de ses lettres. Pourquoi me pu-
nirois-

nirois-tu, ajoute-t'il, d'avoir plus de conscience & de remords que toi, qui ne t'es jamais fait un honneur d'en avoir beaucoup? D'ailleurs, j'ai à te faire un recit assez triste, qui regarde notre ami Belton & sa Thomazine, & qui fera une bonne leçon pour tous ceux qui sont dans le goût d'entretenir des Maîtresses.

J'ai reçu depuis peu des lettres de nostros associés. Ils ont toute ta méchanceté, sans avoir ton esprit. Les deux autres se vantent de quelques nouvelles entreprises, qui me paroissent mériter la corde, si le succès répond à leurs espérances.

Je suis fort éloigné de haïr l'intrigue, lorsqu'elle porte sur quelque principe. Mais que des personnages de cette espèce s'avisent de former des systèmes & de les confier au papier sans cet assaisonnement & cette pointe qui est ton talent, je t'avoue que j'en suis revolté & que leurs lettres me choquent beaucoup. Pour toi, Lovelace, quand tu t'obstinerois à suivre ton misérable plan, ne refuse pas d'aider un peu à me délivrer de ma pefanteur par ton agréable correspondance, s'il te reste quelque desir d'obliger ton mélancolique ami,

BELFORD.



LET-

LETTRE CLXXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi au soir, 19 de Mai.

Lorsque je me suis ouvert si librement avec toi, & que je t'ai déclaré que ma principale vûe est uniquement de mettre la vertu à l'épreuve; sur ce fondement, que si la vertu est solide, elle n'a rien à redouter, & que le mariage sera sa récompense, du moins, si je ne puis parvenir à lui faire goûter une vie plus libre, qui seroit à la vérité le charme de mon cœur; je suis étonné de te voir revenir sans cesse à tes ridicules propos.

Je pense, comme toi, que dans quelque tems, lorsque je serai devenu plus sage, je conclurai „qu'il n'y a que vanité, folie, „extravagance, dans nos systèmes libertins. „Mais à quoi cela revient-il, si ce n'est à „dire qu'il faut d'abord être plus sage?

Mon dessein n'est pas, comme tu parois le craindre, *de laisser échapper de mes mains cette incomparable fille.* Es-tu capable de dire à sa louange la moitié de ce que j'ai dit, & de ce que je ne cesse de dire & d'écrire? Son tiran de pere l'a chargée de sa malediction, parce qu'elle l'a privé du pouvoir de

lui faire accepter malgré elle un homme qu'elle déteste. Tu fais que de ce côté-là, le mérite qu'elle s'est fait dans mon cœur est des plus médiocres. Que son pere soit un tiran, est-ce une raison pour moi de ne pas mettre à l'épreuve une vertu que j'ai dessein de récompenser? Pourquoi, je te prie, ces reflexions éternelles sur une si excellente fille, comme s'il te paroïssoit certain qu'elle ne résistera point au creuset? Tu me répètes dans toutes tes lettres, que resserrée comme elle est dans mes filets, sa chute est infaillible; & c'est sa vertu néanmoins que tu fais servir de prétexte à tes inquiétudes.

Tu me nommes l'*instrument* du vil James Harlove! Que je suis tenté de te maudire! Oui, oui, je suis l'instrument de cet odieux frere, de cette sœur jalouse: mais sois attentif au spectacle, & tu verras quel sera le sort de l'un & de l'autre.

N'allegue pas contre moi une sensibilité que j'ai reconnue; une sensibilité qui te jette en contradiction, lorsque tu reproches ensuite à ton ami d'avoir un cœur de diamant; enfin, une sensibilité que tu ne connoîtrois guères si je ne te l'avois communiquée.

Ruiner tant de vertu! m'oses-tu dire. Insupportable monotonie! Et puis, tu as le front d'ajouter „ que la vertu la plus pure „ peut

„peut être ruinée par ceux qui n'ont aucun
 „égard pour l'honneur, & qui se font un
 „jeu des sermens les plus solennels. Quelle
 seroit à ton avis, la vertu qui pourroit être
 ruinée sans sermens? Le monde n'est-il
 pas plein de ces douces tromperies; & de-
 puis un grand nombre de siècles, les ser-
 mens de l'amour ne passent-ils pas pour un
 badinage? D'ailleurs, les précautions contre
 la perfidie de notre sexe ne font-elles pas
 une partie nécessaire de l'éducation des
 femmes?

Mon dessein est de me vaincre moi-mê-
 me; mais je veux tenter auparavant de vain-
 cre la belle Clarisse. Ne t'ai-je pas dit que
 l'honneur de son sexe est intéressé dans cette
 épreuve?

*Lorsque tu trouveras dans une femme la
 moitié seulement de ses perfections, tu te ma-
 rieras. A la bonne heure. Marie-toi,
 Belford.*

Une Fille est-elle donc dégradée par
 l'épreuve, lorsqu'elle y résiste?

Je suis bien aise que tu te fasses un repro-
 che de ne pas travailler à la conversion des
 pauvres Misérables qui ont été ruinés par
 d'autres que toi. Ne crains pas les récrimi-
 nations auxquelles du pourrois t'attendre,
 lorsque tu te vantes de n'avoir jamais ruiné

les

les mœurs d'une jeune créature que tu aies crue capable de demeurer sage. Ta consolation me paroît celle d'un Hottentôt, qui aime mieux exercer sa glotonerie sur de sales restes, que de reformer son goût. Mais toi, qui fais le prude, aurois-tu respecté une fille telle que mon Bouton de rose, si mon exemple ne t'avoit pas picqué d'honneur? Et ce n'est pas la seule fille que j'aie épargnée. Lorsqu'on a reconnu mon pouvoir, qui est plus généreux que ton ami?

„C'est la résistance qui enflamme les des-
 „sirs, & qui aiguise les traits de l'amour.
 „Il est défarmé, lorsqu'il n'a rien à vain-
 „cre: il languit, il perd le soin de
 „plaire*.

Les femmes ne l'ignorent pas plus que les hommes. Elles aiment de la vivacité dans les soins qu'on leur rend. De là vient, pour le dire en passant, que l'amant vif, enpresfé, est si souvent préféré au froid mari. Cependant le beau sexe ne considère pas que c'est la variété & la nouveauté qui donnent cette ardeur; & que si le libertin étoit aussi accoutumé que le mari à leurs faveurs, elles ne lui seroient pas moins indifférentes. Que les belles prennent cette leçon de moi: l'art

* Quatre Vers,

de plaire consiste, pour une femme, à paroître toujours nouvelle.

Revenons. Si ma conduite ne te paroît pas assez justifiée par cette lettre & par les dernières, je te renvoie à celle du 13 d'Avril. Je te supplie, Belford, de ne me pas mettre dans la nécessité de te repéter si souvent les mêmes choses. Je me flatte que tu relis plus d'une fois ce que je t'écris.

Tu me fais assez bien ta cour, lorsque tu parois craindre mon ressentiment, jusqu'à ne pouvoir être tranquille si je laisse passer un jour sans t'écrire. C'est ta conscience, je le vois clairement, qui te reproche d'avoir mérité ma disgrâce : & si elle t'en a convaincu, peut-être empêchera-t'elle que tu ne retombes dans la même faute. Tu feras bien d'en tirer ce fruit ; sans quoi, prens garde que sachant à présent comment je puis te punir, je ne le fasse quelquefois par mon silence ; quoique je prenne autant de plaisir à t'écrire sur ce charmant sujet, que tu peux en prendre à me lire.

Marque à Milord que tu m'as écrit ; mais garde-toi de lui envoyer la copie de ta lettre. Quoiqu'elle ne contienne qu'un tas de raisonnemens mal digérés, il pourroit croire qu'elle n'est pas sans force. Les plus pauvres argumens nous paroissent invincibles, lorsqu'

lorqu'ils favorisent nos desirs. Le stupide Pair s'imagine peu que sa nièce future soit rebelle à l'amour. Il est persuadé au contraire, & tout l'univers pense comme lui, qu'elle s'est engagée volontairement sous mon étendard. Qu'en arrivera-t'il? que je serai blâmé, & qu'on la plaindra s'il arrive quelque chose de mal.

Mais puisque Milord paroît avoir ce mariage à cœur, j'ai déjà pris le parti de lui écrire, pour lui apprendre „ qu'une mal-
 „heureuse prévention inspire à ma Belle des
 „désiances qui ne sont pas trop généreuses;
 „qu'elle regrette son pere & sa mere, &
 „que son penchant la porteroit plutôt à re-
 „tourner au Château d'Harlove qu'à se ma-
 „rier; qu'elle appréhende même que la dé-
 „marche qu'elle a faite de partir avec moi,
 „n'ait fait prendre une mauvaise idée d'elle
 „aux Dames d'une maison telle que la nô-
 „tre. Je le prie de m'écrire une lettre que
 „je puisse lui montrer; quoique ce point,
 „lui dis-je, demande d'être touché delica-
 „tement. Je lui laisse la liberté de me trai-
 „ter aussi mal qu'il voudra, & je l'assure
 „que je recevrai tout de bonne grace, parce
 „que je fais qu'il a du goût pour le *stile cor-*
 „*rectif*. Je lui dis, que pour les avanta-
 „ges qu'il me destine, il est le maître de
 „ses

ses offres, & que je lui demande l'honneur de sa présence à la célébration, afin que je tiennne de sa main le plus grand bonheur qu'un mortel puisse m'accorder.

Je n'ai pas déclaré absolument à ma charmante que mon dessein fût d'écrire à Milord; quoique je lui aie fait entrevoir que je prendrois cette résolution. Ainsi, rien ne m'obligera de produire la réponse. S'il faut te parler naturellement, je ne serois pas bien aise d'employer des noms de ma famille pour avancer mes autres desseins. Cependant je dois tout assurer, avant que de jeter le masque. C'est le motif que j'ai eu en amenant la Belle ici. Tu vois par conséquent que la lettre du vieux Pair ne pouvoit venir plus à propos. Je t'en remercie.

A l'égard de ses sentences, il est impossible qu'elles produisent jamais un bon effet sur moi. J'ai été suffoqué de bonne heure *par sa sagesse des Nations*. Dans mon enfance, je ne lui ai jamais fait aucune demande, qui n'ait fait sortir un proverbe de sa bouche; & si le sens de la sage maxime tournoit au refus, il ne falloit point espérer d'obtenir la moindre faveur. J'en avois conçu tant d'aversion pour le seul mot de proverbe, qu'aussitôt qu'on m'eût donné
un

un Précepteur, qui étoit un fort honête Ministre, je lui declarai que jamais je n'ouvrirois ma Bible, s'il ne me dispensoit d'en lire un des plus sages Traités, contre lequel néanmoins je n'avois pas d'autre sujet d'objection que son titre. Pour Salomon, je l'avois pris en haïne, non à cause de sa Polygamie, mais parce que je me le représentois comme un vieux mauffade personnage, tel que mon oncle.

Laiſſons, je te prie, les vieux dictons aux vieilles gens. Que signifient tes ennuieuses lamentations sur la maladie de ton Parent? Tout le monde ne convient-il pas qu'il n'en peut revenir? Le plus grand service que tu aurois à lui rendre, seroit d'abrèger sa misère. J'apprens qu'il est encore infesté de Médecins, d'Apoticaire & de Chirurgiens; que toutes les opérations ne peuvent pénétrer jusqu'au siége du mal, & qu'à chaque visite, à chaque scarification, ils prononcent sur lui la sentence d'une mort inévitable. Pourquoi prennent-ils plaisir à faire durer ses tourmens? N'est-ce pas pour enlever sa *toison*, plutôt que des lambeaux de sa chair? Lorsqu'un malade est désespéré, il me semble qu'on devroit cesser de paier les Médecins. Tout ce qu'ils prennent est un vol qu'ils font aux héritiers.

Si

Si le testament est tel que tu le souhaites, que fais-tu près du lit d'un Moribond ? Il t'a fait appeller, dis-tu. Oui, pour lui fermer les yeux. Ce n'est qu'un oncle après tout. Un oncle & rien de plus. De quel air tu te signes *mon mélancolique ami* ? De quoi mélancolique ? De voir un Mourant ? d'être témoin d'un combat entre un vieillard & la mort ? je te croiois plus homme. Toi, qu'une mort aigue, que la pointe d'une épée n'effraie pas, être si consterné du spectacle d'une maladie chronique ! Les scarificateurs s'exercent tous les jours ; sur quoi ? sur un cadavre. Prends exemple des grands *Bouchers*, des *Bourreaux* fameux, pires mille fois que ton ami Lovelace, qui font, dans l'espace d'un jour, dix mille veuves & deux fois autant d'orphelins. Ils obtiennent à ce prix le nom de *Grands*. Apprends d'eux à soutenir la vûe d'une mort ordinaire.

Je souhaiterois que mon oncle m'eût donné l'occasion de te fortifier par un meilleur exemple. Tu aurois vû jusqu'où j'aurois poussé le courage ; & si je t'avois écrit dans cette conjoncture, voici comment j'aurois fini ma lettre ; „J'espère que le vieux Tro
„ien jouit d'un heureux sort ; le mien l'est
„dans cette espérance, & je suis, ton
„joiéux ami, LOVELACE.

T. IV. P. II.

X

N^e

Ne t'arrête pas toujours au même sujet, Belford. Raconte moi l'histoire du pauvre Belton. Si mes services peuvent lui être utiles, dis-lui, qu'il peut disposer de ma bourse & de ma personne; mais plus librement néanmoins de ma bourse; car le moien de quitter ma Déesse? Je donnerai ordre à mes autres Vassaux de se tenir prêts à t'obéir. Si vous avez besoin d'un chef, vous m'en ferez savoir; mais j'entre pour ma part dans tous les frais.

LETTRE CLXXXVI

M. BELFORD, à M.
LOVELACE,

Samedi, 20 Mai.

N'attens pas un mot de réponse aux misérables propos dont ta dernière lettre est remplie. J'abandonne ta charmante maîtresse à la protection des Puissances qui ont la vertu des miracles, & à la force de son propre mérite. Je ne suis pas encore sans espérance dans l'une ou l'autre de ces deux ressources.

Il faut te raconter, comme tu le désires, l'histoire du pauvre Belton; d'autant plus volon-

volontiers qu'elle m'a jetté dans une fuite de réflexions sur notre vie passée, sur notre conduite présente, & sur nos vûes pour l'avenir, qui peuvent nous être utiles à tous deux, si je puis donner quelque poids à mes idées.

Le Malheureux Belton n'est venu voir, Jeudi dernier, dans la triste situation où je suis. Il a commencé par des plaintes de sa mauvaise santé & de l'abattement de ses esprits, de sa toux hétique, & de son crachement de sang, qui ne fait qu'augmenter; après quoi, il est entré dans le recit de son infortune.

L'aventure est détestable, & ne sert pas peu à l'augmentation de ses autres maux. On a su que sa *Thomastine*, qui n'espéroit pas moins que de finir par le mariage, avec un homme qu'elle feignoit d'aimer à l'idolatrie, entretenoit depuis longtems un commerce secret avec un valet de son pere, qui tient, comme tu fais, une Hôtellerie à *Darking*, & qu'elle en a fait un homme du bel air aux dépens du pauvre Belton. Elle a ménagé cette intrigue avec beaucoup d'art. Notre ami, dans la confiance de son cœur, lui avoit abandonné la clé de sa cassette, & le soin de rembourser une rente considérable sur la principale partie de son bien, dont



il fouhaitoit ardemment d'être délivré. Elle n'a pû rendre compte de plusieurs grosses sommes qu'elle a reçues pour cet usage; & n'ayant pas païé plus fidèlement la rente, elle l'expose aujourd'hui à perdre le fond, par les chicanes obstinées de ses créanciers. Comme elle passe depuis longtems pour sa femme, il ne fait quel parti prendre à son égard, ni par rapport à deux petits enfans, pour lesquels il avoit une si vive tendresse, en supposant qu'ils étoient à lui, mais auxquels il commence à douter s'il a quelque part.

On n'a donné le commencement de cette Lettre que pour en faire connoître le sujet, & pour jeter du jour sur quelques endroits de la lettre suivante. Le reste contient des réflexions sur le caractère commun des Maîtresses entretenues, auquel Belford établit qu'il n'y a point de confiance à prendre.



LET-



LETTRE CLXXXVII.

M. LOVELACE, à M.

BELFORD.

Samedi, 20 de Mai.

Je suis assez content des sobres réflexions de ta dernière lettre, & je t'en fais mes remercimens. Pauvre Belton! Je ne me ferois guères imaginé que sa Thomafine fût capable de cet excès de méchanceté. Mais tel sera toujours le danger de ceux qui entretiendront une fille de basse naissance. C'est ce qui ne m'est jamais arrivé: & je n'ai pas eu besoin de cette ressource. Un homme tel que moi, Belford, n'a jusqu'à présent qu'à sécouer le plus grand arbre, & le meilleur fruit lui tombe dans la bouche. Toujours dans le goût de *Montagne*, comme tu fais; c'est-à-dire, persuadé qu'il y a de la gloire à subjuguier une fille de bonne maison. Le progrès de la séduction a réellement plus de charmes pour moi que l'acte qui le couronne. C'est une vapeur, le transport d'un instant. Je te remercie cordialement de cette approbation indirecte que tu donnes à mon entreprise présente.

X 3

Avec

Avec une jeune personne telle que Miss Harlove, un homme est à couvert de tous les inconveniens sur lesquels ton éloquence s'est exercée.

Encore une fois, Belford, je te rens grace de l'encouragement que tu me donnes. On n'a pas besoin, comme tu dis, de se cacher dans un trou, & de fuir le jour avec une compagne telle que Miss Clarisse. Que tu es aimable, de flatter si agréablement le desir favori de mon cœur? Ce ne sera pas non plus une honte pour moi, de laisser à une fille comme elle la liberté de prendre mon nom: & je m'embarrasserai peu de la censure du public, si je vis avec elle jusqu'à l'âge de discretion dont tu parles; quand il devroit m'arriver à la fin d'y être pris, & de consentir quelque jour à marcher avec elle dans le bon vieux chemin de mes ancêtres.

Que le Ciel te benisse, mon honête ami! Lorsque tu plaidois pour le mariage, en faveur de la Belle, je me suis figuré que tu badinois, ou que tu ne prenois ce ton que par complaisance pour mon oncle. Je savois bien que ce n'étoit pas par principe, que ce n'étoit pas par compassion. A la verité, je te soupçonnois d'un peu d'envie: mais à présent, c'est toi-même. Je te reconnois, & je repète encore; que le Ciel

Ciel te bénisse, mon honête & mon véritable ami!

LOVELACE.

Mon courage va redoubler pour l'exécution de tous mes systêmes, & je te ferai le plaisir de t'informer fidèlement de la continuation de mes progrès. Mais je n'ai pû m'empêcher d'interrompre mon histoire, pour t'exprimer ma reconnoissance.

LETTRE CLXXXVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi, 20 de Mai.

Il faut te faire la peinture de notre situation.

Grands & petits, nous sommes tous extrêmement heureux. Dorcas est dans les bonnes graces de sa Maîtresse. Polly lui a demandé son conseil sur une proposition de mariage qui la regarde: jamais Oracle n'en donna de meilleur. Sally, à l'occasion d'une petite querelle avec son Marchand, a pris ma Charmante pour arbitre. Elle a blâmé Sally de tenir une conduite tirannique avec un homme dont elle est aimée. Chere petite

tite personne! Etre devant le miroir, & fermer les yeux dans la crainte de s'y reconnoître! Madame Sinclair a fait sa cour à un juge si infallible, en lui demandant son avis sur le mariage de ses deux nièces.

Nous sommes sur ce pied, depuis plusieurs jours, avec les gens de la maison. Cependant on mange toujours seule. On ne leur accorde pas souvent l'honneur de sa compagnie dans les autres tems. Ils sont acoutumés à sa méthode. Ils ne la pressent point. C'est la persévérance qui l'emportera. Lorsqu'on se rencontre, tout se passe fort civilement de part & d'autre. Je crois, Belford, que dans le mariage même, on éviteroit quantité de querelles si l'on se voioit rarement.

Mais comment suis-je moi-même avec la Belle, depuis ce brusque départ & ce refus incivil de Mercredi matin? C'est ta demande, n'est-ce pas? En vérité fort-bien, mon ami. Pourquoi ferois-je mal avec elle? La chère petite impertinente n'a point de secours à tirer d'elle-même. Elle n'a pas d'autre protection à se promettre. D'ailleurs, elle a pleinement entendu (qui se feroit défié qu'elle pût être si proche?) une conversation que j'eus le même jour avec madame Sinclair & Miss Martin; & son cœur en est devenu

venu plus tranquille sur divers points douteux. Tels sont particulièrement :

Le malheureux état de Madame Fretchvill. La pauvre femme ! Mifs Martin, feignant de la connoître, ne manque point de la plaindre fort humainement. Elle & le mari qu'elle a perdu s'étoient aimés dès le berceau. La pitié se communique d'un cœur à l'autre. Il est impossible que toutes les circonstances d'une si grande douleur, représentées par une fille aussi tendre que Mifs Martin, n'aient pas fait une extrême impression sur ma Belle :

La goutte de Milord M...., seul obstacle qui l'empêche de venir marquer sa tendresse à mon épouse :

Le départ de Milady Lawrance & de Mifs Montaigu, qu'on attend bientôt à Londres :

La passion que j'aurois de voir mon épouse en état de les recevoir dans sa propre maison, si Madame Fretchvill pouvoit être un moment d'accord avec elle-même :

L'intention où je suis, malgré cela, de demeurer chez Madame Sinclair, dans la seule vûe de satisfaire jusqu'au moindre point la délicatesse de mon épouse :

Ma tendresse infinie pour elle, que je représentai d'un ton fort ardent, comme la



plus pure passion qu'un homme ait jamais ressentie pour une femme.

Sally & Madame Sinclair s'étendirent sur ses louanges, mais sans affectation. Sally particulièrement admira sa modestie, & la nomma *exemplaire*. Cependant, pour prévenir tous les soupçons, elle ajouta, que s'il lui étoit permis d'expliquer librement ses idées devant moi, elle trouvoit sa délicatesse excessive. Mais elle m'applaudit beaucoup d'observer rigoureusement ma promesse.

Pour moi, je blâmai plus ouvertement sa conduite avec moi. Je la traitai de cruelle. Je m'emportai contre sa famille. Je parus douter de son amour. Me voir refuser jusqu'à la moindre faveur, tandis que ma conduite étoit aussi pure, aussi délicate, dans les momens où je me trouvois seul avec elle, que sous les yeux de toute la maison! Je touchai quelque chose de ce qui s'étoit passé le même jour entre elle & moi, ne me plaignant que de quelques traits d'indifférence si marqués, qu'il m'étoit impossible de les soutenir. Mais je voulois lui proposer d'aller Samedi prochain à la Comédie où l'on devoit donner l'*Orpheline d'Orway*, jouée par les meilleurs Acteurs; pour essayer si toutes sortes de faveurs me seroient refusées. J'avois néanmoins peu de goût pour les Tragédies;

dies; quoique je n'ignorasse pas qu'elle les aimoit, à cause de l'instruction & des bons exemples qu'on y trouve presque toujours.

Je n'avois que trop de sentimens, ajoutai-je; & le monde offroit d'assez grands sujets de tristesse, sans qu'il fût besoin d'emprunter les douleurs d'autrui & de s'en faire un amusement. Cette remarque est assez vraie, Belford; & je crois qu'en général, tout ce qu'il y a de gens de notre espèce pensent là-dessus comme moi. Ils n'aiment point d'autres Tragédies que celles où ils font eux-mêmes les rôles de Tirans & d'Exécuteurs. Ils ne veulent pas s'exposer à des réflexions trop sérieuses. Ils courent aux pièces Comiques, pour rire des chagrins qu'ils ont causés, & pour y trouver des exemples qui ressemblent à leurs propres mœurs: car nous avons peu de Comédies qui en offrent de bons. Mais que dis-je? je crois me souvenir en y pensant, que tu te plais au *lamentable*.

Miss Martin répondit pour Polly, qui étoit absente; Madame Sinclair pour elle-même & pour toutes les femmes de sa connoissance, sans excepter Miss Partington; qu'elles préféreroient le comique à la Tragédie. Je crois qu'elles ont raison; parce qu'il n'y a pas de libertin un peu déterminé,

né, qui ne mêle assez de tragique dans les comédies qu'il joue avec une maîtresse.

Je priai Sally de tenir compagnie à mon épouse. Elle étoit engagée pour Samedi, m'a-t-elle répondu. Je demandai à Madame Sinclair sa permission pour Polly. Assurément, me dit-elle, Polly se feroit un honneur extrême d'accompagner Madame Lovelace; mais la pauvre fille avoit le cœur si tendre, & la pièce étoit si touchante, qu'elle perdrait les yeux à force de pleurer.

En même tems, Sally me représenta ce qu'il y avoit à craindre de Singleton, pour me donner occasion de répondre à l'objection, & pour épargner à ma Belle la peine de me la faire, ou de discuter cet article avec moi.

Aussitôt, je confessai que je n'avois que mon courage, pour être tranquille de ce côté-là; & parlant d'une lettre que je venois de recevoir, je déclarai à Madame Sinclair, qu'on me donnoit avis qu'une personne dont on me faisoit le portrait, avoit entrepris de nous découvrir. Ensuite, aiant demandé une plume & de l'encre, je jettai sur un papier les principales marques auxquelles on pourroit le reconnoître, afin qu'au besoin toute la maison pût s'armer contre lui: „Un „Matelot, fort maltraité de la petite verole,
„le

„le teint brûlé, le regard mauvais, haut
„d'environ six pieds; les sourcils pendans,
„les levres écorchées, comme un reste de
„scorbut; avec un couteau, qu'il portoit
„ordinairement au côté, une calaque brune,
„un mouchoir de toile peinte autour du cou,
„un bâton de bois de chêne dans la main,
„presque de sa longueur, & d'une grosseur
„proportionnée. Il ne falloit pas répon-
dre un mot à toutes ses questions. Il falloit
m'appeller sur le champ, mais empêcher,
s'il étoit possible, que mon épouse n'en eût
la moindre connoissance. J'ajoutai, que si
son frere, ou Singleton, se présentoient, je
les recevrois civilement pour l'amour d'elle;
& qu'alors elle n'auroit qu'à reconnoître son
mariage; après quoi, il ne resteroit de part
& d'autre nul prétexte pour la violence.
Mais je jurai, dans les termes les plus fu-
rieux, que si malheureusement elle m'étoit
enlevée par la persuasion ou par la force,
j'irois, dès le lendemain, la demander chez
son pere, soit qu'elle y fût ou qu'elle n'y
fût pas; & que si je ne trouvois pas la sœur,
je saurois trouver le frere, & m'assurer aussi
facilement que lui d'un Capitaine de Vais-
seau. A présent, Belford, crois-tu qu'elle
entreprenne de me quitter; quelque con-
duite que je puisse tenir avec elle?

Ma-

Madame Sinclair a si bien contrefait l'air tremblant, elle a paru si effraïée des défastres qui pouvoient arriver dans sa maison, que j'ai commencé à craindre qu'elle n'outrât son rolle, & qu'elle ne détruisit mon ouvrage. Je lui ai fait signe de l'œil. Elle m'en a fait un de la tête, pour marquer qu'elle m'entendoit. Elle a baissé le ton; & passant une de ses levres sur l'autre, avec ses minauderies ordinaires, elle est demeurée en silence.

Voilà des préparatifs, Belford. Crois-tu que tes raisonnemens & tous les proverbes de Milord M . . . soient capables de m'y faire renoncer? *Non sûrement*; comme dit ma charnante, lorsqu'elle veut exprimer son averfion pour quelque chose.

* * *

Et quel doit être nécessairement l'effet de toutes ces ruses, pour la conduite de ma Belle avec moi? Peux-tu douter qu'elle n'ait été d'une complaisance achevée, dès la première fois qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir?

Jendredi fut un jour très-heureux. Il ne manqua rien à notre bonheur le matin. Je baifai sa main charmante. Tu n'as pas besoin que je te fasse la description de ses mains & de ses bras. Lorsque tu l'as vûe,
j'ai

j'ai remarqué que tes yeux y étoient fixé, aussitôt qu'ils pouvoient abandonner l'amas de merveilles qui composent son visage. Je baisai donc sa main, environ cinquante fois, si j'ai bien compté. J'allai une fois jusqu'à ses joues, dans le dessein de parvenir à ses lèvres; mais avec un transport si vif, qu'elle en parut fâchée.

Si ses soins n'étoient pas continuels, pour me tenir ainsi à la longueur du bras; si les plus innocentes libertés, auxquelles notre sexe aspire par degrés, ne m'étoient pas refusées avec une rigueur insupportable, il y auroit longtems que nous serions un peu plus familiers. Si je pouvois seulement obtenir quelque accès près d'elle, à sa toilette, ou dans son déshabillé; car l'air de dignité augmente, dans une femme vêtue, & fortifie le respect: mais on ne peut la retenir si tard, ni la surprendre si matin, qu'elle ne soit toujours dans la dernière décence. Tous ses trésors étant gardés si soigneusement, ne fois pas surpris que j'aie fait si peu de progrès dans l'épreuve. Mais quel aiguillon que cette cruelle distance!

Encore une fois, Jeudi matin nous fumes fort heureux. Vers midi, elle compta le nombre des heures qu'elle avoit passées avec moi. Ce tems ne m'avoit paru qu'une minute;

nute; mais elle me témoigna qu'elle fouhaitoit d'être seule. Je me fis presser; & je ne cedai, qu'après avoir remarqué que le Soleil commençoit à se couvrir de quelques nuages.

J'allai diner chez un ami. A mon retour, je parlai de maison & de Madame Fretchvill. J'avois vû Mennell; je l'avois pressé de faire entendre raison à la Veuve. Elle marqua beaucoup de compassion pour cette Dame; autre effet de la conversation qu'elle avoit entendue. Je ne manquai pas de lui dire aussi, que j'avois écrit à mon oncle, & que j'attendois bientôt sa reponse. Elle me fit la grace de m'admettre à souper. Je lui demandai ce qu'elle pensoit de mes articles. Elle me promit de s'expliquer, aussitôt qu'elle auroit reçu des nouvelles de Miss Howe.

Je lui proposai alors de m'accorder sa compagnie Samedi au soir, à la comédie. Elle me fit les objections que j'avois prévues, les projets de son frere, le tems, qui étoit fort chaud, &c. mais d'un ton qui paroisoit modéré par la crainte de me défobliger: autre effet charmant de la conversation. Elle passa par conséquent sur ses propres difficultés, & j'obtins la grace que je demandois.

Ven-

Vendredi n'a pas été moins tranquille que le jour d'aparavant.

Voilà deux jours que je puis nommer heureux. Pourquoi tous les autres ne leur ressemblent-ils pas? Il semble que cela dépende de moi. C'est une chose étrange, que je prenne plaisir à tourmenter une femme que j'aime uniquement! Il faut que j'aie dans le caractère quelque chose de semblable à Miss Howe, qui se plaît à faire enrager son malheureux Hickman. Cependant je ne serois pas capable de cette dureté pour un Ange tel que Clarisse, si je n'étois résolu, après le tems de l'épreuve, de la recompenser au-delà de ses desirs.

Samedi est à moitié passé. Notre bonheur dure encore. On se prépare pour la Comédie. Polly s'est offerte. Elle est acceptée. Je l'ai avertie des endroits où elle doit pleurer: non-seulement pour faire connoître la bonté de son cœur, dont les larmes sont toujours une bonne marque, mais encore, pour avoir un prétexte de cacher son visage avec son évantail ou son mouchoir: quoique Polly, dans le fond, soit bien éloignée d'être une fille publique. Nous ferons dans la loge verte.

Les douleurs d'autrui, si bien représentées, ne manqueront point d'ouvrir le cœur



de ma charmante. Lorsque j'ai obtenu d'une jeune personne la permission de l'accompagner à la Comédie, je me suis toujours crû sûr de la victoire. Le cœur des femmes, patri de douceur & d'harmonie lorsque rien ne le gêne, s'étend & perd le soin de s'observer à mesure que leur attention est attirée au-dehors par un amusement qui les intéresse. La musique, & peut-être une collation qui succède, ont aussi leur part à cet effet. Je n'espère ici rien d'approchant. Mais j'ai plus d'une vûe dans l'empressement avec lequel j'ai proposé la Comédie à ma Clarisse. Pour t'en apprendre une, Dorcas a le passe-partout, comme je te l'ai déjà dit. Tu comprends l'usage qu'elle en fera dans notre absence. A présent, ne crois-tu pas qu'il soit important de faire voir à ma Belle une Tragédie des plus touchantes? ne fût-ce que pour lui apprendre qu'il y a de plus grandes disgrâces & des douleurs plus profondes qu'elle ne se l'est peut-être jamais imaginé.

Conviens que notre bonheur est extrême: J'espère que nous ne trouverons pas dans notre chemin quelqu'un de ces genies sinistres, qui se plaisent à troubler la joie des pauvres mortels.

LOVELACE.

Mifs

Miss Clarisse, dans une lettre du Vendredi, 19 de Mai, apprend à son amie, que sa perspective est encore une fois changée avec avantage, & que depuis sa dernière lettre elle a connu vingt quatre heures assez heureuses, du moins en les comparant à sa situation. „ Que je compose volontiers, dit-elle, pour les moindres apparences de bonheur ! Que je suis facilement disposée à tourner vers moi le côté flatteur des événements, & à me repaître de toutes sortes d'espérances : & cela, non-seulement pour mon propre intérêt, mais aussi pour l'amour de vous, qui entrez si généreusement dans tout ce qui m'arrive d'agréable ou de fâcheux.

Elle lui fait ici le détail de la conversation qu'elle a trouvé le moyen d'entendre, entre M. Lovelace, Madame Sinclair & Miss Martin ; mais elle explique, avec plus d'étendue, l'occasion qu'elle a eue de prêter l'oreille à leurs discours, dans la persuasion qu'ils n'ont pû se dispenser d'être écoutés. Elle apporte les raisons qui lui ont fait trouver du plaisir à les entendre : & quoiqu'elle soit choquée du projet hardi qu'il a formé, s'il la perd de vûe un seul jour ; elle se réjouit qu'il soit resolu d'éviter la violence, s'il se rencontre dans la Ville avec son frere. Elle s'est

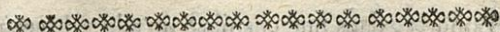


crue obligée, dit-elle, par ce qui s'est passé Mercredi, & par ce qu'elle a eu le bonheur d'entendre, de lui promettre d'aller à la Comédie; surtout, lorsqu'il a eu la discretion de lui proposer une des nièces pour l'accompagner. Elle paroît charmée qu'il ait écrit à Milord M..... Elle lui a promis de s'expliquer sur les articles, aussitôt qu'elle aura reçue des nouvelles de son amie. Enfin l'avenir, ajoute-t-elle, commence à lui offrir des apparences assez favorables: comparées du moins aux nouveaux dangers dont elle s'est crue menacée depuis son naufrage.

Cependant elle est bien aise que son amie s'occupe de quelque plan, qui puisse assurer son repos par d'autres voies. Elle regarde M. Lovelace comme un esprit dangereux; & la prudence l'oblige par conséquent de veiller sans cesse, & de s'armer contre le mal possible.

Elle se croit sûre que ses lettres & celles de son amie sont parfaitement à couvert. Elle ne doute pas, non plus, qu'elle ne soit libre de fortir & de rentrer; mais M. Lovelace est si assidu près d'elle, qu'elle n'a pas le tems de mettre cette liberté à l'épreuve. Elle le feroit plus souvent, néanmoins, s'il arrivoit quelque occasion d'en douter, & si les desseins de son frere & du Capitaine Singleton lui causoient moins de fraieur.

LET-



LETTRE CLXXXIX.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.

Samedi, 20 de Mai.

Je ne favois pas, ma chere, que pour répondre aux articles de M. Lovelace vous attendissiez mon avis. Comme je serois fâchée que cette raison causât quelque délai, je profite d'une occasion extraordinaire pour faire porter cette lettre chez Wilson.

Jamais je n'ai douté de la justice & de la générosité de votre personnage, sur ce qui concerne les articles; & tous ses parens n'ont pas les sentimens moins nobles que leur naissance. Mais, à présent, je crois que vous ne ferez pas mal d'attendre quelle sera la réponse de Milord à sa lettre d'invitation.

Voici le plan que j'ai médité pour vous. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir vû, avec moi, une femme, nommée Madame *Toln-send*, qui fait un grand commerce d'étoffes des Indes, de Cambrais & de dentelles de Flandres, qu'elle trouve le moien de recevoir sans paier d'entrées, & de débiter secrettement dans toutes les bonnes maisons de notre voisinage? Elle est alternativement à



Londres, dans une chambre qu'elle y loue à l'extrémité du Faubourg de Southwark, où elle a des échantillons de ses marchandises, pour la commodité de ses pratiques de Ville. Mais sa véritable résidence & son magasin sont à *Depford*. Je dois sa connoissance à ma mere, à qui elle avoit été recommandée dans la supposition de mon mariage, & qui me dit, en me la présentant, qu'avec le secours de cette femme je pourrois être magnifique à peu de frais.

Au fond, ma chere, je n'ai pas trop de penchant à favoriser la contrebande. Il me semble que c'est braver les loix de notre pais, nuire aux honêtes Marchands, & dérober à notre Prince un revenu legitime, dont la diminution peut l'obliger à faire de nouvelles levées sur le public. Mais, quoique je n'aie encore rien pris de Madame Townsend, nous ne sommes pas mal ensemble. C'est une femme entendue, & d'un fort bon caractère. Elle a vû les pais étrangers, par rapport à son commerce, & je trouve beaucoup de plaisir à l'entendre. Comme elle cherche à se faire connoître de toutes les jeunes personnes qui ne sont pas éloignées de changer d'état, elle m'a priée de la recommander à vous; & je suis sûre que je l'engagerois sans peine à vous accorder une
retraite

retraite dans sa maison de Depford. C'est un Bourg, qu'elle représente fort peuplé, & peut-être un des lieux du monde où l'on penseroit le moins à vous chercher. Il est vrai, que la nature de son commerce ne lui permet pas d'y être longtems: mais on ne sauroit douter qu'elle n'y ait quelque personne de confiance. Vous y feriez en sûreté jusqu'au retour de M. Morden. Il me semble que vous feriez fort bien d'écrire d'avance à cet honnête cousin. Ce n'est point à moi de vous prescrire ce que vous devez lui marquer. Je me repose sur votre discretion, car vous comprenez, sans doute, ce qu'il y auroit à craindre du moindre demêlé entre deux hommes de cœur.

J'apporterai de nouveaux soins à digerer ce plan, si vous l'approuvez, ou plutôt si vous le jugez nécessaire. Mais il faut espérer que vous n'aurez pas besoin de cette ressource, puisque la perspective est changée, & que vous avez *connu vingt-quatre heures, qui ne peuvent pas être nommées malheureuses.* Que je me sens indignée, de voir une fille, telle que vous, reduite à cette misérable consolation.

Je me souviens que Madame Townsend a deux freres, qui commandent chacun un Vaisseau Marchand. Comme il ne peuvent



manquer d'être liés d'intérêts avec elle, qui fait si vous ne pourriez pas avoir, au besoin, tout l'équipage d'un Vaisseau à votre service? Supposé que Lovelace vous donne sujet de le quitter, ne vous occupez point de vos craintes pour les Harloves. Qu'ils prennent soin l'un de l'autre! Ils y sont assez portés. Les loix feront leur défense. Votre homme n'est pas un assassin, ni un meurtrier de nuit. C'est un ennemi ouvert, parce qu'il est intrépide: & s'il entreprenoit quelque chose qui le soumit à la rigueur des loix, vous seriez heureusement délivrée de lui, par la fuite ou par la corde; n'importe lequel des deux.

Si vous n'étiez pas entrée dans un si grand détail de toutes les circonstances qui regardent la conversation que vous avez entendue entre M. Lovelace & les deux femmes, je les soupçonnerois de n'avoir tenu cette conférence que pour vous.

J'ai fait voir les propositions de M. Lovelace à M. Hickman, qui avoit été destiné pour la Robbe avant la mort de son frere aîné. Il en a pris un air si grave, si fier & si important; il m'a dit, d'un ton si mystérieux, qu'il vouloit les prendre en considération, qu'il les emporteroit, si je le trouvois bon, qu'il les peseroit, & d'autres affectations

ctations de cette nature, que la patience m'a manqué. Je lui ai arraché le papier de colère. Eh quoi? le traiter si mal pour son zèle! Oui, pour un zèle fans lumières; tel que la plupart des autres zèles, S'il n'a point été frappé tout d'un coup de quelque objection, c'est qu'il n'y en a point à faire.

Si prompte, ma très chere Demoiselle! Si lent! *très-peu cher* Monsieur, aurois-je pû repondre. Mais je me suis contenté de lui dire, *assurément*; avec un regard qui signifioit, *oseriez-vous faire le rebelle?*

Il m'a demandé pardon. A la vérité, il ne voioit acune objection; mais il avoit crû qu'une seconde lecture..... N'importe, n'importe, ai-je interrompue. Je les ferois voir à ma mere, qui, sans avoir pensé à porter la robe, en fait plus au premier coup d'œil que tous vos *lambins* de Conseillers, si je ne craignois de l'irriter par l'aveu de ma correspondance.

Mais ne balancez pas, ma chere, à faire dresser les articles en bonne forme. Que la célébration les suive de près, & qu'il n'en soit plus parlé.

Je ne dois pas oublier que le Matelot a beaucoup tourné autour de ma femme de chambre, & qu'il a tenté de la corrompre par un gros présent, pour favoir d'elle le



lieu de votre retraite. La première fois qu'il aura l'audace de paroître, je le ferai jeter dans le plus profond de nos étangs, si je ne puis rien tirer de sa bouche. L'entreprise de corrompre un domestique de la maison justifiera mes ordres.

LETTRE CLXXX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Dimanche, 21 de Mai.

J'ai l'esprit trop plein de mes ressentimens pour m'occuper d'autre chose que de ma vengeance; sans quoi, je m'étois proposé de te communiquer les observations de Miss Harlove sur la Tragédie d'Otway. Miss Harlove! Pourquoi lui donner ce nom? parce que je le hais; & que je suis extrêmement irrité contre-elle & contre son impertinente amie.

De quoi donc? me demandes-tu. Le sujet en vaut assez la peine. Pendant que nous étions à la Comédie, Dorcas, qui avoit ses ordres, & la clé de la chambre de sa Maîtresse, aussi-bien que le passe-partout de l'armoire d'ébène, du cabinet, & de tous les tiroirs, a trouvé le moyen de parvenir aux der-

dernières lettres de Miss Howe. La vigilante soubrette avoit remarqué, que la Maîtresse en avoit tiré une de *son sein*, & qu'elle l'avoit jointe aux autres, avant que de partir avec moi pour la Comédie; dans la crainte apparemment, comme les femmes d'en-bas me l'ont reproché, que je ne la trouvasse sous son mouchoir de cou.

Dorcas ne s'est pas plutôt vûe en possession du trésor, qu'ayant appelé Sally, & trois autres filles qui ne paroissent point, elles se sont employées ensemble, avec la dernière diligence, à transcrire ces maudites lettres, suivant la méthode que je leur avois tracée. Je puis bien les nommer maudites. Ce sont des injures, une malignité! Quelle petite furie que que cette Miss Howe! Je ne m'étonne plus que son impertinente amie, qui ne m'a pas mieux traité sans doute, puisqu'elle doit avoir donné occasion aux libertés de l'autre, ait marqué tant d'emportement lorsque j'ai tenté de me saisir d'une de ces lettres.

Aussi me paroissoit-il impossible que la Belle, dans cette fleur de jeunesse, avec une si bonne constitution, une santé si ferme, & tant de feu dans les yeux, pût trouver dans elle-même ce fond de vigilance & de crainte qui ne l'abandonne jamais. Des yeux

yeux brillans, Belford, malgré tout le bien que les Poëtes en peuvent dire, font le signe infallible d'un cœur fripon, ou qui peut le devenir.

Tu peux continuer tes prédications, & Milord M... n'est pas moins libre de déployer sa sagesse en proverbes; mais compte que je suis plus sûr d'elle que jamais. A présent que ma vengeance est allumée, & se joint dans mon cœur à l'amour, il faut que toute résistance fléchisse. Je te jure solennellement que Miss Howe portera la peine de sa trahison.

On apporte, à ce moment, une autre lettre de ce virulent petit Démon. J'espère qu'elle sera bientôt transcrite aussi; du moins si l'on prend le parti de la joindre au recueil. L'impertinente Déesse est résolue d'aller ce matin à l'Eglise; moins, comme j'ai raison de le croire, par esprit de dévotion, que pour essayer si elle peut sortir sans opposition ou sans plainte, ou sans être accompagnée de moi.

* * *

Elle m'a refusé l'honneur de déjeuner avec elle. Il est vrai qu'hier au soir elle fût un peu mécontente, de ce qu'à notre retour de la Comédie, je l'obligeai de passer le reste

ste de la soirée dans le parloir commun, & de demeurer avec nous jusqu'après minuit. En se retirant, elle me déclara qu'elle comptoit d'être libre tout le jour suivant. Comme je n'avois pas encore lu les extraits, je ne témoignai que du respect & de la soumission; car je m'étois déterminé à commencer, s'il étoit possible, une nouvelle méthode, & à bannir de son cœur toutes sortes de soupçons & de jalousies. Cependant je n'avois pas trop de sujet d'être alarmé des soupçons passés. Lorsqu'une femme, qui peut ou qui croit pouvoir quitter un homme qu'elle soupçonne, continue de demeurer avec lui, je suis sûr, Belford, que ce n'est pas un mauvais signe.

* * *

Elle est partie. Elle s'est glissée avant que j'aie pû m'en défer. C'est une chaise à porteur qu'elle s'étoit fait amener, dans la vue de m'ôter le pouvoir de l'accompagner. Mais j'avois pris des précautions convenables. *Will*, mon valet de chambre, l'a suivie de son consentement; & *Peter*, domestique de la maison, étoit à portée de recevoir les ordres de *Will*.

Je lui avois fait représenter, par *Dorcas*, ce qu'elle avoit à redouter de *Singleton*,
pour

pour lui ôter la pensée de sortir sans moi : mais elle a répondu que s'il n'y avoit pas de danger à la Comédie, quoiqu'il n'y ait que deux Spectacles à Londres, il devoit y en avoir beaucoup moins à l'Eglise, lorsque les Eglises font en si grand nombre. Les porteurs ont reçu ordre de la conduire à l'Eglise de Saint James.

Elle ne se feroit pas souciée si peu de m'obliger, si elle savoit à quoi je suis déjà parvenu, & combien je suis pressé par nos femmes, qui se plaignent continuellement de la contrainte où je les tiens, dans leur conduite, dans leurs compagnies; & de la nécessité où elles font de ne recevoir personne dans le joli bâtiment de derrière, pour ne faire naître aucun soupçon. Elles ne doutent pas de ma générosité, disent-elles: mais, pour mon propre intérêt, elles me reprochent, dans le stile de Milord M...., *de tirer si peu de blé d'une si longue moisson.* Il me semble qu'elles raisonnent bien. Je crois que je commencerai mes opérations à son retour.

* * *

Je me suis procuré la lettre qu'elle a reçue aujourd'hui de Miss Howe. Les complôts, l'artifice, la magie noire, vont leur train.

II

Il me sera difficile de revoir tranquillement cette *Miss Harlove*. Quelle nécessité, comme disent nos Nymphes, d'attendre le tems de la nuit ? Sally & Polly me rappellent, avec beaucoup de reproches, la méthode que j'ai employée la première fois avec elles. Mais la force repondroit mal à mes vûes. Cependant elle pourroit fort bien y repondre aussi ; du moins s'il y a quelque vérité dans cette partie du simbole des libertins qu'une femme une fois subjuguée l'est pour toujours. On n'en voit guères, qui disent oui, à la première question.

* * *

Elle est revenue. Mais elle refuse de me voir. Elle veut être seule tout le jour. Dorcas attribue son refus à des motifs de piété. De par tous les diables, Belford, est-il vrai qu'il y ait de l'impiété à me voir ? Sa dévotion peut-elle mieux s'employer qu'à me convertir ? & croit-elle avancer l'ouvrage, en refusant de me voir dans ses accès de piété ? Mais je la hais. Je la hais de tout mon cœur. Elle est vieille, laide, difforme. Horrible blasphème ! C'est du moins une Harlove, & je la hais à ce titre.

Puisqu'il faut renoncer à la voir, qu'elle soit donc maîtresse de ses volontés, & de
l'em-

l'emploi qu'elle va faire de son tems. Mais il faut, pour remplir aussi le mien, que je te rende compte de mes découvertes.

La plus ancienne lettre qu'on ait trouvée porte pour datte le 27 d'Avril. Où peut-elle avoir mis les précédentes? Hickman est regardé, entre-elles, comme leur agent. Il feroit mieux de prendre garde à lui-même. Miss Howe dit à la Belle: *j'espère que vous ne serez pas exposée à vous repentir de m'avoir renvoyé mon Norris. En tout cas, il reprendra le même chemin au premier mot.* Quel diable cela veut-il dire? son Norris retourner au premier mot! Que je sois damné si j'y comprends rien. Ces innocentes se permettent donc l'intrigue? Je me crois autorisé par l'exemple.

Elle est fachée qu'*Hannah ne puisse venir.* He-bien, supposons qu'elle le pût. De quel secours lui feroit Hannah, dans une maison telle que celle-ci?

Les femmes de la maison peuvent être pénétrées dans l'espace d'un déjeuner. Ce trait les rend furieuses contre les deux correspondantes. Elles me pressent plus que jamais d'achever ma victoire. Je suis tenté de leur abandonner Miss Howe en pleine propriété. Tu n'as qu'un mot à dire, Belford, & je te promets que l'effet suivra la menace.

Elle

Elle est bien aise que Miss Harlove ait pensé à me prendre au mot. Elle s'étonne que je ne lui aie pas renouvelé mes offres. Si je ne le fais pas bientôt, elle lui conseille de ne pas demeurer avec moi. Elle l'exhorte à me tenir dans l'éloignement, à ne pas souffrir la moindre familiarité. Vois, Belford. Me suis-je trompé ? La vigilance qui me fait enrager vient d'une froide amie, qui est assise tranquillement pour écrire, & qui donne fort à son aise un conseil qu'elle seroit incapable de suivre dans le même cas. Elle lui dit, que *c'est mon intérêt d'être honnête*. Mon intérêt, petites folles ! j'avois crû ces deux filles persuadées que mon intérêt est toujours subordonné à mes plaisirs.

Que ne donnerois-je pas pour obtenir une copie des lettres auxquelles Miss Howe répond par les siennes !

La seconde est du 3 de Mai. Dans celle-ci, la petite effrontée s'étonne beaucoup que sa mere ait écrit à Miss Harlove pour lui interdire toute correspondance avec sa fille. *M. Hickman*, dit-elle, *est d'avis qu'elle ne doit point obéir à sa mere*. Que ce plat visage est rampant entre deux filles ! Je crains d'être obligé de le punir, aussi-bien que sa *Virago* ; & j'ai déjà trouvé, dans ma tête,



un plan qui ne demande qu'une heure de méditation pour recevoir sa dernière forme. Je ne puis souffrir que l'autorité maternelle soit ainsi méprisée, ainsi foulée aux pieds. Mais écoute l'impertinente : *Il est heureux pour lui de penser si bien ; car sa mere l'ayant mise en mauvaise humeur, elle a besoin de quelqu'un qu'elle puisse quereller.* Un Lovelace s'en permettroit-il davantage ? Cette fille est un libertin déterminé au fond du cœur. Si la nature en avoit fait un homme, ne doute pas qu'elle n'eût été pire que nous.

Elle n'a pas besoin, dit-elle, qu'on l'irrite beaucoup plus, pour lui faire prendre le parti de s'enfuir secrètement à Londres ; & dans cette supposition, elle ne quittera point son amie, qu'elle ne l'ait vüe honorablement mariée, ou quitte de son Misérable. Ici, Belford, Sally a joint une prière en transcrivant ; „ au nom de Dieu, cher „ M. Lovelace, amenez-nous cette furie à „ Londres. Je t'assure, cher ami, que son sort seroit bientôt décidé.

Je trouve, dans la même lettre, que ma belle captive a tiré ton portrait & celui de nos amis. Je ne suis pas plus épargné. *Cet homme est un fou*, dit-on de moi. Que je meure, si l'une & l'autre ne trouve tel. *C'est du*

du moins un franc imbecille. Maudite & méprisable créature! *Je vois*, ajoute-t'elle, *que c'est une race infernale*: voila pour toi, Belford: & *qu'il est le Belzebuth*; voila pour toi, Lovelace. C'est à ce *Belzebuth*, néanmoins, qu'elle voudroit voir son amie mariée. Qu'avons-nous donc fait, aux yeux de Miss Harlove, pour mériter qu'elle ait tracé de nous une peinture, qui nous attire ce traitement de Miss Howe? mais c'est sur quoi je remets à délibérer.

Elle blâme son amie, d'avoir refusé de partager son lit avec Miss Partington. *Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le tems de la nuit.* Sally écrit en forme de note; „voiez, voiez, Monsieur, „ce qu'on attend de vous. Nous vous l'avons répété cent & cent fois. Elle me l'ont dit en effet; mais l'avis, de leur part, n'avoit pas la moitié tant de force que de celle de Miss Howe.

Elle approuve mes propositions, pour la maison de Madame Fretchvill. Elle l'exhorte à penser aux articles, & à nommer un jour. Enfin, elle la presse de lui écrire, malgré la défense de sa mere; sans quoi elle lui déclare qu'elle doit se char-

ger des conséquences. Malheureuses petites rebelles!

Tu diras en toi-même; cette fiere & insolente fille est-elle donc cette Miss Howe, qui a soupiré pour notre honête ami, le Chevalier Colmar; & qui, sans les conseils de sa Clarisse Harlove, l'auroit peut-être suivi, dans le désordre de sa fortune, lorsqu'il fut obligé de quitter le Roiaume?

Oui, c'est la même: & j'ai toujours remarqué, par l'expérience d'autrui comme par la mienne, qu'une première passion subjuguée fait un corsaire du vainqueur; ou un tiran, si c'est une femme.

Dans une autre lettre „elle approuve le „desein que son amie a de me quitter, si „sa famille consent à la recevoir. Elle vient „d'apprendre, sur mon compte, quelques „étranges aventures, qui doivent me faire „regarder comme le plus méchant de tous „les hommes. Si j'avois une douzaine de „vies, j'aurois dû les perdre, *il y a vingt crimes.* Plaisante façon de compter, Belford!

Miss Betterton & Miss Lockyer sont nommées. *Votre homme*, (c'est le nom qu'elle me donne irrespectueusement) *est un infame*, dit-elle. Je veux être confondu, si je me laisse traiter *d'infame* sans le mériter!

Elle

Elle fera fonder les dispositions de M. Jules Harlove. „ Elle lui conseille d'attacher „ Dorcas à ses intérêts, & de se procurer „ quelqu'une de mes lettres, par ruse ou „ par surprise. Vois, Belford. „ Elle est „ alarmée de mon entreprise pour me saisir „ d'une des fiennes.

S'il arrivoit, dit-elle, que je fusse jamais informé de la manière dont elle me traite, elle n'oseroit sortir sans une escorte. Je conseille à l'effrontée de tenir son escorte prête.

Je suis le chef d'une bande de scelerats, (Elle te nomme, toi & mes autres subalternes) qui sont associés pour tromper d'innocentes créatures, & pour se prêter la main dans leurs infâmes entreprises. Qu'as-tu à répondre, Belford?

Elle n'est pas surprise des mélancoliques réflexions de son amie sur le malheur qu'elle a eu de me voir à la porte du jardin, d'être forcée de me suivre, d'être trompée par mes artifices. J'espère qu'après cela, Belford, tu finiras tes prédications.

Mais elle lui représente, pour la consoler, qu'elle servira d'exemple & d'avertissement à son sexe. Il est clair que son sexe n'en aura l'obligation.

Mes copistes, n'ont pas eu le tems, disent-elles de transcrire tout ce qui mérite mon ressentiment dans cette lettre. Il faudra que je cherche l'occasion de la lire moi-même. Elle contient, à leur avis, des réflexions fort nobles. Mais j'y suis un *séducteur*, & mille fois un *misérable*. Mifs Howe croit que *le diable a pris possession de mon cœur & de celui de tous les Harloves à la même heure, pour exciter son amie à la fatale entre-vûe*. Elle ajoûte, *qu'il y a du destin dans son erreur*. *Pourquoi donc s'affliger? L'adversité est sa saison brillante*; & je ne fais combien d'autres propos. Mais pas un mot de remerciement, pour l'homme à qui elle doit l'occasion de briller!

Dans la lettre suivante, *elle craint que tout méchant que je suis, son amie ne soit forcée de me prendre pour son Seigneur & son Maître*. Véritablement c'est mon espérance.

Elle retracte tout ce qu'elle a dit contre moi dans sa dernière lettre. Ma conduite à l'égard de mon Bouton de rose; le dessein d'établir son amie dans la maison de Madame Fretchvill, tandis que je continuerai de demeurer chez Madame Sinclair; l'établissement que j'ai dans ma Province, mes reversions, mon œconomie, ma personne, mes talens, tout est rappelé en ma faveur,
pour

pour lui faire perdre la pensée de me quitter. Que j'aime à jeter dans l'embarras ces filles pénétrantes.

Puisse la vengeance éternelle me poursuivre, (heureusement qu'elle ne dit pas m'atteindre) si je lui donne lieu de douter de mon honneur! Les femmes ne savent pas jurer, Belford. Les douces créatures! elles ne savent que maudire.

Elle lui apprend le mauvais succès de sa négociation, du côté de l'oncle Jules. C'est sans doute Hickman, qu'elles ont employé. Il faut que j'aie les oreilles de ce Benais-là dans ma poche; & bientôt, crois moi.

Elle est furieuse, dit-elle, contre toute la famille. Le credit de Madame Norton n'a pas eu plus d'effet sur Madame Harlove. Jamais il n'y eût dans le monde des brutes si déterminées. Son oncle Antonin la croit déjà perdue. N'est-ce pas tout à la fois un reproche & une exhortation pour moi? Ils s'attendoient à la voir revenir à eux dans l'affliction; mais ils ne seroient pas un pas pour lui sauver la vie. Ils l'accusent de préméditation & d'artifice. Miss Howe est inquiète, dit-elle, de la vengeance à laquelle mon orgueil peut me porter, pour la distance où l'on me tient. Elle a raison. Il ne reste à présent qu'un choix à son amie, car son cou-



fin paroît déclaré contre elle avec tous les autres ; & *ce choix, c'est de se donner à moi.* La nécessité, la convenance lui en font une loi presque égale. Ton ami, cher Belford, déjà choisi d'une femme par des raisons de convenance ! Un Lovelace, est-il capable de soutenir cette idée ?

J'ai de grands usages à faire de cette lettre. Les ouvertures de Miss Howe sur ce qui s'est passé entre l'oncle Jules & Hickman (ce ne peut-être un autre qu'Hickman) me donneront lieu de déployer mon invention. Elle lui dit, qu'elle ne peut lui révéler tout. Il faut que j'en voie les propres termes. Des extraits ne me suffissent pas. Si je l'ai une fois entre les mains, ce sera la boussole de de toute ma conduite.

Le feu de l'amitié éclate & pétille ici. Je n'aurois jamais crû qu'une amitié si chaude pût subsister entre deux Beautés. Mais elle est peut-être enflammée par les obstacles, & par cette sorte de contradiction qui anime des esprits femelles, lorsqu'ils ont le tour romanesque.

Elle extravague, en parlant de son départ ; *si cette démarche, dit-elle, pouvoit épargner des bassesses à une ame si noble, ou la sauver de sa ruine.* C'est un roseau qui entreprend d'en soutenir un autre. Ces jeunes créatures

res

res font un peu frénétiques dans leurs amitiés. Elles ne savent pas ce que c'est qu'un feu durable.

Mais comment se fait-il que l'ardeur de cette *Virago* ne laisse pas de me plaire, quoique j'en aie beaucoup à souffrir? Si je la tenois ici, j'engagerois ma vie, que dans l'espace d'une semaine, je lui apprendrois la soumission sans reserve. Quel plaisir, de reduire un esprit de cette trempe! Je suppose qu'elle soutiendrait mes desirs l'espace d'un mois, & pas plus longtems. Elle seroit ensuite trop facile & trop apprivoisée pour moi. Quel doux spectacle, de voir les deux charmantes amies, humiliées de leur sort commun, assises dans le coin d'une chambre, les bras l'une sous celui de l'autre, pleurer & soupiner de leur situation! & moi, leur Monarque reconnu, reposant sur un sofa de la même chambre, comme le Grand-Seigneur; incertain à laquelle des deux je serois l'honneur de jeter le mouchoir!

Observe, je te prie, cette plaisante fille.^e Elle est furieuse contre les Harloves, irritée contre sa mere, indignée contre la folie & la basse vanité de Lovelace..... Petite folle! & tout d'un coup, aidons le Miserable à sortir de la sange, quand nous devrions nous salir un peu les doigts. Il ne s'est rendu cou-

L 5 pable,

pable, à votre égard, d'aucune indécence directe. C'est ce qui paroît extraordinaire à Miss Howe. *Il n'oseroit. Elle en est sûre.* Si ces idées passent par la tête des femmes, pourquoi ne trouveroient-elles pas place dans mon cœur? *Il n'est point encore à cet infernal excès. De si infames desseins se seroient déjà trahis, s'il les avoit conçus.* Que le Ciel ait pitié de ces deux folles!

Elle revient ensuite à presser son amie de penser aux articles, à la permission Ecclesiastique, & à d'autres soins. *La délicatesse,* dit-elle, *n'est pas de saison.* Elle va jusqu'à lui dicter les termes qu'elle doit employer avec moi. Peux-tu croire, Belford, que la victoire ne fût pas à moi depuis longtems, si je n'avois eu ce Démon de plus à combattre. Elle lui fait un reproche d'avoir perdu, par un excès de modestie, plus d'une occasion dont elle auroit dû profiter. Ainsi, tu vois que la plus noble de ce sexe n'a pas d'autre vûe au monde, par sa froideur & ses affectations, que de retenir un pauvre Amant pour lequel elle n'a pas de dégoût, lorsqu'il est une fois tombé dans ses filets.

Une autre lettre est sans contredit le plus insolent libelle qu'une fille ait jamais écrit contre sa mère. Elle contient des réflexions si libres sur les veuves, & les vieux garçons, que

que j'ai peine à comprendre où Mifs Howe peut avoir puisé son savoir. Le Chevalier Colmar devoit être plus sot que ton ami, s'il lui a donné gratuitement de si belles leçons.

Elle apprend à Mifs Harlove, dans cette lettre, que l'oncle Antonin a fait des propositions de mariage à sa mere. Ce vieux Marin doit avoir le cœur à l'épreuve, s'il obtient ce qu'il desire; sans quoi, Madame Howe, qui a fait crever de chagrin un premier mari qui valoit beaucoup mieux, sera bientôt quitte du second. Mais quel que soit le succès de cette proposition, tous les autres Harloves en sont plus irrités que jamais contre leur divine fille. Ainsi, je me vois plus sûr de ma conquête que je ne l'étois auparavant, puisqu'à la rigueur des termes, il ne lui reste plus qu'un seul choix. Mon orgueil en est un peu blessé. Cependant, je crois qu'à la fin un cœur aussi tendre que le mien se laissera toucher en sa faveur. Réellement, je ne souhaite point que toute sa vie se passe dans le chagrin & la persécution. Mais pourquoi conserve-t-elle tant d'affection pour des *brutes*, comme Mifs Howe a raison de les nommer, & pourquoi n'en a-t-elle pas plus pour moi? J'ai d'autres copies & d'autres extraits de lettres, que tu trouveras bien plus offensans.

LET-





LETTRE CLXXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

La lettre suivante est d'une nature, j'ose le dire, qui a dû faire souhaiter aux deux insolentes beautés qu'elle ne tombât jamais entre mes mains. Elle m'apprend d'où est venu le mécontentement de Miss Harlove par rapport à mes articles. Je n'ai pas mis, dans la conclusion, autant d'ardeur qu'elle s'y étoit attendue. Dorcas, à qui cette lettre est tombée à transcrire, n'en a pas omis une seule ligne. Aussi l'auras-tu presque entière, à l'aide de mes abréviations.

Le petit démon, *s' imagine*, dit-elle, *que les hommes de notre trempe ne peuvent ressentir les mêmes ardeurs que les honêtes gens.*

Que penses-tu de cette idée, Belford? Miss Howe doit *s'imaginer* de jolies choses. La charmante fille! Plut au Ciel que je pusse découvrir si ma Belle lui répond dans des termes aussi libres! *Qui sait*, ajoute-t-elle, *si je n'ai pas à rompre avec une demie douzaine de créatures, avant que de prendre un engagement pour la vie?* Mais de peur que cela n'ait l'air d'un compliment, qui pourroit

roit faire juger que je pense à la réformation, elle se hâte d'assurer, *qu'il ne faut pas s'attendre de me voir bonête, avant ma grande année climaterique.* Elle doit avoir une haute opinion de son sexe, pour s'imaginer qu'un homme qui connoît si bien les femmes puisse les aimer si longtems.

Lui, dit-elle, *chercher un prétexte pour des délais, dans le compliment qu'il doit à Milord M...!* Oni, moi, cher petit Demon. Parce qu'un homme n'est pas accoutumé à faire ce qu'il doit, faut-il qu'il ne le fasse jamais? Le cas n'est-il pas assez important? Toute la famille n'y est-elle pas assez intéressée? *Il est bien vrai,* dit-elle à Miss Harlove, *que vous auriez eu besoin de l'entremise d'un ami. Mais à votre place, j'aurois arraché les yeux au monstre, & j'aurois laissé à son propre cœur le soin de lui en apprendre les raisons.* Eh-bien, Belford! les bras ne te tombent-ils pas d'étonnement! On m'appelle ensuite, *miserable & infame personnage;* pourquoi? parce que j'ai désiré que le lendemain fût le jour heureux, & parce que j'ai marqué du respect pour mon plus proche parent!

C'est le plus cruel de tous les sorts pour une femme, continue-t-elle, d'être forcée de prendre un homme que son cœur méprise.

Voilà

Voilà de quoi je fouhaitois d'être sûr. Je craignois que ma charmante ne connût trop ses perfections, sa supériorité. Je tremblois qu'elle n'eût effectivement du mépris pour moi. Je suis éclairci, & je ne le puis supporter. Mais mon intention, Belford, n'est pas de reduire ma charmante à un sort si cruel. Que je sois abîmé, si je deviens le mari d'une femme qui a donné sujet à son amie intime, de dire qu'elle me méprise! Lovelace méprisé, qu'en dis-tu?

Son poing, qu'il a tenu fermé sur son front, lorsque vous vous êtes retirée en colère (c'est dans une occasion où la Belle n'a point été satisfaite de mes ardeurs & de tout ce que tu voudras. Je me souviens du mouvement que je fis, mais elle avoit alors le dos tourné vers moi: ces vigilantes personnes sont toutes composées d'yeux. Remarque le souhait,) son poing, que n'étoit-il une hache, entre les mains de son plus mortel ennemi? Patience, patience, Belford. Mon jour n'est pas éloigné. Je me rappellerai toutes ces circonstances pour m'endurcir le cœur.

Mais on promet de méditer un plan, qui pourra servir à délivrer ma conquête de mes mains, si je lui donne quelque raison de me soupçonner. Au fond ce projet m'alarme.

Le

Le combat devient sérieux. Tu ne feras pas surpris si je lâche la bride à mes inventions: le Norris me revient à l'esprit, Belford. Je ne veux point qu'on l'emporte sur moi par la ruse.

Encore une fois, dit-elle, *rien ne la porte à croire que je puisse ni que j'ose attaquer son bonheur. Mais son homme est un fou: c'est tout ce qu'elle en peut penser. Je serois un fou, comme elle le dit, si je pensois au mariage. Malgré cela, conclut-elle, faites votre mari de ce fou, à la première occasion: Et quoique j'apprehende qu'il ne soit un fou intraitable, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit Et de la vanité, prenez-le comme une punition, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense.* Crois-tu, Belford, que cela soit supportable?

Mais dans la lettre que je me suis procurée aujourd'hui, pendant que la Belle étoit à l'Eglise, tout le plan de Miss Howe est à découvert. C'est une assez maudite lettre, je t'assure.

M. Lovelace transcrit ici toute la partie de la lettre de Miss Howe, qui contient le dessein qu'elle a, d'engager Madame Townsend à donner une retraite à son amie jusqu'à l'arrivée de M. Morden. Il repète le serment de se vanger, sur-tout à l'occasion de

de ces termes: *S'il entreprenoit quelque chose qui le soumet à la rigueur des loix, vous en seriez heureusement délivrée, soit par la fuite, soit par la corde: n'importe lequel des deux.*

Il ajoute: je me fais une gloire de terrasser deux filles, qui en savent trop pour douter de leur savoir; & de les convaincre qu'elles n'en savent point assez, pour se garantir des inconveniens d'en savoir trop. Que la passion est féconde! j'ai fait, comme tu vois, en fort peu de tems, une lettre d'une prodigieuse longueur. A présent que mes ressentimens sont échauffés, je vetux voir, & peut-être punir, cette beauté fière & doublement armée. Je lui ai fait demander la permission de souper avec elle. Nous-n'avons diné ni l'un ni l'autre. Elle a refusé de prendre le thé cet après midi; & je crois qu'elle & moi, nous n'aurons pas beaucoup d'appetit à souper.



LETTRE CLXXXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss
H O W E.*Dimanche 21 Mai, à sept heures du matin.*

J'allai hier à la Comédie, avec M. Lovelace & Miss Horton. Cette pièce, comme vous savez, est extrêmement touchante à la seule lecture. Vous ne ferez pas surprise que la représentation nous ait fort émus, Miss Horton & moi, si je vous dis, & même avec quelque plaisir, que dans quelques-unes des principales scènes M. Lovelace n'a pû cacher lui-même son émotion. C'est l'éloge de l'ouvrage que je prétens faire ici, car je regarde M. Lovelace comme un cœur des plus durs. En vérité, ma chere, c'est l'opinion que j'ai de lui.

Pendant toute sa conduite, pendant la pièce comme à notre retour, est irréprochable; excepté, qu'il s'est obstiné à vouloir que j'aie soupé en bas, avec les femmes de la maison, & qu'il m'a retenue jusqu'à minuit passé. J'étois résolue d'avoir aujourd'hui mon tour, & je ne suis pas fâchée qu'il m'ait donné ce prétexte. J'ai toujours aimé à passer le Dimanche dans la solitude.

T. IV. P. II.

Aa

Je



Je suis déjà prête à sortir pour aller à l'Eglise. Mon dessein n'est pas d'en chercher une plus éloignée que Saint James. Je vais prendre une chaise à Porteurs, pour m'assurer si je puis sortir & rentrer librement, sans le trouver dans mon chemin, comme il m'est arrivé deux fois.

* * *

A neuf heures.

J'ai reçu votre obligeante lettre d'hier. Il fait que je l'ai reçue; & je m'attens, lorsque je le verrai, de lui trouver beaucoup de curiosité pour savoir ce que vous pensez de ses articles. Je n'ai pas douté de votre approbation; & dans cette idée, j'avois déjà fait une réponse, que je tiens prête pour lui. S'il arrive quelque nouvel incident, qui fasse naître entre nous d'autres démêlés, je serai forcée de croire qu'il cherche des occasions pour le délai, & que son intention n'est pas de m'obliger.

Il fait demander à me voir, avec beaucoup d'importunité. Il veut m'accompagner à l'Eglise. Il est fâché que j'aie refusé de déjeuner avec lui. Si je m'étois rendue à ses instances, il est certain que je n'aurois pas été libre. Je lui ai fait répondre par Dorcas, que je souhaitois de l'être
tout

tout le jour, & que je le verrai demain d'aussi bonne heure qu'il lui plaira. Elle me dit qu'elle ne fait ce qui le chagrine, & qu'il quér'elle tout le monde.

Il a recommencé ses demandes, & d'un ton plus serieux. Suis-je rassurée contre Singleton? m'a-t'il fait dire. J'ai répondu que si je n'avois pas redouté Singleton, hier au soir à la Comédie, je ne devois pas être aujourd'hui plus timide à l'Eglise; surtout lorsqu'il y a tant d'Eglises à Londres, pour une ou deux Comédies. J'ai consenti à me faire suivre par un de ses gens. Mais il me semble qu'il est de fort mauvaise humeur. C'est de quoi je m'inquiète peu. Je ne veux pas être assujettie continuellement à ses insolentes loix. Adieu, ma chere, jusqu'à mon retour. Les Porteurs m'attendent. Je me flatte qu'il n'aura pas la hardiesse de m'arrêter au passage.

* * *

Je ne l'ai pas vû en sortant. Dorcas m'assure qu'il paroît fort chagrin. Elle ne croit pas que ce soit contre moi; mais il paroît qu'il est arrivé quelque chose qui l'irrite. Peut-être joue-t'il ce rolle, pour m'engager à dîner avec lui. Je n'y consentirai pas, si je puis m'en défendre. Ce seroit m'exposer à n'être pas libre un moment pendant le reste du jour.

A a 2

Seq



Ses instances ont été fort vives pour dîner avec moi. Mais j'étois déterminée à ne pas céder sur ce seul petit point, & j'ai pris le parti de me priver de dîner. A la vérité, j'étois à faire une lettre pour M. Morden, que j'ai recommencée trois fois sans être contente de moi-même, tant je trouve d'incertitude & de désagrément dans ma situation. Dorcas m'a dit qu'il n'avoit pas cessé non plus d'écrire, & qu'il avoit refusé de dîner, parce que je lui avois refusé ma compagnie.

Il m'a fait demander ensuite d'être reçu du moins à l'heure du thé, en appelant, par la bouche de Dorcas, à la conduite qu'il tint hier au soir; comme si c'étoit un mérite pour lui de n'avoir pas mérité de reproche. C'est ce que je lui ai fait répondre. Cependant j'ai renouvelé la promesse de la voir demain aussitôt qu'il le souhaitera, ou de déjeuner même avec lui.

Dorcas dit qu'il est furieux. Je l'ai entendu parler fort haut, & gronder tous les domestiques. Vous m'avez dit, ma chere, dans une de vos lettres, que lorsque votre mere vous chagrine, vous avez besoin de quelqu'un que vous puissiez quereller. Je serois bien fâchée de faire une mauvaise comparaison; mais l'effet des passions auxquelles on ne résiste point est le même dans les deux sexes.

Il m'envoie dire, à ce moment, qu'il compte de souper avec moi. Comme nous avons passé plusieurs jours en assez bonne intelligence, je crois qu'il ne seroit pas prudent de rompre pour une bagatelle. Cependant, il est bien dur de se voir comme forcée sans cesse, de renoncer à ses résolutions.

Pendant que j'étois à délibérer, il est monté; & frappant à ma porte, il m'a dit d'un ton chagrin, qu'il me verroit absolument le soir, & qu'il ne me laisseroit pas en repos, jusqu'à ce qu'il fût de moi ce qu'il avoit fait pour mériter ce traitement.

Il faut que je le satisfasse. Peut-être n'a-t'il rien de nouveau à me dire. Je serai de fort mauvaise humeur avec lui.

(Miss Clarisse ne pouvant savoir quel étoit le dessein de M. Lovelace, ni la cause de son chagrin, c'est de lui même qu'il faut l'apprendre, c'est-à-dire, de ses propres lettres. Après avoir décrit l'air brusque avec lequel il étoit monté à la porte de sa chambre pour lui demander sa compagnie à souper, il continue son récit:)

„ Il est bien mortifiant, m'a répondu la
 „ Perverse, de me voir si peu maîtresse de
 „ moi-même. Je descendrai dans une de-
 „ mie heure.

Il a fallu revenir sur mes pas, & passer
 cette demie heure à l'attendre. Toutes les
 femmes m'ont excité vivement à lui donner
 sujet de me traiter avec cette rigueur. Elles
 m'ont prouvé, par la nature de leur sexe &
 par celle des circonstances, que je ne devois
 rien espérer de ma soumission, & que je n'a-
 vois rien à craindre de pis, en me rendant
 coupable de la dernière offense. Elle m'ont
 pressé d'essayer du moins quelques familiari-
 tés plus hardies, pour voir quel en seroit
 l'effet: & leurs raisons étant fortifiées par le
 ressentiment de mes découvertes, j'étois re-
 solu de prendre quelques libertés, d'aller
 plus loin, suivant la manière dont elles fe-
 roient reçues, & de rejeter toute la faute
 sur sa tyrannie. Après m'être affermi dans
 cette résolution, je me suis mis à me pro-
 mener dans la salle à manger, pour obser-
 ver son arrivée: mais j'ai senti de l'embar-
 ras dans les jambes: jamais paralitique n'eût
 si peu d'empire sur ses mouvemens.

Elle est entrée, avec cet air de noblesse
 que tu lui connois, la tête haute, mais le
 visage un peu tourné; son sein dans une char-
 inante

nante agitation, que cette attitude même rendoit plus sensible. Belford, comment se fait-il que l'humeur chagrine & l'air de réserve donnent de nouveaux charmes à cette fille hautaine? Mais la beauté perd-elle jamais son empire? J'ai remarqué tout d'un coup, que cette chere insolente étoit disposée à se facher. L'air sombre, que j'ai affecté lorsque ma main tremblante a saisi la fiemme, lui a fait craindre aussi que je ne fusse capable de quelque violence. Mais je n'ai pas plutôt attaché ma vûe sur elle, que je me suis senti le cœur pénétré d'amour & de respect. Assurément, Belford, cette fille est un Ange. Cependant, si l'on n'auroit pas été sûr que c'est une femme, on ne lui auroit pas fait prendre l'habit de ce sexe depuis son enfance. Elle-même, sans cette conviction, auroit-elle continué de le porter?

„De grace, Mademoiselle, je vous de-
 „mande, je vous prie de m'apprendre, ce
 „que j'ai fait pour mériter votre colère?

„Je vous demande aussi, M. Lovelace,
 „pourquoi j'ai si peu de liberté dans ma re-
 „traite? Qu'avez-vous à me dire depuis hier
 „au soir, que j'allai avec vous à la Comé-
 „die, & que je passai malgré moi une par-
 „tie de la nuit à vous entendre?

Aa 4

„J'ai



„ J'ai à dire, Mademoiselle, que je ne
 „ puis supporter la distance où vous me te-
 „ nez, sous le même toit. J'ai mille chose
 „ à dire, sur nos intérêts présens & futurs.
 „ Mais lorsque je pense à vous ouvrir toute
 „ mon ame, vous ne pensez qu'à m'écarter
 „ de vous. Vous me jetez dans des incer-
 „ titudes qui me défolent; vous cherchez des
 „ délais: il faut que vous aiez des vûes,
 „ dont vous ne voulez pas convenir. Dites-
 „ moi, Mademoiselle je vous conjure de
 „ me dire à ce moment, sans detour & sans
 „ réserve, dans quel jour je dois paroître à
 „ l'avenir devant vous. Je ne puis foutenir
 „ cet éloignement: l'incertitude où vous me
 „ tenez m'est absolument insupportable.

„ Dans quel jour, M. Lovelace? j'espère
 „ que ce ne sera pas dans un mauvais jour.
 „ Je vous prie, Monsieur, de ne me pas tant
 „ ferrer les mains, (en s'efforçant de les re-
 „ tirer des miennes.) Aiez la bonté de me
 „ laisser libre.

„ Vous me haïssiez, Mademoiselle.

„ Je ne hais personne, Monsieur.

„ Vous me haïssiez, Mademoiselle; ai-
 „ je repété. Tout animé, tout déterminé
 que j'étois venu, j'avois besoin de quelque
 nouvel aiguillon. *Satan* sortoit de mon
 cœur

cœur, à la vûe d'un Ange ennemi; mais il avoit laissé la porte ouverte, & je sentoie qu'il n'étoit pas loin.

„ Vous ne me paroissez pas bien disposé,
 „ M. Lovelace. Je vois une agitation ex-
 „ traordinaire dans vos yeux. Mais, de
 „ grace, point d'emportement. Je ne vous
 „ ai fait aucun mal. Faites-moi la grace de
 „ ne pas vous emporter.

„ Cher objet de mes transports! (en pas-
 „ sant le bras autour d'elle, & tenant le sien
 „ de l'autre main.) Vous ne m'avez fait au-
 „ cun mal! Ah! quel mal ne m'avez-vous
 „ pas fait? Par où ai-je mérité l'éloignement
 „ où vous me tenez! Je ne favois ce
 „ que je devois dire.

Elle s'efforçoit de se dégager. „ Je vous
 „ supplie, M. Lovelace, de me laisser sortir.
 „ Je ne comprends point ce qui vous agite.
 „ Je n'ai rien fait qui puisse vous offenser.
 „ Vous n'êtes venu apparemment que dans
 „ le dessein de me quereller. Si vous ne
 „ voulez pas m'effraier par la mauvaise hu-
 „ meur où je vous vois, laissez-moi sortir.
 „ J'entendrai une autre fois tout ce que vous
 „ avez à me dire. Je vous ferai avertir de-
 „ main au matin. Mais en vérité, vous
 „ m'effraiez. Je vous conjure, si vous avez



„ pour moi quelque sentiment d'estime, de
 „ permettre que je sorte.

La nuit, Belford, la nuit, est absolument nécessaire. Il faut que la surprise, la terreur, fassent leur rôle dans la dernière épreuve. Je n'ai pu tenir mes résolutions. Ce n'est pas la première fois que je m'étois proposé d'essayer, si cette divine fille est capable de pardonner.

J'ai baïsé sa main avec une ardeur! . . .
 „ Sortez donc, chère, trop chère, Clarisse!
 „ Oui, Je suis venu dans une humeur très
 „ chagrine. Je ne puis soutenir la distance
 „ où vous me tenez sans raison. Sortez
 „ néanmoins, Mademoiselle, puisque votre
 „ volonté est de sortir: mais jugez-moi gé-
 „ néreusement. Jugez-moi comme je mé-
 „ rite de l'être, & laissez-moi l'espérance
 „ de vous trouver demain au matin, dans
 „ les sentimens qui conviennent à notre si-
 „ tuation. En parlant, je la conduisois vers
 la porte, & je l'y ai laissée. Mais au-lieu
 de rejoindre les femmes, je me suis retiré
 dans mon propre appartement, où je me
 suis enfermé sous la clé; honteux de m'être
 laissé comme épouvanter par la majesté de
 son visage & par les alarmes de sa vertu.

(Ce

(Ce qu'on vient de lire, n'étant qu'une addition, tirée d'une lettre de M. Lovelace, l'Editeur nous ramene à la suite du recit de Miss Clarisse, qui décrit sa terreur dans la même occasion).

A mon entrée dans la chambre, il a pris ma main, avec un mouvement si brusque, que j'ai vû clairement un dessein formé de me quéreller. Et quel sujet, ma chere? De ma vie, je n'ai connu un esprit si fier & si impatient. L'effroi m'a faisie. Au-lieu de paroître fachée, comme je me l'étois proposé, je suis devenue la douceur même. J'aurois peine à me rappeler ses premiers mots, tant ma fraieur étoit vive. Mais j'ai fort bien entendu; *vous me baissez*, Mademoiselle, *vous me baissez*: & son air étoit si terrible, que j'aurois souhaité d'être à cent lieus de lui. Je ne hais personne, lui ai-je repondu; graces au Ciel, je ne hais personne. Vous m'effraiez, M. Lovelace. Permettez que je me retire. Il m'a paru d'une laideur extrême. Je n'ai jamais vû d'homme si laid, qu'il me l'a paru dans sa colère. *Et quel sujet ma chere?* Il me pressoit la main! l'impétueux personnage! Il me feroit la main avec une force! En un mot, il sembloit par ses regards & par ses expressions,

sions, passant même une fois le bras autour de moi, qu'il voulut me donner l'occasion de l'irriter: de sorte que je n'ai pas eu d'autre parti à prendre, que de le prier, comme j'ai fait plusieurs fois, de me laisser la liberté de sortir, & de lui promettre que je reviendrois le matin, à l'heure qu'il choisiroit lui-même.

C'est d'assez mauvaise grace qu'il s'est rendu à cette condition. En me laissant partir, il m'a baisé la main avec tant de rudesse, que la marque de rougeur y est encore.

Achievez, ma très-chere Miss Howe, achevez, je vous en conjure, votre négociation avec Madame Townsend. Je quitterai alors mon tiran. Ne voiez-vous pas comment il gagne du terrain par degrés? Je tremble de jeter les yeux sur ses usurpations: & ne me donne-t'il pas sujet ici d'apprehender de lui, plus de mal que mon indignation ne me permet de l'exprimer? O ma chere! achevez votre plan, & laissez-moi quitter un homme si étrange. En me querellant comme il a fait, il doit avoir eu des vûes qu'il n'oseroit avouer. Quelles peuvent elles être?

J'étois

J'étois si dégoûtée de lui, & tout à la fois si effraïée, qu'en rentrant dans ma chambre, un mouvement de chagrin & de désespoir m'a fait déchirer la réponse que j'avois faite à ses articles.

Je le verrai demain au matin, parce que je l'ai promis. Mais je sortirai ensuite de la maison, sans être accompagnée de personne. S'il ne donne pas quelque explication supportable à ce changement de conduite, je chercherai un logement particulier chez quelques honêtes gens, & je ne remettrai plus ici le pied. Telle est ma résolution présente. Là, j'attendrai que votre plan soit fini; ou que vous me rendiez le service d'écrire vous-même à cet outrageant Personnage, pour faire mes conditions avec lui, puisque je n'ai pas plus de secours à tirer de moi-même. Ou peut-être prendrai-je le parti de me jeter tout d'un coup sous la protection de Mylady Lawrance; & cette démarche arrêtera l'insolente visite qu'il menace de faire au Château d'Harlove.

(L'Editeur supprime une autre lettre de Miss Clarisse, qui contient le recit de ce qui se passa le lendemain entr'elle & M. Lovelace, & les craintes qui l'empêchèrent de sortir, comme elle se l'étoit proposé. La lettre
sui-

suivante, qui est de M. Lovelace, & de la même date, renferme amplement les mêmes détails. Cependant, l'Editeur fait observer que Miss Clarisse, plus mécontente que jamais de cette nouvelle scène, presse encore son amie de finir avec Madame Townsend; & que s'étendant aussi sur la proposition de mariage que son oncle Antonin avoit fait à Madame Howe, elle condamne les railleries excessives de son amie, à l'occasion de ce bizarre incident).

LETTRE CLXXXIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Lundi matin, 22 de Mai.

Cette belle personne ne connoît point la générosité. Non, c'est une vertu qu'elle ne connoît pas. N'aurois-tu pas crû qu'après avoir obtenu hier la liberté de se retirer & l'avoir échappé si belle, elle me rejoindroit de bonne heure ce matin, avec un sourire, avec des graces; & qu'elle me feroit une de ses plus agréables révérences?

J'étois dans la salle à manger avant six heures. Elle n'a point ouvert la porte. Je suis

fuis monté ; je suis descendu ; j'ai touffé ; j'ai appelé Will, j'ai appelé Dorcas ; j'ai poussé les portes avec assez de violence. Elle n'en a pas plutôt ouvert la sienne. J'ai perdu ainsi mon tems jusqu'à huit heures & demie ; & le déjeûner étant prêt alors, je lui ai fait demander par Dorcas l'honneur de sa compagnie.

Ma surprise n'a pas été médiocre, lorsque suivant cette fille à la première invitation elle est entrée toute habillée, avec ses gants & son évantail à la main, donnant ordre en même tems à Dorcas de faire appeler des Porteurs.

Cruelle fille, ai-je dit en moi-même, de m'exposer avec si peu de ménagement aux railleries des femmes de la maison !

„ Vous vous disposez à sortir, Madame ? *

Oui Monsieur.

J'ai parû fort sot j'en suis sûr. „ J'espère, „ Madame, que vous ne sortirez pas sans „ avoir déjeûné (d'un ton fort humble) mais je me sentoie le cœur percé de mille pointes. Si j'avois eu le moindre pressentiment de ses intentions, je me serois peut-être remonté sur le ton où j'étois la veille, & j'aurois

* Il l'appelle, Madame, devant les femmes de la maison.

j'aurois commencé ma vengeance. Tous les furieux extraits des lettres de Miss Howe n'ont pas manqué de me revenir à l'esprit.

Je prendrai une tasse de thé, m'a-t'elle répondu. Elle a mis son évantail & ses gants sur la fenêtre.

J'étois parfaitement déconcerté! J'ai touffé. J'ai hésité. J'ai ouvert plusieurs fois la bouche pour parler, sans avoir la force de prononcer une parole. Qui de nous deux est le modeste! disois-je en moi-même. De quel côté est à présent l'insolence? Combien la tiranie d'une femme est capable de confondre un homme *timide*! J'ai pensé qu'elle faisoit le rolle de Miss Howe, & moi celui d'Hickman.

La force de parler me reviendra, ai-je continué en moi-même. Elle a pris sa tasse. Moi, la mienne. Elle, en tenant les yeux fixés sur sa liqueur, comme une Souveraine altière, impérieuse, qui sent sa dignité, & dont chaque regard est une faveur! moi, comme son Vassal, les levres & les mains tremblantes, sentant à peine ce que je tenois & ce que je portois à ma bouche.

„J'avois... J'avois... (ai-je commencé en goûtant au thé, quoique si chaud qu'il
me

me brûloit les levres) „j'avois quelque espérance, Madame...

Dorcas est revenue. Eh bien Dorcas, lui a-t'elle dit, m'appelle-t'on des Porteurs?

Maudite impertinence! ai-je pensé. Est-ce ainsi qu'on interrompt les gens? Il a fallu nécessairement attendre la reponse de la servante à la question de l'insolente Maîtresse.

Will vient de partir, Madamè, a répondu Dorcas.

Il m'en a coûté une minute de silence, avant que j'ai pû reprendre mon discours. Enfin, j'ai recommencé; „j'avois quelque espérance, quelque espérance, Madame, „d'être admis un peu plus matin.

Quel tems fait-il Dorcas? a-t'elle demandé à sa servante; sans faire plus d'attention à moi que si je n'eusse pas été présent.

Un tems incertain, Madame. Le Soleil s'est caché, quoiqu'il fit très-beau il n'y a qu'une demie heure.

Ma foi, la patience m'a manqué. Je me suis levé brusquement. La tasse, la soucoupe ont volé dans l'air. „Au diable le tems, le Soleil, & la ridicule servante, ai-je dit, qui a l'audace de m'interrompre, „lorsque je parle à sa Maîtresse, & que j'en ai si rarement l'occasion.



La Belle s'est levée aussi, d'un air effraïé. Elle s'est hâtée de reprendre ses gants & son éventail.

J'ai saisi sa main. „Vous n'aurez pas la „cruauté de sortir, Madame! non, vous „n'aurez pas cette cruauté.

Je sortirai, Monsieur. Vos imprécations contre cette fille peuvent continuer dans mon absence, comme si j'étois présente: à moins... à moins que ce que vous lui avez adressé ne me regarde moi-même.

„Très-Chère Clarisse! vous ne sortirez „point. Non, non, vous n'aurez pas la „cruauté de me quitter. Un dédain si marqué! un mépris de cette force! des questions redoublées à votre servante, dans la „seule vûe de m'interrompre! qui pourroit „le supporter?

Ne me retenez pas, m'a-t'elle dit, en se débattant pour m'arracher sa main. Je ne veux pas être forcée. Vos méthodes me déplaisent beaucoup. Vous cherchez hier à me quéreller, sans que j'en puisse imaginer d'autre raison que l'excès de ma complaisance. Vous êtes un ingrat. Je vous hais du fond du cœur, M. Lovelace!

„Vous me mettez au désespoir, Madame. Permettez-moi de le dire, vous ne „me quitterez point dans l'humeur où vous „êtes.

„êtes. Je vous suivrai, dans quelque lieu
 „que vous alliez. Si Mifs Howe étoit de
 „mes amis, vous ne n'aurez pas traité si
 „mal. Je vois clairement d'où viennent
 „tous mes obstacles. J'observe, depuis
 „longtems, que chaque lettre que vous re-
 „cevez d'elle, altère pour moi votre con-
 „duite & vos sentimens. Elle voudroit ap-
 „paremment que vous me traitassiez comme
 „elle traite son Hickman. Mais il ne con-
 „vient, ni à votre admirable caractère de
 „tenter ce traitement, ni à moi de le recevoir.

Ce reproche a paru l'embarrasser. Elle n'étoit pas bien aise, m'a-t'elle répondu d'a-
 bord, d'entendre parler mal de Mifs Howe.
 Ensuite, se remettant un peu, elle m'a dit
 que Mifs Howe étoit amie de la vertu &
 des hommes vertueux; & que si elle n'étoit
 pas des miennes, e'est *qu'apparemment* je
 n'étois pas de ce nombre.

„Oui, Madame; & c'est *apparem-*
 „*ment* la même raison qui lui fait traiter
 „M. Hickman, comme il est sûr qu'elle
 „ne traiteroit pas un Lovelace. De
 „tant de lettres que vous avez reçue d'elles,
 „je vous défie, Madame, de me montrer
 „une de celles où elle vous parle de moi.

Où cette idée doit elle nous conduire !
 a-t'elle répliqué. Mifs Howe est juste. Mifs



Howe est bonne. Elle écrit, elle parle de chacun, comme chacun le mérite. Si vous pouvez me nommer une seule occasion, dans laquelle vous aiez marqué de la bonté, de la justice, ou même de la générosité, je chercherai celle de ses lettres, qui a rapport à cette occasion, supposé que j'aie pris soin de l'en informer; & j'engage ma parole que cette lettre vous sera favorable.

Maudite sévérité! Ne trouves-tu pas même une sorte de grossièreté, Belford, à mettre un honnête homme dans le cas de jeter les yeux derrière lui, pour se rappeler le souvenir de ses bonnes actions?

Elle s'est efforcée de me quitter. Je veux sortir, m'a-t-elle-dit; je le veux absolument. Vous ne me retiendrez pas malgré moi.

„En vérité, Madame, vous ne devez pas penser à sortir, dans l'humeur où vous êtes. Je me suis placé entre elle & la porte. Alors elle s'est jettée sur une chaise, le visage enflammé & se servant de son éventail avec beaucoup d'action.

Je me suis mis à ses pieds. Retirez-vous, m'a-t-elle-dit; avec un mouvement de rebut, de la main dont elle tenoit son éventail ouvert. Pour votre propre intérêt, laissez-moi! & me repoussant des deux mains;

mains ; „ apprens, Homme ! que mon ame est
 „ au-dessus de toi. Ne me presse pas de te
 „ dire, avec quelle sincérité je crois mon
 „ ame supérieure à toi. Tu as un cœur fier,
 „ dur, impitoyable. Mais ta fierté m'en
 „ impose peu. Laisse-moi, laisse-moi pour
 „ jamais.

Malgré la rigueur de ce langage, ses regards, son air, le ton de sa voix, étoient d'une merveilleuse noblesse.

„ J'adore un Ange, me suis-je écrié en
 „ penchant la tête vers ses genoux ! Ce n'est
 „ point une femme, c'est un Ange que j'ad-
 „ mire & que j'adore ! Pardon, divine Cla-
 „ risse ! Si vous êtes de l'espèce humaine,
 „ pardonnez mes inadvertences, pardonnez
 „ mes inégalités, pardonnez l'infirmité de
 „ la nature ! Qui sera jamais égal à ma
 „ Clarisse ?

Je tremblois d'admiration & d'amour. Dans le transport de ces deux sentimens, j'ai passé les deux bras autour d'elle, assise comme elle étoit encore. Elle s'est efforcée aussitôt de se lever ; mais ne cessant point de la tenir entre mes bras, je l'ai fait retomber sur sa chaise. Jamais femme ne fut plus effrayée. Cependant, quelque libre que mon action pût paroître à son cœur alarmé, je n'avois pas, dans cet instant, une seule idée



qui ne me fût inspirée par le respect; &, jusqu'à son départ, tous les mouvemens de mon cœur n'ont pas été moins purs que les siens. Après lui avoir fait promettre, qu'elle me reverroit bientôt, qu'elle renverroit les Porteurs, je lui ai laissé la liberté de se retirer.

Mais elle n'a pas tenu parole. J'ai attendu plus d'une heure, avant que de lui rappeler sa promesse. Elle m'a fait dire qu'il lui étoit encore impossible de me voir, & qu'elle me verroit aussitôt qu'elle seroit en état de descendre.

Dorcas m'assure qu'elle a tremblé excessivement, & qu'elle s'est fait apporter de l'eau fraîche & des sels. Je ne comprends rien à cette timidité. Il y a de l'excès pour l'occasion. La crainte grossit toutes sortes de maux. N'as tu jamais observé que les terreurs d'un oiseau pris, qu'on tient actuellement dans la main, sont plus grandes sans comparaison qu'on n'auroit cru qu'elles pussent l'être, si l'on avoit jugé de l'animal par son petit air d'assurance, avant qu'il fût tombé dans le piège?

Chere personne! N'a-t'elle dont jamais joué, depuis son enfance, à ce qu'on appelle *de petits jeux*? les innocentes libertés qu'on s'accorde dans ces occasions l'auroient
fami-

familiarisée avec de plus grandes. C'est un sacrilège de toucher sa robe. Quel excès de délicatesse! comment peut-elle penser à devenir femme? Mais quel moien de savoir, avant l'épreuve, s'il n'y a pas de succès à se promettre par des voies moins capables de l'alarmer? Résistera-t'elle aux surprises nocturnes? Pour celles de jour, il n'y faut plus penser. Le refrain de ma chanson, c'est que je puis l'épouser, quand je le voudrai; & si je prens ce parti après avoir triomphé d'elle, soit par surprise ou par un consentement à demi forcé, à qui aurai-je fait injure qu'à moi-même?

* * *

Il est déjà près d'onze heures, Elle me verra le plutôt qu'il lui sera possible, a-t'elle dit à Polly Horton, qui lui a fait une tendre visite, & pour laquelle elle a moins de reserve que pour toute autre. „Son émotion, a-t'elle „ajouté, n'est pas venue d'un excès de délicatesse, ni de mauvaise humeur, mais „de *foiblesse de cœur*. Elle n'a point dit „elle assez de force d'esprit pour soutenir „sa situation, & ses craintes, sous le poids „de la malédiction d'un pere, dont elle „tremble que l'effet ne soit déjà „commencé.

Bb 4

Cepen-



Cependant quelle contradiction! Foiblesse de cœur, dit-elle; avec tant de force dans la volonté! Ah! Belford. C'est un cœur de lion que cette fille, dans toutes les occasions où le point d'honneur anime son courage; J'ai observé plus d'une fois que les passions d'une femme douce, quoique plus lentes à s'éteindre que dans un tempérament vif, sont plus ardentes & plus invincibles, lorsqu'elles sont bien enflammées. Mais le corps charmant de Clarisse n'est pas organisé sur le ton de son ame. La divinité qui habite ce beau temple fatigue un logement trop foible pour elle. Si la même ame s'étoit trouvée dans un corps d'homme, jamais on n'auroit vû de plus véritable Heros.

* * *

Lundi, à deux heures.

Ma Déesse n'est point encore visible. Sa santé n'est pas la meilleure du monde. Qu'a-t-elle donc pû craindre de mes transports d'admiration? de la rudesse, plutôt que de la vengeance. Grand sujet d'alteration pour sa santé! Cependant le desir de me vanger n'est pas éteint. J'ai besoin de quelque coup de maître, pour faire repentir Miss Howe & Madame Townsend de leur maudit projet, qui sera toujours une épée suspendue sur ma tête,

tête, si je ne trouve pas le moien de le faire avorter. Le moindre mécontentement donnera des ailes à ma charmante; & toutes les peines que j'ai prises, pour la priver de toute autre protection & la rendre plus dépendante de moi, deviendront inutiles. Mais je saurai trouver un *Contrebandier*, pour l'opposer à Madame Townsend.

Tu te souviens de la dispute du Soleil & du Vent de Nord, dans la Fable. Il étoit question de savoir qui des deux forceroit, le premier, un honnête Voïageur de quitter son habit.

Borée commença. Il se mit à souffler de toutes ses forces; & la glace de son souffle causa beaucoup de mal au pauvre diable, mais sans autre effet, que de lui faire boutonner son Manteau, pour s'envelopper plus soigneusement. Phœbus, lorsque son tour fût venu, fit jouer si vivement ses rayons sur le Pelerin, qu'il l'obligea d'abord de se déboutonner, & bientôt de se déponiller tout à fait. Il ne quitta prise, qu'après l'avoir mis dans la nécessité de chercher de l'ombre sous des feuillages épais, où s'étendant sur son habit qu'il avoit quitté, il rétablit ses forces par quelques heures de sommeil. Le vainqueur aiant beaucoup ri de Borée & du Voïageur, continua sa course brillante, repandant



dant son éclat & sa chaleur sur tous les objets qui s'offrirent à lui; & le soir, après avoir détellé ses fiers Coursiers, il amusa sa Thetis par le recit de son aventure.

Voilà mon modele. Je veux, Belford, renoncer à toutes mes inventions orageuses; & si je puis obliger ma chere *Pelerine* de quitter un moment le manteau de sa rigide vertu, je n'aurai, comme le Soleil, que des bénédictions continuëles à repandre par mes raions. Mes heures de repos & de félicité, comme les fiennes, seront celles que je passerai avec ma Déesse.

* * *

A présent, Belford, pour suivre mon nouveau sistème, je crois que cette maison de Madame Fretchvill est un embarras pour moi. Je veux m'en délivrer, pour quelque tems du moins. Mennell prendra le moment où je serai sorti, pour rendre une visite à ma Déesse, en feignant d'avoir demandé d'abord à me voir. Pourquoi? dans quelle vûe? N'est-ce pas la question que tu me fais? Pourquoi! Tu ne fais donc pas ce qui est arrivé à cette pauvre Madame Fretchvill? Je vais te l'apprendre.

Une de ses femmes fut attaquée, il y a huit jours, de la petite verole. Les autres caché-

cachèrent cet accident à leur Maîtresse jusqu'à Vendredi, qu'elle en fût informée par hazard. La plus grande partie des fleaux de notre pauvre condition mortelle vient de nos domestiques, que nous prenons moitié par ostentation, moitié pour notre usage & dans la vûe de diminuer nos peines.

Cette nouvelle a causé tant d'épouvante à la Veuve, qu'elle est prise elle-même de tous les simptômes qui annoncent une attaque de cette terrible ennemie des beaux visages. Elle ne peut plus penser par conséquent à quitter sa maison. Mais elle ne doit pas espérer, non plus, que nous attendions éternellement pour l'amour d'elle.

Elle regrette à présent, de tout son cœur, de n'avoir pas mieux connu ce qu'elle désireroit, & de n'être pas partie pour sa campagne lorsque j'ai commencé à traiter pour sa maison. Ce fatal accident ne lui seroit point arrivé. Mais n'est-il pas bien fâcheux aussi pour nous? Helas, hélas! cette vie mortelle n'est composée que de malheurs. Il n'est pas besoin de nous en attirer nous-mêmes, par notre propre pétulance.

Ainsi l'affaire de cette maison est finie, du moins pour un tems. Mais ce contre-tems m'oblige d'imaginer quelque expédient qui puisse le réparer. Puisque je suis réduit à

mar-



marcher lentement, pour rendre ma marche sûre, j'ai dans la tête, deux ou trois inventions charmantes, qui seroient capables même de ramener ma Belle, quand elle trouveroit le moien de m'échapper.

Qu'est devenu Milord M...., qui ne m'écrit pas pour repondre à mon invitation? Si je recevois de lui une lettre que je pusse montrer, ce seroit le moien d'avancer beaucoup ma reconciliation. J'ai pris le parti d'en écrire deux mots à Miss Charlotte. S'il ne se hâte pas de me répondre, il aura bientôt de mes nouvelles, & par des voies qui ne lui seront point agréables. Tu fais qu'il m'a quelquefois menacé de me deshériter; mais si je le renonçois pour mon oncle, je ne ferois que lui rendre justice; & je lui causerois plus de chagrin, que tout ce qu'il peut faire de pis contre moi ne m'en causera jamais. Sa négligence diffère nécessairement la conclusion des articles. Comment puis-je supporter ce délai! moi, qui pour l'exercice de mes volontés, pour l'impacience, & pour bien d'autres choses, suis une véritable femme; & qui ne peux souffrir, plus que la meilleure de ce sexe, qu'on me manque ou qu'on me contredise.

* * *

Au-

Autre lettre de Miss Howe. Je suppose que c'est celle qui étoit annoncée dans la dernière, & qui regarde les propositions de mariage du vieil oncle Antonin à Madame Howe. Il ne fera plus question, j'espère, du complôt de contrebande. On m'apprend, que ma charmante l'a mise dans sa poche. Mais je me flatte que je ne serai pas longtems sans la trouver au dépôt, avec toutes les autres.

* * *

Lundi au soir.

Mes instances redoublées l'ont fait consentir à me voir dans la salle ordinaire; à l'heure du thé, & pas plutôt.

Elle est entrée avec un air d'embarras, si j'en ai bien jugé; & comme un peu confuse, d'avoir porté trop loin ses alarmes. Elle s'est avancée lentement & les yeux baissés, vers la table; Dorcas présente, & s'employant aux préparatifs du Thé. J'ai pris sa main, qu'elle s'est efforcée de retirer; & la pressant de mes levres; „ cher objet de mes „ adorations! pourquoi cette distance, lui „ ai-je dit: pourquoi ces marques de cha- „ grin? Quel plaisir prenez-vous à tourmen- „ ter si cruellement le plus fidelle de tous „ les

„les cœurs? Elle a dégagé sa main. J'ai voulu la reprendre. Laissez-moi, en la retirant avec dépit. Elle s'est assise? Une douce palpitation, que j'ai remarquée au travers de tous ses charmes, m'a fait pénétrer ce qui se passoit dans son ame. Le mouchoir, qui cachoit son sein, se levoit & se baïssoit avec un mouvement précipité. Ses joues charmantes étoient couvertes d'une aimable rougeur.

Au nom de Dieu! Madame....

& pour la troisième fois j'ai voulu prendre sa main, qui a repoussé la mienne.

Au nom de Dieu! Monsieur, cessez vous-même de me tourmenter.

Dorcas s'est retirée. J'ai poussé ma chaise plus près de la sienne. J'ai pris sa main, avec la plus respectueuse tendresse; & je lui ai dit, que dans la cruelle distance où elle me tenoit, il m'étoit impossible de ne pas lui exprimer avec une mortelle inquiétude, la crainte où j'étois que s'il y avoit quelque homme au monde qui lui fût plus indifférent, pour ne pas dire plus odieux qu'un autre, ce ne fût le malheureux qu'elle voyoit devant elle.

Elle m'a regardé un moment d'un œil fixe; & sans retirer sa main, que j'avois dans les miennes, elle a tiré de l'autre son
mou-

mouchoir de sa poche. Elle a tourné la tête du même côté, pour essuier une larme ou deux, qui demandoient un passage; mais elle ne m'a répondu que par un profond soupir.

Je l'ai pressée de parler, de jeter les yeux sur moi, de me rendre heureux par un regard plus favorable.

J'avois raison, m'a-t'elle dit, de me plaindre de son indifférence. Elle ne connoissoit rien de généreux dans mon caractère. Je n'étois pas un homme qu'on pût obliger, ni traiter avec la moindre faveur. Mon étrange conduite, depuis samedi au soir, l'en avoit convaincue. Toutes les espérances qu'elle avoit conçues de moi s'étoient évanouies. Elle ne voioit plus rien, dans mes manières, qui ne lui causât du dégoût.

Ce langage m'a picqué jusqu'au vif. Je crois que les coupables se revoltent plus contre la vérité qui les montre à découvert, que les innocens contre la calomnie qui ose les travestir. J'ai prié ma charmante d'écouter avec patience l'explication que je devois à ce changement. J'ai fait un nouvel aveu de la fierté de mon cœur, qui ne pouvoit soutenir dans une femme, à qui je me flattois d'appartenir un jour, ce défaut de préférence qu'elle m'avoit toujours donné

son

fon de lui reprocher. Le mariage, ai-je dit, étoit un état dans lequel on ne devoit point entrer, de part & d'autre, avec une froide indifférence.

Il n'y a qu'une insolente présomption, a-t'elle interrompû vivement, qui puisse faire attendre des marques d'estime à ceux qui ne font rien pour les mériter. Vous jugez mal de moi, M. Lovelace, si vous croiez que de vils motifs puissent m'inspirer de l'amour pour ce qui n'en est pas digne. Miss Howe vous apprendra, Monsieur, que je n'ai jamais aimé les fautes de mon amie, & que je n'ai jamais souhaité qu'elle aimât les miennes. C'est une règle, entre-elle & moi, de ne pas nous épargner. Pourquoi donc un homme qui n'offre que des fautes, (car dites-moi, Monsieur, quelles sont vos vertus) se croiroit-il en droit d'exiger mon estime? Je ne mériterois pas même la sienne, si j'étois capable de cette aveugle bassesse. Il ne me devoit que du mépris.

Il est vrai, Madame, que vous avez soutenu parfaitement cette noble manière de penser. Vous n'êtes point en danger d'être méprisée, pour des marques de tendresse ou de faveur que vous aiez accordées à l'homme qui est devant vous. Il paroît que tous vos soins se sont tournés à faire naître ou à
saisir

saisir les occasions de déclarer, que si vous
 avez eu quelques pensées en ma faveur, ce
 n'est rien moins que par votre propre choix.
 Mon ame entière, Madame, dans toutes
 ses erreurs, dans tous ses desirs & dans toutes
 ses vûes, auroit été ouverte & nue de
 vant vous, si j'avois été encouragé par une
 part assez libre à votre confiance & à votre
 estime, pour me rassurer contre les facheuses
 interprétations que j'ai tremblé de vous voir
 donner à tout ce que j'aurois pû vous dire
 ou vous proposer. Jamais un cœur n'eût
 plus de franchise. Jamais personne ne fût
 plus disposée à reconnoître ses fautes. (C'est
 la vérité Belford.) Mais vous savez, Ma-
 dame, combien nous avons été loin de ces
 heureux termes. La défiance, la réserve
 de votre part, ont produit de la mienne le
 doute & la crainte. Nulle confiance mutu-
 elle; comme si nous avions supposé de part
 & d'autre plus de dissimulation que d'amour.
 Combien ai-je redouté chaque lettre que je
 vous ai vûe recevoir par le ministère de Wil-
 son? & ce n'est pas sans raison; puisque la
 dernière, dont j'avois conçu tant d'espéran-
 ce, à l'occasion des articles que je vous ai
 proposés par écrit, n'a point eu d'autre effet,
 si j'en dois juger par le refus que vous fites
 hier de me voir, (quoique vous fussiez en



état de fortir, même dans une chaise, pour m'ôter la satisfaction de vous accompagner,) que de vous irriter plus que jamais contre moi.

Je suis coupable, apparemment, m'a répondu la Belle indignée, d'avoir été à l'Eglise; & sans être accompagnée d'un homme que son inclination n'y porteroit guères, s'il ne m'y voioit aller. Je suis coupable d'avoir souhaité de me recueillir un peu le Dimanche, après avoir eu la complaisance d'aller avec vous à la Comédie, & de passer avec vous une partie de la nuit. Voila mes crimes: voila ce qui m'a fait mériter d'être punie; ce qui vous a mis en droit, sans doute, de me forcer de vous voir, & de m'effraier, lorsque je vous ai vû, par les manières les plus choquantes qu'on ait jamais prises avec une femme, que rien n'oblige à les souffrir. L'humeur de mon pere n'est point échappée à votre censure, M. Lovelace: mais ce qu'il a montré de pis, après le mariage, n'est pas comparable à ce que vous avez montré vingt fois d'avance. Que dois-je attendre de vous à l'avenir, en vous considérant du côté le plus favorable? Mon indignation s'échauffe, au moment que je vous parle, lorsque je me rappelle vingt traits de votre conduite, aussi contrai-
res

res à la générosité qu'à la politesse, pour une personne que vous avez jettée dans les disgrâces dont elle gemit. En vérité, j'ai peine à vous souffrir devant mes yeux.

Elle s'est levée ici, en étendant les bras, & tournant la tête pour cacher ses larmes : O mon cher papa ! s'est écriée l'inimitable fille, vous auriez pu vous épargner une malédiction terrible, si vous aviez su comment je me trouve punie, depuis l'instant que mes pieds égarés m'ont conduite hors des portes de votre jardin, pour joindre M. Lovelace ! Ensuite se laissant retomber sur sa chaise, elle s'y est noyée dans ses pleurs.

Ma très-chère vie ! lui ai-je dit, en prenant ses mains, qu'elle tenoit encore étendues ; qui pourroit soutenir une invocation si touchante, quoique si passionnée ! (Comme j'espère de vivre, Belford, je me sentois tremblant ; quelques larmes se sont présentées sous mes paupières, & j'osois à peine exposer mon visage au sien.) Qu'ai-je donc fait, pour mériter cette impatiente exclamation ? Vous ai-je donné sujet, en aucuns tems, par mes discours, par mes actions, par mes regards, de douter de mon honneur, de mon respect, de mon adoration. Je puis donner ce nom à mes sentimens, pour vos célestes vertus ? De part & d'autre, le



mal vient de ne pas nous entendre. Daignez m'éclaircir vos idées, comme je vais vous expliquer les miennes, & nous serons aussitôt heureux. Plut au Ciel que je pusse l'aimer comme je vous aime! & si je doutois néanmoins d'un retour de sentimens, que je perisse, si je fais comment je pourrois souhaiter de vous voir à moi! Laissez-moi penser, très-chere Clarisse, laissez-moi seulement penser que je suis votre choix de préférence! souffrez que je me flatte de n'être point haï, de n'être pas méprisé!

Ah Monsieur Lovelace! nous avons vécu ensemble assez longtems, pour être fatigués de l'humeur & des manières l'un de l'autre. Elles se conviennent si peu, que vous devez vous sentir peut-être aussi dégoûté de moi que je le suis de vous. Je crois... je crois, qu'il ne m'est pas possible d'accorder le retour, que vous demandez aux sentimens dont vous faites profession pour moi. Mon caractère naturel est tout à fait alteré. Vous m'avez donné une fort mauvaise opinion de tout votre sexe, & particulièrement de vous. Vous m'en avez fait prendre en même tems une si facheuse de moi-même, qu'ayant perdu pour jamais cette satisfaction, ce témoignage intérieur de mes propres sentimens, qui est nécessaire à une femme pour se soutenir

ténir avec dignité pendant le cours de cette vie, je ne serai jamais capable de lever la tête d'un air assuré.

Elle s'est arrêtée. J'ai gardé le silence. Sur mon Dieu, ai-je pensé en moi-même, cette divine fille est capable à la fin de me perdre entièrement.

Elle a repris: que me reste-t'il à désirer, sinon, que vous me déclariez libre de toute obligation par rapport à vous, & que vous ne m'empchiez pas de suivre le cours de ma destinée?

Elle s'est arrêtée encore une fois. Mon silence a continué. Je méditois si je ne devois pas renoncer à tous mes projets sur elle; si je n'avois pas assez de preuves d'une vertu & d'une grandeur d'ame, supérieures à tous les soupçons.

Elle a repris encore: votre silence m'est-il favorable, M. Lovelace? Dites-moi que je suis libre de toute obligation à votre égard. Vous savez que je ne vous ai jamais fait de promesse. Vous savez que vous n'êtes pas lié par les vôtres. Je ne m'embarrasse point du mauvais état de ma fortune.....

Elle alloit continuer. Ma très-chere vie! ai-je interrompu, quoique vous me laissiez dans un si cruel doute de votre affection, je me suis employé pendant ces derniers jours



aux préparations nuptiales. Je suis actuellement en traité pour des équipages.

Des équipages Monsieur! de l'éclat! du clinquant! Qu'est-ce qu'une équipage, qu'est-ce que la vie & tout ce qu'elle peut offrir, pour une malheureuse fille qui est tombée si bas dans sa propre opinion; qui gemit sous la malediction d'un pere; qui ne peut tourner les yeux sur elle-même sans reproche, ni les jeter devant elle sans terreur! confirmée dans ces fatales idées par l'opposition qu'elle trouve à tous ses desirs! obligée de renoncer à ses plus cheres inclinations! privée de toutes sortes de plaisirs & d'espérances! Ne me refusez pas la liberté de chercher un azile, dans quelque coin obscur, ignoré, où ni les ennemis que vous m'avez faits, ni le peu d'amis que vous m'avez laissés, ne puissent jamais entendre parler de celle qu'ils supposent coupable; jusqu'à l'heureux moment de sa mort, qui fera revivre peut-être leur tendresse & leur compassion, en expiant toutes ses fautes.

Il ne m'est pas venu un mot à répondre pour moi-même. Jamais une guerre de cette espèce ne s'étoit élevée dans mon ame; la reconnoissance & l'admiration combattant de misérables habitudes, des resolutions préméditées & des vûes dont tu fais combien je
me

me suis glorifié! Cent nouvelles inventions, que j'ai roulées dans ma tête & dans mon cœur, y faisoient face à la tentation d'être honête; les injures de Miss Howe se présentoient pour les seconder; & je ne leur trouvois plus assez de force pour me défendre. J'étois un homme perdu, si Dorcas n'avoit paru fort à propos avec une lettre. L'adresse portoit: *Ouvrez sur le champ, Monsieur.*

Je me suis approché d'une fenêtre. J'ai ouvert cette lettre miséricieuse. Elle étoit de Dorcas même, qui me pressoit en deux mots, „d'arrêter Madame, pour lui donner „le tems de transcrire un papier d'importance. Elle me promettoit de tousser lorsqu'elle auroit fini.

J'ai mis la lettre dans ma poche, & je suis retourné vers ma charmante: moins déconcerté; comme elle avoit eu le tems de se remettre un peu pendant ma lecture. Une grace, lui ai-je dit, très-chere Clarisse! Que j'apprenne seulement si Miss Howe approuve mes propositions. Je fais qu'elle est mon ennemie. Mon intention étoit de vous rendre compte du changement que vous m'avez reproché dans ma conduite, mais vous m'en avez fait perdre l'idée par votre petit emportement. En verité, ma chere Clarisse, vous vous êtes emportée avec beaucoup de



chaleur. Croiez-vous qu'il ne soit pas bien chagrinant pour moi de voir mes desirs si longtems remis ou rejettés, en faveur de vos vûes prédominantes pour une reconciliation avec votre famille, qui ne souhaite rien moins que de se reconcilier? Delà vient le délai que vous avez apporté à la célébration, avant notre arrivée à Londres, malgré mes pressantes instances, & quoiqu'outrageusement traitée par votre sœur & par toute votre famille; delà, cette facilité que vous avez eue à vous prévenir contre mes quatres amis, & à vous offenser de la hardiesse que j'ai eue de me saisir d'une lettre égarée; me figurant peu que dans le commerce de deux Dames, telles que vous & votre amie, ma curiosité pût trouver le sujet d'une mortelle injure. Delà, l'éloignement où vous m'avez tenu pendant une semaine entière, pour attendre le succès d'une autre negociation. Mais après avoir reconnu qu'elle étoit inutile; après avoir envoyé mes articles à Miss Howe, pour lui en demander son opinion, comme je vous l'ai conseillé moi-même; après m'avoir honoré de votre compagnie Samedi au soir à la Comédie, & me devant le témoignage que jusqu'au dernier moient ma conduite n'a pas cessé d'être irréprochable; le changement, Mademoiselle, que
j'ai

j'ai remarqué dès le jour suivant dans la vôtre, n'a-t'il pas du me causer autant de surprise que de douleur? & lorsque je vous y ai vûe persister, après avoir reçu la érponse que vous attendiez impatiemment de Miss Howe, n'ai-je pas dû juger qu'il se formoit quelque nouvelle négociation, quelque nouveau projet, qui vous mettoit dans la nécessité de me tenir éloigné de vous pour en attendre le succès, & dont le but étoit de vous arracher pour jamais à moi? Car ce sacrifice n'a-t'il pas été constamment votre article préliminaire? Suis-je donc coupable, Mademoiselle, d'être devenu furieux de cette crainte, & n'ai-je pas eu droit de vous reprocher que vous n'aviez pour moi que de la haine? Aujourd'hui, très-chere Clarisse, qu'il me soit permis de vous demander encore une fois, ce que Miss Howe pense de mes propositions?

Si j'étois d'humeur à disputer avec vous, M. Lovelace, il me seroit fort aisé de répondre à votre belle harangue. Mais je me contenterai de vous dire, à présent, que vos procédés m'ont toujours paru inexplicables. Si vous n'avez eu que de justes intentions, il me semble que vous vous êtes fort étudie à les rendre obscures. Je ne puis décider, si c'est faute d'une tête claire, ou d'un cœur



net; mais je suis réellement persuadée que la plus grande partie de votre étrange conduite doit être attribuée à l'un ou l'autre de ces deux défauts.

Malediction, me suis-je écrié, sur le *petit diable*, qui vous excite à penser si mal du cœur le plus fidelle du monde!

„Comment osez-vous, Monsieur? ... Elle s'est arrêtée là, dans la crainte apparemment de s'expliquer trop, comme j'avois dessein de l'y engager.

Comment j'ose.... quoi donc? Mademoiselle, en la regardant d'un air qui signifioit beaucoup. Qu'ai-je osé?

„Dangereux esprit! osez-vous.... l'expression a paru lui manquer encore une fois.

J'ose.... qu'ai-je donc osé, Mademoiselle, & pourquoi *dangereux esprit*?

„Comment osez-vous maudire *quelqu'un* „en ma présence?

C'étoit revenir doucement sur ses pas: Mais on n'échappe pas si facilement à Lovelace.

„Quoi donc? chere Clarisse, y a-t'il „*quelqu'un* en effet qui vous excite? Si „*quelqu'un* fait ce rolle contre moi, je le mau- „dis,

„dis, n'en doutez pas ; quel qu'il puisse
„être.

Elle a paru dans une charmante petite
fureur. C'est la première fois que les dez ont
été en ma faveur.

„Je vois, Mademoiselle, que mes soup-
„çons ne m'ont pas trompé. Il m'est faci-
„le à présent d'expliquer une humeur, qui
„ne peut vous être naturelle.

Artificieux esprit ! Est-ce ainsi que vous
me faites donner dans tous vos pièges ? Mais
sachez, Monsieur, que je ne reçois des let-
tres que de Miss Howe. Miss Howe n'ap-
prouve pas plus que moi plusieurs de vos
procédés ; car je lui communique tout ce
qui m'arrive. Cependant elle n'est pas plus
votre ennemie que la mienne. Elle croit
que je ne puis pas refuser vos offres, & que
je dois me soumettre à mon sort. Vous
êtes instruit à présent de la vérité. Plût au
Ciel que vous fussiez capable d'autant de
bonne foi.

„Je le suis, Mademoiselle. Ici, à ge-
„noux devant mon adorable Clarisse, je re-
„nouvelle tous les sermens qui doivent me
„donner à elle, pour jamais à elle ; & je
„n'aspire qu'au moment de pouvoir benir
„elle & Miss-Howe tout d'une haleine.

Pour



Pour te parler sincèrement, Belford, j'a-
vois commencé à soupçonner cette Miss
Howe, qui n'aime pas Hickman, j'en suis
sûr, d'être amoureuse de moi.

Levez-vous, Monsieur, m'a dit la ma-
jeſtueuſe Clariſſe, d'un ton ſolemnel; quit-
tez une poſture que vous ne prenez que
trop aiſément, & ne vous mocquez pas de
moi.

Une poſture, ai-je dit en moi-même,
qui me paroît toucher peu ma ſiere Déeſſe;
mais elle ne fait pas tout ce que cette po-
ſture m'a fait obtenir de ſon ſexe, ni com-
bien de fois on m'a pardonné des entrepri-
ſes aſſez hardies, lors que j'ai demandé grace
à genoux.

„Me mocquer de vous, Mademoiſelle!
„O Dieu! . . . Je me ſuis levé. J'ai re-
commencé à la preſſer pour le jour. Je me
ſuis blâmé moi-même, d'avoir fait à Mi-
lord M. . . une invitation qui pouvoit m'expo-
ſer à quelque retardement, à cauſe de ſes in-
firmités. Je lui ai dit, que j'écrirois à ce
vieil oncle pour lui faire mes excuſes; que
je lui marquerois le jour qu'elle auroit la
bonté de me fixer; & que ſ'il ne pouvoit
arriver à tems, nous prendrions le parti de
ne pas l'attendre.

Mon

Mon jour, m'a-t-elle répondu fièrement, c'est jamais. Ce langage, Monsieur, ne doit pas vous surprendre. Une personne de quelque politesse, qui jugeroit entre nous, n'en seroit point étonnée. Mais en vérité, M. Lovelace, (pleurant d'impatience), ou vous ne savez guères comment il convient de traiter avec un esprit un peu délicat, malgré votre naissance & votre éducation; ou vous êtes un ingrat. Pire qu'un ingrat, a-t-elle ajouté après un moment de réflexion. Je me retire. Je vous verrai demain au matin. Il m'est impossible de vous voir plutôt. Je crois que je vous hais.... Vous me regardez en vain; je crois réellement que je vous hais: & si je me confirme dans cette idée par le nouvel examen que je vais faire de mon cœur, je ne voudrois pas, pour le monde entier, que les affaires fussent poussées plus loin entre nous.

J'étois trop chagrin, trop déconcerté, pour l'empêcher de se retirer. Cependant elle ne seroit pas sortie, si Dorcas n'avoit pas touffé.

Cette fille est venue à moi aussitôt que sa Maîtresse lui a laissé la liberté de descendre. Elle m'a donné la copie qu'elle venoit de faire. Que pouvoit-ce être qu'une réponse à mes articles, que l'admirable Clarisse se
pro-



proposoit apparemment de me donner, quoi-
qu'elle ne m'en eût pas parlé?

Je n'ai fait que parcourir ce touchant E-
crit. Je n'aurois pas fermé l'œil toute la
nuit, si je l'avois lû plus attentivement. De-
main, j'en ferai le sujet de mes serieuses mé-
ditations.

LETTRE CLXXXIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi matin, 23 de Mai.

La chere personne, me fait prier de re-
mettre notre entre-vûe à l'après-midi
Dorcas me dit qu'elle n'est pas bien.

Lis ici, si tu veux, le papier que Dorcas
a transcrit. Il me seroit impossible de con-
tinuer mes projets contre cette admirable
fille, si je n'étois resolu, après quelques au-
tres épreuves, aussi noblement soutenues
que celles dont je t'ai rendu compte, d'en
faire legitiment ma femme; supposé du
moins qu'elle ne me haïsse pas.

A Monsieur LOVELACE.

Lorsqu'une femme entre dans l'état du ma-
riage, ce lien, le plus sacré qu'il y ait sur la
terre,

terre, l'oblige dans tous les cas de la justice naturelle, & dans tout ce qui peut intéresser l'honneur de son mari, de soumettre sa propre volonté à la sienne. Mais, auparavant, je serois bien aise, suivant le desir que j'en ai toujours marqué, d'avoir les plus claires assurances, que toutes les voies possibles seront employées pour éviter d'entrer en procès avec mon pere. Le tems & la patience rameneront tout à d'heureux termes. Mes vûes de bonheur sont extrêmement resserrées. Le droit d'un mari sera toujours le même. Je souhaiterois que si les discussions devenoient nécessaires, elles fussent suspendues pendant le tems de ma vie. L'état de votre fortune, Monsieur, ne vous obligera pas d'employer la violence pour arracher mon bien des mains de mon pere. Je ferai tout ce qui dépendra de moi, soit du côté de ma personne & de mes plaisirs, soit par cette espèce d'œconomie qu'une femme mariée, de quelque rang qu'elle soit, ne doit pas croire au-dessous d'elle, pour prévenir la nécessité de ces violentes mesures; & s'il n'arrive pas qu'elles soient nécessaires, il faut espérer que des motifs moins excusables n'auront aucune force. Je parle de ces motifs qui doivent venir d'une petiteffe d'ame, qu'une femme qui n'auroit pas



pas cette petiteffe, ne pourroit trouver dans son mari, sans être tentée de le mépriser, quelque attachement qu'elle eût pour son devoir ; surtout dans des cas où la propre famille, qui fait une partie si considerable d'elle-même, & qui a sur elle des droits, du moins secondaires, qu'elle ne peut jamais perdre, est essentiellement intéressée.

C'est donc un article que je recommande très-serieusement à votre consideration, comme ce que j'ai de plus à cœur au monde. Je n'entre ici dans aucun détail, sur la fatale méfintelligence qui est entre vous & mes proches. La faute est peut-être des deux côtés : mais dans l'origine, Monsieur, le mal vient de vous. C'est vous, du moins, qui avez donné un prétexte trop plausible à l'antipathie de mon frere. Vous ne vous êtes pas fait une étude de la complaisance. Vous avez mieux aimé porter les imputations dont on vous a chargé, que de faire le moindre effort pour les détruire.

Mais ce sujet peut conduire à d'odieuses recriminations. Qu'il me soit permis seulement de vous rappeler ici, que vous leur avez derobé une fille qu'ils aimoient chèrement, & que le ressentiment qu'ils en ont conçu n'est que proportionné à leur tendresse & à la perte de leurs espérances. S'ils ont
 commis

commis des fautes dans quelques-unes de leurs mesures, qui fera leur juge, lorsqu'ils ne se reconnoissent pas coupables? Vous, Monsieur, qui voulez juger de tout le monde à votre gré & qui ne voulez être jugé de personne, vous n'avez pas droit en particulier de vous établir leur juge. Ils peuvent donc marcher tête levée.

Pour ce qui me regarde moi-même, je dois laisser à votre justice (ainsi paroît en ordonner ma destinée) le soin de me traiter comme vous me croirez digne de l'être. Mais si votre conduite future, à l'égard de mes proches, n'est pas gouvernée par cette haine implacable dont vous accusez quelques-uns d'entre eux, la splendeur de votre famille & l'excellent caractère d'une partie de la mienne serviront par degrés à ramener les esprits. Cette victoire n'est pas impossible, quoique je la croie d'autant plus difficile, que les prospérités extraordinaires rendent l'ame plus impatiente & plus sensible aux injures. Je vous avoue qu'en réfléchissant sur le caractère de quelques personnes de ma famille, j'ai souvent gemi en secret, de voir que leur immense fortune étoit devenue pour eux comme un piège; aussi dangereux peut-être que l'ont été pour vous quelques autres biens accidentels, qui étant



moins immédiatement votre ouvrage, vous autorisent moins encore à vous en glorifier.

Je n'ajouterai qu'une réflexion sur le même sujet : C'est que la complaisance n'est point une bassesse. Il y a de la gloire à céder, quoiqu'un esprit violent ne la connoisse point. Peut-être mon frere n'y est-il pas plus sensible que vous. Mais comme vous avez des talens qu'il n'a point, je souhaiterois que les difficultés qui vous empêchent tous deux de vaincre une aversion mutuelle, vinssent moins de votre part que de la sienne; car c'est une de mes plus ardentés espérances, que vous parviendrez tous deux à vous voir quelque jour, sans qu'une femme & une sœur ait à trembler pour les fuites. Non que je souhaite jamais de vous voir céder sur des points qui concernent le véritable honneur : Non Monsieur. Je serois là-dessus aussi délicate que vous; plus délicate, j'ose le dire, parce que ma délicatesse seroit plus uniforme. Que je trouve vaine & méprisable, une fierté qui n'a pour objet que des points frivoles, & qui néglige ou qui tourne en raillerie les points d'importance!

„ Cet article obtenant la considération
 „ qu'il merite, tout le reste devient aisé. Si
 „ j'acceptois la généreuse pension que vous
 „ m'of-

„ m'offrez, avec les sommes qui me vien-
 „ nent de la succession de mon grand pere,
 „ & qui doivent être considérablement mul-
 „ tipliées depuis sa mort, je regarderois
 „ comme un devoir de les mettre en reser-
 „ ve pour le bien de la famille, & pour les
 „ événemens qui peuvent arriver sans avoir
 „ été prévus. Quant à mon usage, je saurai
 „ toujours me borner à une très-petite partie
 „ de mon revenu, quel qu'il puisse être; &
 „ tout ce que je desire, c'est de me trouver
 „ en état de satisfaire, dans l'occasion, le pen-
 „ chant que j'ai à secourir les misérables,
 „ auxquels il n'y a point de mauvaise con-
 „ duite à reprocher. Dans cette vûe, deux
 „ cens guinées borneroient honnetement
 „ mes desirs; ou s'il arrivoit que j'eusse be-
 „ soin de quelque chose de plus, je ne fe-
 „ rois pas difficulté de vous le demander; à
 „ moins cependant que vous désiant de vo-
 „ tre propre œconomie, vous ne jugeassiez
 „ à propos de me laisser la conduite d'une
 „ plus grosse somme, dont je vous rendrois
 „ compte régulièrement.

„ A l'égard des habits, j'en ai deux com-
 „ plets, que je n'ai jamais portés, & qui
 „ peuvent suffire à present pour toutes sortes
 „ d'occasions. Pour les diamans, j'ai ceux
 „ de ma grand-mere, auxquels il ne man-



„ que que d'être remontés; outre la garni-
 „ ture dont mon pere m'avoit fait présent.
 „ Quoiqu'on ait refusé de me les envoyer, je
 „ ne doute point qu'ils ne me soient rendus,
 „ lorsque je les ferai demander sous un autre
 „ nom : & jusqu'alors, je ne desire point
 „ d'en porter.

„ Quant aux plaintes qui regardent ma
 „ défiance, j'en appelle à votre propre cœur.
 „ Si vous pouvez vous mettre un moment à
 „ ma place, en jettant les yeux en arrière
 „ sur diverses parties de vos actions, de vos
 „ discours & de votre conduite, je vous de-
 „ mande, Monsieur, si je ne mérite pas
 „ plutôt votre approbation que votre censu-
 „ re, & si de tous les hommes du monde,
 „ vous n'êtes pas celui de qui je suis le plus
 „ en droit de l'attendre. Si vous ne le pen-
 „ sez pas, vous me permettrez de vous aver-
 „ tir, qu'il y a trop peu de rapport entre
 „ nos caractères & nos idées, pour vous fai-
 „ re jamais souhaiter entre nous une liaison
 „ d'intérêts plus intime.

CL. HARLOVE.

20 de Mai.

Dorcas m'assure, que l'original de ce
 charmant Ecrit étoit presque déchiré en
 deux;

deux; dans quelque mouvement de dépit, je suppose. Convient-il à ce sexe, dont la principale gloire est la douceur, la patience & la résignation, de se laisser jamais emporter par la colère? Celle qui s'accorde ces libertés, dans l'état de fille, ne fera-t'elle pas capable d'en prendre de plus grandes avec le titre de femme?

Une femme en colère! Je veux bien apprendre à tout ce beaux sexe; c'est la plus folle de toutes les impudences que la colère d'une femme, si ce qu'elle se propose n'est pas une separation éternelle ou la plus noire défiance. Car n'est-ce pas renoncer tout d'un coup à la douceur des plaintes, aux charmes de la persuasion, au pouvoir des tendres soupirs, à tout ce qu'il y a de touchant pour la Majesté Impériale d'un mari dans les regards humbles, dans les gestes & les accens de la douleur, qui hâtent la reconciliation, & dont l'effet ordinaire est de la rendre durable. En supposant même que le tort soit de notre côté, les plaintes d'une femme n'en tirent-elles pas plus de force? Il me semble que l'intérêt d'un mari est d'avoir quelquefois tort, pour faire briller sa chere moitié. Miss Howe dit à ma Déesse, que *l'adversité est sa saison brillante*. Je trouve qu'il y a de la générosité dans un hom-



me à faire briller sa femme aux dépens de son propre repos, à lui permettre de triompher de lui par la patience : & quand il seroit trop jaloux de son autorité absolue pour reconnoître sur le champ le tort qu'il a, elle ne laissera pas de recueillir dans la suite le fruit de son respect & de sa soumission, par la haute idée qu'il concevra de sa prudence & de son caractère obligeant. C'est le moien de se rendre par degrés la Maîtresse de son Maître. Mais qu'une femme ose résister ! qu'elle puisse mettre de la fureur dans ses yeux & dans son langage ! ah ! Belford, c'est assez pour dégouter tous les hommes sensés du mariage.

Dorcas a pris cet Ecrit dans un tiroir de la table de sa Maîtresse, qui étoit à le relire apparemment, lorsque je lui ai fait demander la permission de prendre le thé avec elle ; & la fine soubrette l'ayant apperçu entre ses mains, a feint de détourner les yeux, pour lui laisser le tems de le cacher dans le tiroir où elle l'a trouvé.

Mais autant que j'en puis juger, il me semble que je me serois bien passé de cette lecture. Tout déterminé que j'étois à commencer mes opérations, je sens qu'en un instant toutes mes résolutions sont changées en sa faveur. Cependant je donnerois volontiers quel-

quelque chose de bon, pour être convaincu qu'elle n'a pas affecté de cacher l'écrit devant sa servante, dans la vûe de le faire tomber entre mes mains; ou peut-être pour découvrir, suivant l'avis de Miss Howe, si Dorcas est plus de ses amies que des miennes. Le moindre soupçon que j'en aurois, ne tourneroit point à son avantage. Je n'aime point qu'on emploie la ruse avec moi. Chacun voudroit être le seul à qui l'exercice de ses propres talens fût permis. Je crains aussi que tu ne fasses servir mes aveux à fortifier tes argumens. Mais sois persuadé que je fais là-dessus tout ce que tu peux me dire. Épargne-toi de misérables réflexions, je t'en prie; & laisse cette excellente fille à moi & à notre destin, qui disposera de nous comme il l'a résolu. Tu fais les vers de Cowley *.

Mais après-tout, je suis fâché, presque fâché, (comment le serois-je tout à fait, lorsqu'il ne m'est pas donné de le pouvoir?) Oui, presque fâché de ne pouvoir me résoudre au mariage, sans avoir poussé l'épreuve un peu plus loin. Je viens de relire cette réponse à mes articles. Que je la trouve adorable! Cependant, encore une fois cependant, cette réponse ne m'a pas été envoyée.

Dd 4

Ainsi,

* Il cite un endroit de ce Poëte, qui attribue tout au Fatum.

Ainsi, ce n'est pas la réponse de ma charmante. Elle n'est point écrite pour moi, quoiqu'elle le soit à moi. Loin d'avoir voulu me l'envoyer, Clarisse l'a déchirée, peut-être avec indignation, la croiant trop bonne apparemment pour moi. C'est l'avoir absolument retractée. Pourquoi donc ma folle tendresse cherche-t'elle à lui donner le même prix, dans mon cœur, que si c'étoit une réponse avouée? Cher Belford, je t'en prie, laisse-nous à notre destin. N'entremets pas tes insensés raisonnemens, pour affoiblir un esprit déjà trop chancelant, & pour fortifier une conscience qui s'est déclarée de son parti.

C'est à moi-même, que je veux parler. Souviens-toi, Lovelace, de tes nouvelles découvertes. Souviens-toi de son indifférence, accompagnée de toutes les apparences de la haine & du mépris. Considère-la renfermée, même à présent, dans ses reserves & dans ses mystères; méditant des complôts, autant que tu l'as reconnu, contre le droit souverain que tu as sur elle à titre de conquête. Enfin rappelle-toi tout ce que tu as juré de te rappeler contre cette fière Beauté, qui n'est qu'une rebelle au pouvoir sous lequel elle s'est engagée.

Mais

Mais comment te proposes-tu donc de subjuguier cette douce ennemie ? Loin toute espèce de force, loin la nécessité de l'employer, si elle peut être évitée ! Quel triomphe à se promettre de la force ? Est-ce vaincre la volonté ? Est-ce faire servir par degrés les tendres passions du cœur à la propre défaite ?

Ma maudite réputation, comme je l'ai souvent remarqué, a toujours été contre moi. Cependant Clarisse n'est-elle pas une femme ? Ne puis-je trouver un instant de demie-faveur, si ce n'est pas absolument la haine qui l'indispose contre moi ?

Mais qu'emploierai-je pour la tenter ? Elle est née pour les richesses ; elles les méprise, parce qu'elle en connoît la vanité. Des joiaux, des ornemens... de quel prix peuvent-ils être pour une ame qui doit sentir ce qu'elle vaut, & ne rien connoître de plus précieux qu'elle-même ? L'amour, si je suppose qu'elle en soit susceptible, est veillé si soigneusement dans son cœur par la modestie & la prudence, que je ne puis espérer de le trouver un moment sans ces deux gardes ; & leur attention est si scrupuleuse, qu'ils sonnent l'alarme avant le danger. D'ailleurs l'amour de la vertu sera toujours son amour dominant. Elle l'a reçu de la nature ; ou



s'il est né dans elle, il y a poussé de si fortes racines, qui se sont tellement mêlées par la longueur du tems, avec les fibres du cœur & les principes de la vie, qu'il est sans doute impossible de séparer les unes sans détruire entièrement les autres.

Quelle voie faut-il donc prendre, pour faire abandonner ses principes à cette incomparable fille, & pour me procurer une victoire qui l'assujétiroit pour toujours à moi? En vérité, Belford, lorsque je suis assis près d'elle, occupé à contempler ses charmes, toute mon ame dans mes yeux, & faisant réflexion, après l'avoir vûe tranquille & sereine, quelles seroient ses pensées si elle pouvoit connoître le fond de mon cœur comme moi; lorsque je la vois troublée, incertaine, & que considerant la justice de ses craintes, je suis obligé de m'avouer à moi-même qu'elles ne sont pas comparables au danger, je sens quelquefois mon cœur prêt à me trahir. Quelquefois je suis prêt à me jeter à ses pieds, à lui faire l'aveu de mes infâmes desseins, celui de mon repentir; & à me mettre dans l'impuissance d'en user indignement avec cette créature angelique.

Comment arrive-t'il que les honnêtes sentimens de respect, d'amour & de compassion s'évanouissent? Ma foi, c'est Miss Howe qui

qui te l'apprendra. Elle dit que je suis un *Diable*. En vérité, je crois du moins que le Diable a beaucoup de part à mes agitations. Es-tu content de mon ingénuité? Tu vois avec quelle franchise je m'ouvre à toi. Mais ne vois tu pas aussi que plus je me rends justice à moi-même, moins je laisse de matière à tes reproches. O Belford! Belford! il m'est impossible, du moins à présent, impossible, te dis-je, de me marier.

Penses-tu à sa famille, qui est composée de mes plus mortels ennemis; & qu'il faut plier les genoux devant eux, ou la rendre aussi malheureuse par ma fierté, qu'elle peut jamais l'être par mes épreuves? Penses-tu que je pourrai l'accuser de les aimer trop, c'est-à-dire, plus qu'elle ne m'aimera moi-même?

Elle paroît aujourd'hui me mépriser. Miss Howe déclare qu'elle a pour moi un mépris réel. Etre méprisé par une femme! Qui soutiendrait cette idée! Etre surpassé aussi par une femme, dans quelque partie louable du savoir! Prendre *des leçons, des instructions* d'une femme! Mais je parle de mépriser: n'a-t'elle pas pris du tems elle-même, pour examiner si elle ne me hait pas? Je vous hais du fond du cœur, me disoit-elle, il n'y a pas plus longtems qu'hier. „Ap-
„prenez,

„ prens, homme, que mon ame est au-des-
 „ sus de la tienne! Ne me presse pas de te
 „ dire, combien je crois mon ame supérieu-
 „ re à la tienne. Que j'étois petit alors, au
 témoignage de mon propre cœur! Une su-
 periorité si visible, sur un esprit aussi fier que
 le mien! Est-il donc vrai que je ne sois qu'
 une pauvre machine? C'est trop aussi que de
 me croire réduit à ce point. Lovelace s'a-
 vilit quelquefois soi-même; mais Lovelace
 n'est point une machine.

Depuis que les choses ont été poussées si
 loin, quel seroit mon malheur après le ma-
 riage, si dans un accès de mauvaise humeur,
 j'avois à me reprocher de n'avoir pas poussé
 l'épreuve à son dernier point? Cependant, je
 ne fais quel nom donner à ce qui m'arrive,
 mais au moment que je parois devant cette
 divine personne, elle me communique sa
 vertu. Je deviens aussi pur qu'elle; ou du
 moins le respect & la crainte arrêtent mes
 téméraires desirs. Quel doit être le pouvoir
 qui produit un effet si surprenant; depuis si
 longtems qu'elle est dans ma dépendance,
 malgré l'aiguillon continuel de quelques per-
 sonnes de son propre sexe, & malgré celui
 de ma passion? Comment expliquer ce mi-
 racle dans un Lovelace!

J'ai

J'ai honte, Belford, de toutes les extravagances que je viens d'écrire. Où me suis-je laissé emporter, & par quoi? Ne m'aideras-tu point à deviner & par quoi? O conscience, sombre traîtresse! C'est toi qui m'as fait prendre parti contre moi-même. D'où viens-tu? Où t'es-tu cachée, pour me surprendre ainsi dans mes plus doux momens? Demeure seulement neutre, avec le destin, dans cet important démêlé; & si je ne réussis pas à réduire cet Ange au rang des femmes, pour orner ce sexe & la nature humaine, (car elle leur feroit honneur par ses faiblesses mêmes,) alors je suis à toi, & jamais je n'entreprendrai de te résister.

Ici, Belford, je me suis levé. Je me suis fecoué quelques momens. Ma fenêtre étoit ouverte. La conscience, cette hardie, cette incommode hôtesse, a pris son vol dans les airs. Cependant je l'apperçois encore. Je la vois, je la vois qui s'éloigne, qui diminue à mes yeux & qui leur échappe par degrés. Ma foi, elle entre dans les nues. Je la pers de vûe, & je me retrouve encore une fois,

ROBERT LOVELACE.



LET.

LETTRE CLXXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 23 Mai.

Il étoit tems, & j'ai fort bien fait de renoncer à Madame Fretchvill & à sa maison. Mennel m'est venu déclarer qu'en conscience & en honneur il ne peut aller plus loin. Il ne voudroit pas, dit-il, pour le monde entier, servir à tromper une personne de ce mérite. Je suis un fou, Messieurs, de vous avoir accordé l'honneur de la voir. Depuis ce moment, je vous trouve à tous deux des scrupules, dont vous n'auriez pas été capable l'un & l'autre, si vous aviez cru simplement qu'il fût question d'une femme.

Eh bien, je ne puis qu'y faire. Mennel a consenti néanmoins, quoiqu'avec un peu de résistance, à m'écrire une lettre; pourvu que cette démarche soit la dernière que j'exige de lui dans mon entreprise.

Je m'imaginois, lui ai-je dit, que si je pouvois introduire la femme de chambre de Madame Fretchvill à sa place, il n'auroit pas d'objection à faire contre ce nouveau système. Non, m'a-t-il répondu; mais n'est-ce pas une pitié.... la pitoiable ame! Ces pitiés

tiés ridicules ressembtent à celle de certaines gens, qui ne voudroient pas pour tout au monde avoir tué un innocent poulet, mais qui sont les plus avides à le dévorer lorsqu'il est tué.

Cette lettre enfin donne la petite verole à la femme de chambre, qui l'a malheureusement communiquée à sa vaporeuse Maitresse. Les vaporeux, comme tu fais, sont la proie continuelle des maladies. Qu'on en nomme une en leur présence, c'est aussitôt la leur. Mais il n'est pas besoin de plus d'explication, après ce que je t'ai fait entendre dans ma lettre précédente. La Dame, par conséquent, ne peut quitter sa maison, & le rolle de Mennel est fini. Il faut abandonner ce *pitoiable homme* aux reproches de sa conscience, mais pour ses péchés propres & non pour ceux d'autrui.

Sa lettre est adressée, à *Monsieur*, ou, dans son absence, à *Madame Lovelace*. Madame m'avoit refusé l'honneur de me voir & de dîner avec moi. J'étois absent de la maison lorsque la lettre est arrivée. Elle l'a ouverte. Ainsi, toute fiere & toute impertinente qu'elle est, la voilà Madame Lovelace de son consentement. Je suis ravi que la lettre soit venue, avant que nous soions entièrement réconciliés. Peut-être auroit elle
jugé,

jugé, dans un autre tems, que c'étoit quelle invention pour amener un délai. D'ailleurs nous pouvons raccomoder à présent tout à la fois nos quérelles anciennes & nouvelles. Voilà ce qui s'appelle une invention. Mais quelle différence, d'elle aujourd'hui, à ce qu'elle étoit lorsque je l'ai vûe pour la première fois! Que son cœur hautain doit être humilié, pour craindre de moi des délais & pour n'avoir plus d'autre sujet de chagrin!

Je suis rentré à l'heure du dîner. Elle m'a envoieé la lettre, avec des excuses pour l'avoir ouverte. Elle l'avoit fait sans réflexion. Orgueil de femme, Belford! Penser à ce qu'on a fait, & retourner sur ses pas.

Je lui ai fait demander la permission de la voir sur le champ. Mais elle souhaite que notre entre-vûe soit remise à demain au matin. Compte qu'avant que j'aie fini avec elle, je l'amenerai à confesser qu'elle ne peut me voir trop souvent.

Mon impatience étoit si vive, dans une occasion *si peu attendue*, que je n'ai pû me défendre de lui écrire, „pour lui exprimer „combien j'étois affligé de cet accident, & „pour lui dire aussi, que ce n'étoit pas une „raison de différer le jour heureux, puis- „qu'il ne dépendoit pas d'une maison. (Elle
le

le favoit fort bien, dira-t'elle; & je le savois aussi) J'ajoute que Madame Fretchvill aiant la politesse de témoigner, par M. Menel, le chagrin qu'elle a de ce contre-tems, & le desir qu'elle auroit que nous pussions un peu nous y prêter, il me sembloit qu'aussitôt que je serois le plus heureux de tous les hommes, nous pourrions aller passer deux ou trois mois de l'été au Château de Median, pour attendre qu'elle fût rétablie.

Je suis trompé, si la chere personne ne prend cet événement fort à cœur. Malgré mes instances répétées, elle ne se relâche point sur la resolution de ne me voir que demain. Ce sera dès six heures du matin, s'il me plaît. Assurement, *il me plaira*. Comment soutenir, Belford, de ne la voir qu'une fois le jour!

T'ai-je dit, que j'ai écrit à Miss Charlotte Montaignu, pour lui marquer ma surprise, de n'avoir point encore reçu la reponse de Milord sur un sujet si intéressant? Je lui ai parlé, dans ma lettre, de la maison que j'allois prendre, & des délais de la vaporeuse Madame Fretchvill.

C'est à contre-cœur que j'engage dans cette affaire quelqu'un de ma famille, homme ou femme: mais je ne puis mettre trop de sureté dans mes mesures. Je vois qu'ils



penfent déjà auffi mal de moi qu'ils le peuvent. Tu m'avertis, toi-même, que l'honnête *Pair* apprehende que je ne joue à cette admirable fille *quelqu'une de mes infames jours*.

Je reçois à l'instant, une reponfe de Mifs Charlotte. Cette pauvre cousine n'est pas bien. Elle fe plaint d'un mal d'estomac. Je ne fuis pas étonné, que l'estomac d'une fille la tourmente. C'est le mal de cet état. Qu'on leur donne un homme à faire enrager, elles font foulagées de moitié; parce que leur estomac trouve à s'exercer hors d'elles-mêmes. Pauvre Charlotte! Mais je favois qu'elle étoit assez mal; c'est ce qui m'a excité à lui écrire, & à lui témoigner un peu de chagrin, de ce qu'elle n'est pas encore venue à la Ville, pour rendre vifite à ma charmante.

Voici la copie de fa lettre. Tu riras de voir que la moindre de ces petites guenons me cathechife. Ils fe reposent tous fur la bonté de mon caractère.

CHER COUSIN,

Depuis longtems, nous fommes de jour en jour dans l'efpérance d'apprendre que vous êtes heureufement lié. Milord a été fort mal. Cependant on n'a pû lui ôter le defir de vous
répon-

répondre lui-même. C'est peut-être la seule occasion qu'il aura jamais de vous donner quelques bons avis, auxquels il espère que vous attacherez un peu de poids. Chaque jour, il n'a pas cessé de s'y employer, dans les momens de relache que sa goute lui a laissés. Sa lettre ne demande plus que d'être revûe. Il espère qu'elle fera plus d'impression sur votre esprit, lorsqu'elle sera écrite entièrement de sa propre main.

En verité, mon cher Cousin, son cœur n'est occupé que de vous. Je souhaiterois que vous eussiez, pour vous-même, la moitié seulement de l'affection qu'il vous porte. Mais je suis persuadée aussi que si toute la famille vous aimoit moins, vous vous en aimeriez davantage.

Les momens, où Milord ne pouvoit écrire, ont été employés à consulter Pritchard, son homme d'affaire, sur les biens dont il veut se défaire en votre faveur, à cette heureuse occasion; dans la vûe de vous faire une réponse agréable, & de vous prouver par des effets combien il est sensible à votre invitation. Je vous assure qu'il s'en glorifie beaucoup.

Pour moi, je ne me porte pas trop bien; & depuis quelques semaines j'ai beaucoup souffert de mes anciens maux d'estomac.



Sans une raison si forte, je n'aurois pas attendu si longtems à me procurer l'honneur que vous me reprochez d'avoir différé. Ma tante Lawrance, qui étoit résolue de m'accompagner, n'a pas été libre un moment. Vous savez ses affaires. L'adverse partie, qui est actuellement sur les lieux, lui a fait des propositions d'accommodement. Mais vous pouvez compter qu'aussitôt que notre chere Cousine, qui l'est déjà du moins par nos desirs & notre affection, sera établie dans le nouveau logement dont vous me parlez, nous aurons l'honneur de lui faire notre visite; & si le courage lui manquoit pour avancer l'heureux jour, (ce qui ne paroît pas impossible, permettez-moi de le dire, quand on considère à quel homme il est question de s'engager) nous tacherons de lui en inspirer, & nous répondrons pour vous. Au fond, Cousin, je crois que vous auriez besoin d'être régénéré par un nouveau batême, pour devenir digne d'un si grand bonheur. Qu'en pensez-vous?

Milord vient me dire actuellement qu'il vous dépêchera demain un Exprès avec sa lettre. Ainsi, j'aurois pû me dispenser de vous écrire. Mais puisque la mienne est faite, elle partira. J'en charge *Empson*, qui va monter à cheval pour retourner à Londres.

Mes

Mes complimens les plus tendres, & ceux de ma sœur, à la plus digne personne du monde. Je suis, mon cher Cousin, votre, &c.

CHARLOTTE MONTAIGU.

Tu vois que cette lettre ne pouvoit arriver plus à propos. J'espère que Milord ne m'écrira rien que je ne puisse montrer à ma charmante. Je viens de lui envoyer la lettre de Charlotte, & j'en espère d'heureux effets.

(Miss Clarisse, dans une lettre que l'Editeur supprime, rend compte à son amie de ce qui s'est passé entr'elle & M. Lovelace. Elle se ressent de sa conduite avec sa dignité ordinaire. Mais lorsqu'elle arrive à la lettre de M. Memmell, elle presse Miss Howe d'achever son système pour sa délivrance, dans la résolution de l'exécuter. Cependant, sous une autre date, où elle lui envoie la lettre de Miss Montaigu, elle change de pensée, & elle la prie de suspendre ses conventions avec Madame Townsend.)

„ J'avois commencé, dit-elle, à trouver
 „ fort suspect tout ce qu'il m'a dit de Mada-
 „ me Fretchville & de sa maison; & mes
 „ soupçons tomboient jusques sur M. Men-
 „ nell, quoique je lui trouve la physionomie
 „ honête. Mais à présent que M. Lovelace
 „ a communiqué à sa famille le dessein qu'il a



„ de prendre cette maison, & qu'il a même
 „ engagé quelques-unes de ses Dames à m'y
 „ rendre une visite, j'ai peine à ne me pas
 „ faire un reproche, de l'avoir cru capable
 „ d'une si vile imposture. Cependant ne
 „ doit-il pas se prendre à lui-même de l'em-
 „ barras qu'il me cause par une conduite in-
 „ explicable; & de celui qu'il met dans ses
 „ propres intentions, comme je le dis sou-
 „ vent, si elles sont aussi bonnes que je veux
 „ encore me le persuader?

 LETTRE CLXXXVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mercredi, 24 de Mai.

(Il raconte à son ami l'entrevûe qu'il a eue le matin avec Miss Clarisse, & l'heureux effet qu'a produit sur elle la lettre de sa cousine Montaignu. Cependant il se plaint qu'elle n'a point encore banni tout à fait la reserve; ce qu'il attribue à de pures formalités.) Il continue:

J'avoue qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme d'être absolument sincère dans ces occasions. Mais pourquoi? Courent-elles donc tant de risque à se laisser voir telles qu'elles sont? J'ai

J'ai regreté la maladie de Madame Fretchville, ai-je dit à ma chere Clarisse, parce que l'intention que j'ai eue de la fixer dans cette maison, avant que l'heureux lien fut formé, l'auroit mise, réellement comme en apparence, dans cette independance parfaite qui étoit nécessaire pour montrer à tout le monde que son choix étoit libre; & que les Dames de ma famille auroient ambitionné de lui faire la cour dans son nouvel établissement, tandis que je me serois occupé à préparer les articles & les équipages. Par tout autre motif, ai-je ajouté, la chose me touchoit assez peu; puisqu'après la célébration, il nous étoit aussi commode de nous rendre au Château de Median, ou près de Milord au Château de M... ou chez l'une ou l'autre de mes deux tantes; ce qui nous auroit donné tout le tems nécessaire pour nous fournir de domestiques & d'autres commodités.

Tu ne saurois t'imaginer avec quelle charmante douceur elle me prêtoit son attention.

Je lui ai demandé, si elle avoit eu la petite verole?

C'est de quoi sa mere & Madame Norton, m'a-t-elle répondu, n'ont jamais été bien fures. Mais quoiqu'elle ne la craignit point, elle ne se soucioit pas d'entrer sans nécessité dans des lieux où elle étoit. Fort-bien, ai-



je pensé en moi-même. Sans cela, lui ai-je dit, il n'auroit pas été mal à propos qu'elle eût pris la peine de voir cette maison avant que de partir pour la campagne; parce que si elle n'étoit pas de son goût, rien ne m'obligeoit de la prendre.

Elle m'a demandé, si elle pouvoit prendre copie de la lettre de ma cousine? Je lui ai dit qu'elle pouvoit garder la lettre même, & l'envoyer à Miss Howe, parce que je supposois que c'étoit son intention. Elle a baissé la tête vers moi, pour me remercier. Qu'en dis-tu, Belford? Je ne doute pas que bientôt, je n'obtienne une reverence. Qu'avois-je besoin d'effraier cette douce créature par mes rodomontades? Cependant, je ne crois pas avoir mal fait de me rendre un peu terrible. Elle me reproche d'être un homme impoli. Chaque trait de civilité, de la part d'un homme de cette espèce, est regardé comme une faveur.

En raisonnant sur les articles, je lui ai dit que de tous les gens d'affaires, j'aurois souhaité que *Pritchard*, dont Miss Charlotte parle dans sa lettre, eût été le seul que Milord n'eût pas consulté. *Pritchard*, à la vérité, étoit un fort honnête homme. Il étoit attaché depuis longtems à la famille. Il en connoissoit les biens & leur situation, mieux

eux que Milord ou que moi-même. Mais Pritchard avoit le défaut de la vieillesse, qui est la lenteur & la défiance. Il faisoit gloire d'être aussi habile qu'un Procureur; & pour soutenir cette misérable réputation, il ne négligeroit pas la moindre formalité, quand la couronne Imperiale dependroit de sa diligence.

Dans cette conversation, je n'ai pas baillé sa main moins de cinq fois, sans qu'elle m'ait repoussé. Bon Dieu! cher ami, combien de mouvemens se sont élevés dans mon généreux cœur! Elle étoit tout à fait obligeante en me quittant. Elle m'a demandé, en quelque sorte, la permission de se retirer, pour relire la lettre de Miss Charlotte. Je crois qu'elle a plié les genoux vers moi; mais je n'ose l'assurer. Que nous serions heureux depuis longtems l'un & l'autre, si cette chere personne avoit toujours eu pour moi la même complaisance! J'aime le respect; & soit que je le mérite ou non, je m'en suis toujours fait rendre, jusqu'à ce que j'ai commencé à connoître cette fiere beauté.

C'est à présent, Belford, que nous sommes en fort bon train, ou le diable s'en mêle. Une Ville fortifiée a ses endroits forts & ses endroits foibles. J'ai poussé mes attaques sur les parties imprénables. Je ne



doute point que je n'emporte le reste en contrebande, puisqu'elle n'a pas fait difficulté d'employer des *Contrebandiers* contre moi. Ce que nous attendons à présent, c'est la réponse de Milord.

Mais j'ai presque oublié de t'apprendre que nous n'avons pas été peu allarimés, par quelques informations qu'on a prises ici sur ma charmante & sur moi. C'est un homme de fort bonne apparence, qui engagea hier un Artisan du voisinage à faire appeller Dorcas. Il lui fit diverses questions sur mon compte; & comme nous sommes logés & nourris dans la même maison, il lui demanda particulièrement si nous sommes mariés.

Cette aventure a jetté ma charmante dans une vive inquiétude. En réfléchissant sur les circonstances, je lui ai fait observer combien nous avons eu raison de déclarer que nous sommes mariés. Les recherches, lui ai-je dit, viennent probablement de la part de son frere; & notre mariage étant avoué, peut-être n'entendrons nous plus parler de ses complôts. L'homme, à ce qu'il paroît, étoit fort curieux de savoir quel jour la cérémonie avoit été célébrée. Mais Dorcas a refusé de lui donner d'autres lumières que sur notre mariage; avec d'autant plus de réserve, qu'il n'a pas voulu s'expliquer sur les motifs de sa curiosité. LET-



LETTRE CLXXXVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

24 Mai.

Que le diable emporte ce cher oncle ! J'ai reçu enfin la lettre ; mais je ne puis la montrer , sans exposer le chef de notre famille à passer pour un fou. Il a lâché sur moi un détestable amas de proverbes. Je m'étois imaginé qu'il avoit épuisé son magasin, dans la lettre qu'il t'a écrite. Garder son Ecrit, différer à le faire partir, pour se donner le tems de ramasser ce tas d'impertinences ! Au diable *la sagesse des Nations*, s'il est besoin, à sa propre honte, d'en joindre tant ensemble pour l'instruction d'un seul homme. Cependant je suis bien aise de voir mon entreprise fortifiée de cette folle pièce, puisque dans toutes les affaires humaines le commode & l'incommode, le bon & le mauvais sont tellement mêlés, qu'on ne peut obtenir l'un sans l'autre.

J'ai déjà offert à ma Belle le billet de banque qui accompagne la lettre, & je lui ai lû quelques endroits de la lettre même. Mais elle a refusé le billet ; & moi, qui suis en argent,



argent, je suis resolu de le renvoyer. Elle paroît fouhaiter beaucoup de lire la lettre entière; & lorsque je lui ai dit que j'y consentirois volontiers, si je ne craignois d'exposer l'Ecrivain, elle m'a répondu que je ne courois pas ce risque avec elle, & qu'elle avoit toujours préféré le cœur à la tête. J'ai compris ce qu'elle vouloit dire. Je ne l'en ai pas remerciée.

Je lui transcrirai tout ce qui m'est favorable. Cependant, en dépit de moi-même, elle aura la lettre, & mon ame avec la lettre, pour un baiser volontaire.

* * *

Elle a trouvé le moien d'obtenir la lettre sans la recompense. Le diable m'emporte si j'ai eu le courage de lui proposer ma condition. Admire, dans ton ami, ce nouveau caractère de timidité. J'éprouve que la véritable honnêteté, dans une femme, tient en respect les présomptueux mêmes. Sur mon ame, Belford, je crois que de dix femmes qui tombent, neuf doivent s'en prendre à leur propre vanité, à leur legereté, à leur défaut de circonspection & de reserve.

* * *

Je

Je m'attendois à prendre ma récompense lorsqu'elle me rendroit une lettre qui nous est si favorable à tous deux. Mais elle me la renvoie cachetée, par Dorcas. J'aurois dû juger qu'avec sa délicatesse, il y a deux ou trois endroits, qui l'empêcheroient de paroître immédiatement après les avoir lus. Je te l'envoie; & je m'arrête ici, pour te laisser le tems de la lire. Tu me la renverras, aussitôt que tu l'auras lue.

LETTRE CLXXXVIII.

Milord M.... à M. LOVELACE.

Mardi, 23 de Mai.

* **U**ne rue est longue lorsqu'elle ne tourne point. Ne vous moquez pas de mes proverbes. Vous savez que je les ai toujours aimés. Si vous aviez fait de même, vous vous en trouveriez mieux; soit dit sans vous offencer. J'oserois jurer que la belle personne, qui se destine suivant toute apparence à faire bientôt votre bonheur, est fort éloignée de les mépriser; car on m'a dit qu'elle

* On doit connoître assez le caractère de ce vieux Seigneur, pour entrer dans le goût de cette lettre.



qu'elle écrit fort bien, & que toutes ses lettres sont remplies de sentences. Que Dieu vous convertisse! Il n'y a qu'elle & lui dont on puisse attendre ce miracle.

Je ne doute plus qu'enfin vous ne soiez disposé à vous marier, comme votre pere & tous vos ancêtres l'ont fait avant vous. Sans cela, vous devez sentir que vous n'aurez aucun droit à mon héritage, & que vous n'en pourriez communiquer à vos descendans s'ils n'étoient legitimes. Ce point mérite votre attention, Monsieur. *Un homme n'est pas toujours fou, quoique tout homme le soit quelquefois.* Mais on se flatte qu'à présent vos folies touchent à leur fin.

Je fais que vous avez juré vengeance contre la famille de votre belle Dame. Il n'y faut plus penser. Vous devez regarder tous ses parens comme les vôtres, & prendre le parti de l'oubli & du pardon. Lorsqu'ils vous reconnoîtront pour un bon mari, & pour un bon pere, (ce que je demande à Dieu, pour le bien de tout le monde) ils s'étonneront eux-mêmes de leur folle antipathie, & ne manqueront pas de vous en faire des excuses. Mais tandis qu'ils vous regardent comme un méprisable libertin, comment pourroient-ils vous aimer, ou trouver leur fille excusable?

Il

Il me semble que je dirois volontiers quelques mots de consolation à votre Dame, qui doit être, sans doute, fort embarrassée à trouver le moien de tenir en bride un esprit aussi indocile que vous l'avez été jusqu'à présent. Je lui ferois entendre, qu'avec des raisonnemens solides & des paroles douces, elle peut faire tout ce qu'elle voudra de vous. Quoiqu'en géceéral, vous aiez la tête facile à s'échauffer, les paroles douces sont capables de vous refroidir, & de vous ramener au temperament nécessaire pour votre guerison. Plût au Ciel, que la pauvre Milady, votre tante, qui est morte depuis longtems, eût été susceptible du même remède! Que Dieu fasse paix à son ame! je ne veux pas faire de reproche à sa mémoire. *On sent le mérite lorsqu'il n'est plus.* Je connois aujourd'hui le sien: & si j'étois parti le premier, elle diroit peut-être la même chose de moi.

Il y a beaucoup de sagesse dans cette vieille sentence: *Dieu puisse m'envoier un ami, pour m'avertir de mes fautes: ou du moins un ennemi: il me les dira de même.* Ce n'est pas que je sois votre ennemi; & vous le savez fort bien. *Plus on a de noblesse plus on a d'humilité.* Souffrez donc mes avis, si vous voulez qu'on vous croie le cœur noble.

Ne



Ne suis-je pas votre oncle ? N'ai-je pas dessein de faire plus pour vous, que vous n'auriez pû attendre de votre pere ? Je consens même, puisque vous le désirez, à vous servir de pere lorsque vous ferez à l'heureux jour. Faites mes complimens là-dessus à ma chere nièce, & dites-lui, que je m'étonne beaucoup qu'elle diffère si longtems votre bonheur.

Je vous prie de lui apprendre que mon dessein est de lui offrir, (à elle & non à vous) mon Château de Lancashire, ou celui de Median dans le Comté d'Herford, & de mettre sur sa tête mille livres sterlings de rente annuelle ; pour lui faire voir que notre famille n'est pas capable de prendre de vils avantages. Vous aurez les donations en bonne forme. Pritchard fait toutes mes affaires sur le bout du doigt. C'est un bon & vieux domestique, que je recommande à l'affection de votre Dame. Je l'ai déjà consulté. Il vous dira ce qui est le plus avantageux pour vous & le plus agréable pour moi.

Je suis encore très-mal de ma goûte. Mais je me mettrai dans une litière, aussitôt que vous aurez fixé le jour. Je serai dans la joie de mon cœur, si je puis joindre vos mains : & trouvez bon que je vous le dé-

déclare ; si vous n'êtes pas le meilleur de tous les maris avec une jeune personne qui a montré pour vous tant de courage, & de bonté, je vous renonce d'avance, & je mettrai sur elle & sur les enfans qu'elle aura de vous, tout ce qui depend de ma volonté, sans qu'il soit plus question de vous que si vous n'étiez pas au monde.

Demandez-vous quelque chose de plus pour votre sûreté ? Parlez hardiment, je suis prêt à le faire ; quoique ma parole, comme vous savez, soit aussi sacrée qu'un écrit. Lorsque les Harloves sauront mes intentions, nous verrons s'ils sont capables de rougir & de prendre la honte pour eux-mêmes.

Vos deux tantes ne demandent que de savoir le jour, pour mettre tout le païs en feu autour d'elles, & pour faire tourner la tête de joie à tous leurs Vassaux. Si quelqu'un des miens étoit sobre ce jour là, Pritchard a ordre de le chasser. A la naissance de votre premier enfant, si c'est un garçon, je ferai quelque chose de plus pour vous, & toutes les jouissances seront renouvelées.

Je conviens que j'aurois dû vous écrire plutôt ; mais je me suis imaginé que si vous trouviez ma réponse trop lente & si vous étiez pressé pour le jour, vous m'en donneriez avis par un second exprès. Ma goûte



m'a furieusement tourmenté. D'ailleurs, comme vous savez, je ne suis plus un prompt écrivain quand je veux faire une bonne lettre. La composition est un exercice que j'entendois autrefois fort bien; & Milord Lexington me louoit souvent là-dessus: mais l'ayant interrompue depuis longtems, j'avoue que je ne suis plus le même. Ajoutez que dans ces circonstances, j'ai voulu tout écrire de ma propre main & sur ma seule mémoire, pour vous donner les meilleurs avis dont je suis capable; parce que je n'en aurai peut-être jamais la même occasion. Vous avez toujours eu l'étrange méthode de tourner le dos à tout ce que je vous ai dit. Mais j'espère qu'aujourd'hui vous ferez plus d'attention au conseil que je vous donne pour votre propre bien.

J'avois une autre vûe. J'en avois même deux; l'une, à présent que vous êtes *comme sur le bord* du mariage, & que vous avez *jetté enfin votre gourme*, de vous donner quelques instructions sur votre conduite publique & privée, dans le cours de cette vie mortelle. Me connoissant les bonnes intentions que j'ai pour vous, votre devoir est de m'entendre. Peut-être ne l'aurez-vous jamais fait, dans une occasion moins extraordinaire.

La seconde, est de faire connoître à votre chere Dame, qui écrit elle-même si bien & si *sententieusement*, que si vous n'avez pas mieux valu jusqu'à présent, ce n'est pas notre faute, ni manque d'excellens avis.

Je commence, en peu de mots, par la conduite que vous devez tenir en public & en particulier, si vous me croiez capable de vous donner là dessus quelques lumières. Je ferai court, n'aiez pas d'inquiétude.

Dans la vie privée; aiez pour votre femme, l'affection qu'elle mérite. *Que vos actions fassent votre éloge.* Soiez un bon mari; & donnez ainsi le démenti à tous ceux qui ne vous aiment point. Faites les rougir de leurs propres scandales: & donnez-nous sujet de nous glorifier que Miss Harlove ne s'est pas fait deshonneur à elle-même, ni à sa famille, en entrant dans la nôtre. Faites cela, cher neveu, & vous êtes sûr à jamais de mon amitié & de celle de vos tantes.

A l'égard de votre conduite publique, voici ce que j'aurois à souhaiter. Mais je compte que la sagesse de votre femme nous servira de guide à tous deux. Point de hauteur, Monsieur; car vous savez que jusqu'à présent votre sagesse n'a pas fort éclaté.



Entrez au Parlement le plutôt qu'il vous fera possible. Vous avez des talens, qui doivent vous faire espérer d'y faire une grande figure. Si quelqu'un est propre à faire des Loix capables de subsister, ce sont ceux à qui les anciennes n'ont pû servir de frein. Soiez assidu aux assemblées. Tandis que vous serez dans la Chambre du Parlement, vous n'aurez pas l'occasion de commettre le mal; ou du moins, aucun mal qu'on puisse reprocher à vous seul.

Lorsque le tems de l'Élection sera venu, vous n'ignorez pas que vous aurez deux ou trois Bourgs à choisir. Mais j'aimerois mieux que vous fussiez pour le Comté. La faveur ne vous manquera pas, j'en suis sûr. Étant si bel homme, toutes les femmes obtiendront pour vous les voix de leurs maris. J'attendrai vos harangues avec une extrême impatience. Je souhaiterois que vous parlâssiez dès le premier jour, si l'occasion s'en présente. Vous ne manquez pas de courage: vous avez assez bonne opinion de vous-même, & assez mauvaise des autres, pour ne pas demeurer en arrière dans ces occasions.

Pour ce qui regarde les méthodes de la Chambre, je vous connois assez d'élevation d'esprit, pour me faire craindre que vous ne
les

les jûgiez trop au-deffous de vous. Prenez garde à ce point. Je redoute bien moins, de votre part, un défaut de bonnes manières. Avec les hommes, vous ne manquez point de décence lorsqu'ils ne vous irritent pas mal à propos : sur cet article, je vous donne pour regle de souffrir les contradictions d'autrui, avec autant de patience que vous en demanderiez pour les vôtres.

Quoique je ne souhaite pas de vous voir un Partisan outré de la Cour, je serois fâché que vous fussiez du parti des mécontents. Je me souviens, (& je crois même l'avoir jetté par écrit) d'un bon mot de mon vieil ami, Sir *Archibald Hutcheson*, à *M. Craggs*, le Secrétaire d'Etat; oui, je crois que c'étoit à lui même : „je regarde une administration, „disoit-il, comme en droit d'attendre de moi „tous les suffrages que je puis lui accorder „en bonne conscience. Une Chambre des „Communes ne doit pas jeter, mal à propos, de l'embarras dans les roues du gouvernement. Lorsque je n'ai pas donné ma „voix au Ministère, c'est avec regret; & pour „le bien de mon pais, j'ai toujours souhaité „de tout mon cœur, que les mesures fussent „telles que je pusse les approuver.

Il avoit une autre maxime, que je n'ai pas moins retenue; c'est „qu'un Ministère &



„dès Oppofans ne peuvent avoir toujours
 „tort. Ainfi dire toujours oui pour l'un ou
 „pour l'autre, c'est une marque infaillible de
 „quelque mauvaife intention qu'on n'oferoit
 „avouer.

Ces fentences, Monsieur, font-elles fi mauvaifes? Les croiez-vous méprifables? Pourquoi donc me blameriez-vous de les conferver dans ma memoire, & de les citer, comme j'y prens plaifir? Je ne ferai pas difficulté de vous dire, que fi vous aviez un peu plus de goût pour ma compagnie, vous n'en vaudriez pas moins. Je puis vous le faire remarquer fans vanité; puifque c'est de la fageffe d'autrui, & non de la mienne, que je fais tant de cas. Mais, pour ajouter un mot ou deux, dans une occafion qui ne reviendra peut-être jamais, (car je veux que vous lifiez cette lettre d'un bout à l'autre); aimez les honêtes gens, & frequentez-les, de quelque condition qu'ils puiffent être. *Dis-moi qui tu frequentes, je te dirai qui tu es.* Ai-je ou n'ai-je pas déjà cité ce proverbe? Dans une fi longue lettre, & reprise tant de fois, on n'a pas toujours la mémoire préfente.

Vous pouvez efpérer d'être revêtu de mon titre après moi. Dieu veuille alors avoir mon ame! Ainfi, je fouhaiterois de vous voir garder l'équilibre. Si vous vous faites
 une

une fois la reputation de bien parler, il n'y a rien à quoi vous ne puissiez prétendre. Il est certain que vous avez un grand fond d'éloquence naturelle; une langue qui seduiroit un Ange, comme disent les femmes, & quelques-unes à leur grand chagrin; les pauvres créatures! Un chef d'opinion, dans la Chambre des Communes, est un homme d'importance; parce que le droit de cette Chambre est de donner l'argent; & que *l'argent fait mouvoir le monde*; & que pour ne vous rien cacher, il fait quelquefois aller les Reines & les Rois mêmes, tout autrement qu'ils ne se l'étoient proposé.

Je ne serois pas d'avis que vous prissiez jamais une Place à la Cour. Votre crédit & l'opinion qu'on aura de vous croîtront au double, si l'on vous croit au-dessus des emplois. Vous ne serez point exposé à l'envie, parce que vous ne vous trouverez dans le chemin de personne. Vous jouirez d'une considération solide, & les deux partis vous feront également la cour. Un emploi ne vous sera pas nécessaire, comme à quelques autres, pour reparer le désordre de vos affaires. Si vous pouvez vivre aujourd'hui fort honnêtement avec deux mille livres sterling de rente, il seroit bien étrange qu'après moi vous ne le pussiez pas avec huit mille. Vous



n'aurez pas moins, si vous avez un peu d'attention à m'obliger; comme vous y ferez porté sans doute, en épousant une personne si estimable. Je ne compte pas ce que vous pouvez attendre des vos tantes. Quel démon peut avoir possédé les fiers Harloves, sur-tout ce fils, cet héritier de leur famille? Mais en faveur de sa sœur, je n'en dirai pas un mot de plus.

A moi-même, on n'a jamais offert de Place à la Cour; & la seule que j'aurois acceptée, si on me l'avoit offerte, eût été celle de *Grand-Veneur*, parce que dans ma jeunesse, j'ai beaucoup aimé la chasse, & que cet office est d'une fort belle apparence pour un homme de qualité qui vit dans ses terres. Je me suis rappelé bien des fois cet excellent proverbe: *Celui qui mange les oies du Roi sera étouffé par les plumes*. Il seroit fort à souhaiter qu'il fût connu de tous ceux qui aspirent aux emplois. Ils s'en trouveroient mieux, eux & leur pauvres familles. Je pourrois ajouter beaucoup d'autres réflexions, mais qui reviendroient au même. Réellement je commence à me sentir fatigué, & je ne doute pas que vous ne le soyez aussi. D'ailleurs je suis bien aise de réserver quelque chose pour la conversation.

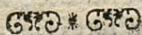
Mes

Mes niées Montaigu, & mes deux sœurs, s'unissent dans leurs complimens à ma nièce future. S'il lui plaisoit que la cérémonie fût célébrée parmi nous, ne manquez pas de lui dire, que nous ne laisserions rien manquer à la solidité du nœud. Nous ferions reluire & danser tout le Païs, pendant une semaine entière. Mais je crois vous l'avoir déjà dit.

Si vous me croiez propre à quelque chose qui puisse avancer votre bonheur mutuel, faites-le moi savoir, avec le jour que vous aurez fixé, & tout ce qui peut toucher vos intérêts. Le billet de mille pistoles, que vous trouverez sous cette enveloppe, est payable à vûe; comme le fera toute autre somme qui pourra vous être nécessaire & que vous me ferez le plaisir de me demander.

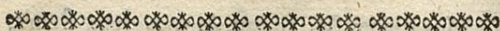
Je prie le Ciel de vous bénir tous deux. Prenez des arrangemens, les plus commodes que vous pourrez pour ma goûte. Quels qu'ils soient néanmoins, je me trainerai vers vous le mieux qu'il me sera possible; car j'ai une impatience extrême de vous voir, & plus encore de voir ma nièce. Dans l'attente de cet heureux jour, je suis votre oncle très-affectionné,

M....



Ff 5

LET-



LETTRE CLXXXIX.

M. LOVELACE, à M.
BELFORD.

Jeudi, 25 Mai.

Tu vois, Belford, comme nous faisons voile avant le vent. La chere personne vient à présent, presque au premier mot, chaque fois que je lui fais demander l'honneur de sa compagnie. Je lui dis hier au soir, qu'appréhendant les lenteurs de Pritchard, j'étois déterminé à laisser la liberté à Milord de nous faire ses complimens dans la forme qu'il souhaiteroit, & que j'avois déposé actuellement, dans l'après-midi, mes papiers entre les mains d'un habile Jurisconsulte, le Conseiller *Williams*; avec ordre de dresser les articles, sur l'état de mon bien. Ce n'est pas une petite partie de mon chagrin, lui ai-je dit, que ses frequens mécontentemens & nos mal-entendus continuels m'aient ôté jusqu'aujourd'hui le pouvoir de délibérer là-dessus avec elle. Assurement, ma chere vie, ai-je ajouté, vous m'avez fait faire un cours de galanterie bien épineux.

Elle gardoit le silence, mais d'un air de bonté: car je fais fort bien qu'elle auroit pu
recri-

recriminier avec justice. Mais je voulois voir, si elle n'auroit pas à présent quelque peine à me désobliger. Ma consolation, ai-je repris, étoit d'espérer que tous les obstacles feroient bientôt levés, & toutes les peines abîmées dans l'oubli.

Il est vrai, Belford, que j'ai déposé mes papiers chez le Conseiller Williams, & que j'en espère l'extrait dans huit jours au plus tard. Alors je serai doublement armé. Si je tente quelque chose sans succès, ces nouvelles armes serviront à me rétablir dans son esprit, jusqu'à l'occasion d'une autre tentative.

J'ai d'autres inventions en reserve. Je pourrois t'en apprendre cent, & n'en avoir pas moins cent de reste, pour les employer au besoin, pour exciter ta surprise & soutenir ton attention. Ne t'importe pas contre moi; car si tu es mon ami, souviens-toi des lettres de Miss Howe & de son système de contrebande. C'est ma belle Captive qui l'informe de tout. C'est elle qui l'excite. Ne suis-je pas déjà, pour ces deux filles, un vilain, un fou, un Beelzebuth? Cependant quel mal leur ai-je fait? Qu'ai-je même tenté jusqu'à présent?

La chere personne m'a répondu, les yeux baissés & la rougeur au visage, qu'elle m'a-

ban-



bandonnoit tous les soins de cette nature. Je lui ai proposé, pour la célébration, la Chapelle de Milord M..., où nous pourrions avoir la présence de mes deux tantes & de mes deux cousines. Elle ne m'a pas marqué de penchant pour les cérémonies publiques, & je m'imagine en effet qu'elle n'en a pas plus que moi. La voiant passer légèrement là-dessus, je me suis bien gardé de la presser davantage.

Mais je lui ai déjà offert des modes de étoffe, & j'ai donné ordre à quelques Jouailliers de lui apporter aujourd'hui différentes garnitures de diamans à choisir. Elle n'a pas voulu développer les modèles. Elle a poussé un soupir à cette vûe. Les seconds, m'a-t'elle dit, qui lui ont été présentés! Elle a refusé aussi de voir les Jouailliers: & la proposition de faire remonter les diamans de ma mere a été renvoyée à d'autres tems. Je t'assure, Belford, que toutes ces offres étoient sérieuses de ma part. Tout mon bien n'est rien pour moi, en comparaison de son cœur.

Elle m'a dit alors qu'elle avoit jetté par écrit ce qu'elle pensoit de mes articles, & qu'elle y avoit expliqué son sentiment sur les habits & les joiaux; mais que Dimanche dernier, à l'occasion de la conduite que j'a-

vois

vois tenue avec elle, sans qu'elle pût deviner pourquoi, elle avoit déchiré son écrit. Je l'ai pressée fort inflamment de me faire voir ce papier, tout déchiré qu'il étoit. Après avoir un peu hésité, elle est sortie, & le papier m'est venu par Dorcas. Je l'ai relu. Je l'ai trouvé comme nouveau, quoiqu'il y eût si peu de tems que je l'avois lû; & sur ma damnation, j'ai eu beaucoup de peine à me rendre maître de ma contenance. L'admirable créature! ai-je répété vingt fois en moi-même. Mais je t'avertis, si tu lui veux du bien, de ne pas m'écrire un mot en sa faveur; car si je lui fais grace, ce doit être de mon propre mouvement.

Tu supposes aisément qu'aussitôt que je l'ai revûe, je me suis livré au plaisir de la louer, & que j'ai renouvelé tous mes sermens de reconnoissance & d'amour éternel. Mais voici le diable. Elle reçoit encore tout ce que je lui dis, avec réserve; ou si ce n'est pas avec réserve, elle le reçoit comme un tribut si juste, qu'elle n'en paroît pas flattée. Les louanges & la flatterie perdent quantité de femmes. Moi même, je me sens enfler le cœur lorsqu'on me loue. Tu me diras peut-être que ceux qui s'enflent des louanges, sont ordinairement ceux qui les méritent le moins: comme on voit s'enfler
de

de leurs richesses ou de leur grandeur, ceux qui ne sont pas nés pour ces deux avantages. J'avoue qu'il faut avoir une ame, pour être supérieur à ce foible. Mais suis-je donc sans ame? Non, j'en suis sûr. Regarde-moi donc comme une exception à la regle commune.

Je suis fondé maintenant à tenir ferme dans mes résolutions. Milord, dans l'excès de sa générosité, parle de céder mille livres sterling de rente. Je suis persuadé, que si j'époulois ma Belle, il mettroit sur elle, plutôt que sur moi, tout ce qu'il a dessein de céder; & ne m'a-t'il pas déjà menacé qu'à sa mort, si je ne suis pas un bon mari, il lui laissera tout ce qu'il pourra m'ôter? Cependant, il ne considère pas qu'une femme si parfaite ne peut jamais être mécontente de son mari sans le déshonorer; car personne ne la croira blamable. Nouvelle raison comme tu vois, qui ne permet point à un Lovelace d'épouser une Clarisse. Mais quel original que mon cher oncle, de penser à rendre une femme indépendante de son souverain, & par conséquent rebelle... Cependant, il ne s'est pas trouvé trop bien lui-même d'avoir commis une folie de cette nature.

Dans

Dans son écrit déchiré, ma charmante ne parle que de deux cens livres sterling pour sa pension annuelle. Je l'ai pressée de fixer une plus grosse somme. Elle m'a dit, qu'elle consentoit donc à trois cens: & moi, dans la crainte de me rendre suspect par de trop grandes offres, j'ai dit cinq cens, avec l'entière disposition de tous les arrerages qui sont entre les mains de son pere, pour en favoriser Madame Norton, ou tout autre qu'elle jugera digne de ses bienfaits.

Elle m'a répondu, que sa bonne Norton ne souhaiteroit pas qu'elle allât, pour elle, au-delà des bornes convenables. Elle avoit soin, m'a-t'elle dit, que ses dispositions de cette nature fussent toujours proportionnées à l'état naturel des personnes. Les pousser plus loin, c'étoit exposer ceux qu'on oblige, à la tentation de former des projets extraordinaires, ou à prendre un air emprunté dans un nouvel état, pendant qu'ils pourroient briller dans leur état ordinaire. L'aifance nécessaire pour aider son fils, & pour se mettre elle-même à couvert du besoin, borneroit toute l'ambition d'une si digne mere.

Voilà de la prudence. Voilà du jugement dans une personne de cet âge. Que je hais les Harloves, pour avoir produit

un Ange. Ah ! pourquoi, pourquoi s'est-elle refusée à mes instances, lorsque je l'ai pressée de former le nœud avant que de venir à la Ville ? Mais ce qui mortifie mon orgueil, c'est que si nous étions mariés, cette sublime créature ne seroit pas gouvernée avec moi par l'amour, mais par pure générosité, ou par un aveugle devoir, & qu'elle aimeroit mieux vivre dans le célibat, que d'être jamais ma femme. Je ne puis soutenir cette idée. Je voudrois que la femme à qui je donnerai mon non, si je fais jamais cet honneur à quelque femme, négligeât pour moi jusqu'à ses devoirs supérieurs. Je voudrois que lorsque je sortirai de la maison elle me suivit des yeux aussi longtems qu'elle pourroit me voir, comme mon *Bouton de Rose* suivoit *Jean*, & qu'à mon retour, elle vint avec transport au-devant de moi. Je voudrois l'occuper dans ses songes, comme dans ses heures de veille. Je voudrois qu'elle regardât comme perdus tous les momens qu'elle n'auroit pas passés avec moi, qu'elle chantât pour moi, qu'elle lût, qu'elle badinât pour moi, & que sa plus grande satisfaction fût de m'obéir : que lorsque je serois disposé à l'amour, elle m'accablât des marques de sa tendresse ; que dans mes momens sérieux ou solitaires, elle n'osât s'approcher de moi qu'avec respect,

pré-

prête à se retirer au moindre signe, n'osant s'avancer qu'autant qu'elle seroit encouragée par un sourire; qu'elle se tint devant moi dans un profond silence, & que si je ne marquois pas d'attention pour sa présence, elle se retirât sur la pointe des pieds: enfin, qu'elle fut commode pour tous mes plaisirs, & qu'elle aimât les femmes qu'elle connoîtroit capables d'y contribuer; soupirant seulement en secret, que ce ne fût pas toujours elle-même. Tel étoit l'ancien usage entre les femmes des honnêtes Patriarches, qui recommandoient une jolie servante à leurs maris, lorsqu'elles la croioient propre à lui plaire, & qui ne mettoient pas de distinction entre les fruits de cet amour & leurs propres enfans.

Le tendre Waller dit, que les femmes sont faites pour être maitrisées. Tout tendre qu'il étoit, il connoissoit cette vérité. Un mari tiran fait une vertueuse femme. Pourquoi les femmes aiment-elles les libertins de notre espèce, si ce n'est, parce qu'ils dirigent leurs volontés incertaines, & parce qu'ils entendent parfaitement l'art de les conduire.

* * *



Autre conversation agréable. Le jour, ou les jours en ont fait le sujet. En fixer un, m'a dit la belle, c'est ce qui n'est pas nécessaire avant que les articles soient réglés. La célébration dans la Chapelle, en présence des Dames de ma famille, seroit une affaire d'éclat; & ma charmante observe avec regret, que Milord paroît être dans l'intention de rendre la fête éclatante.

Je lui ai répondu que le voyage de Milord en litière, son arrivée à la Ville, son goût pour la magnificence & les témoignages de sa joie donneroient aussi nécessairement un air public à notre mariage, que s'il étoit célébré dans la Chapelle de M... en présence des Dames.

Elle ne pouvoit supporter, a-t-elle répliqué, la pensée d'une fête publique. C'étoit une espèce d'insulte pour toute sa famille. Si Milord vouloit ne pas s'en offenser, (comme elle l'espéroit, parce que la proposition n'étoit pas venue de lui-même, mais de moi) elle le dispenseroit volontiers de nous honorer de sa présence; d'autant plus que la parure alors & l'air de représentation ne seroient pas nécessaires: car elle m'avoit qu'elle ne pouvoit penser à se parer, tandis que son pere & sa mere étoient dans les larmes

Plai-

Plaisante idée que celle-là. Si ses parens pleurent, ne l'ont-ils pas mérité?

Vois, Belford. Avec de si charmantes délicateffes, le nœud ne devoit pas être diffé-
fé si longtems. Cependant, il nous reste
encore du chemin à faire, avant que d'y ar-
river.

Je n'ai marqué que de l'obéissance & de
la resignation, Nulle autre volonté que la
sienne. Je l'ai quittée, pour écrire sur le
champ à Milord. Elle n'a pas désaprouvé
ma lettre. Je n'en ai pas gardé une copie;
mais en substance, „je témoigne ma recon-
„noissance à Milord, pour la bonté dont il
„me donne de si cheres marques, dans l'oc-
„casion la plus sérieuse & la plus importante
„de ma vie. Je lui dis que l'admirable
„personne, à laquelle il donne des louan-
„ges si justes, trouve de l'excès dans les
„propositions qu'il fait en sa faveur: que
„jusqu'à ce qu'elle soit reconciliée avec ses
„proches, elle n'a pas d'inclination pour
„une fête éclatante, si nous pouvons éviter
„l'éclat sans désobliger les miens! qu'en se
„croiant fort redevable aux sentimens de
„bonté qui le font consentir à me la donner
„de sa propre main, comme elle présume
„qu'il n'a pas d'autre intention que de lui
„faire honneur, aux depens même de sa
santé,

„fanté, qui ne lui permet pas trop de s'ex-
 „poser à la fatigue du voiage, elle croit
 „qu'il feroit plus à propos qu'il s'épargnât
 „cette peine; & qu'elle se flatte que la ma-
 „nière dont elle pense là-dessus fera prise
 „de toute la famille dans son véritable sens.

„J'ajoute que le Château de Median me
 „paroît le plus convenable pour notre de-
 „meure, sur tout parce qu'il me semble
 „que c'est aussi le sentiment de Milord;
 „mais que s'il le souhaite, la dôt peut être
 „assignée sur mon propre bien, & que je
 „laisse l'alternative à son choix; que j'ai of-
 „fert son billet de Banque à Miss Harlove;
 „mais que sur le refus qu'elle a fait de l'ac-
 „cepter, n'en aiant pas besoin moi-même à
 „présent, je le lui renvoie avec mes remer-
 „cimens, &c.

Cette manœuvre m'engage dans des lon-
 gueurs qui me désespèrent. Quelle figure
 ferois-je dans les annales des libertins, s'il
 arrivoit, que je fusse pris dans mon propre
 piège? Mais de quelque manière que l'affaire
 puisse tourner, de toute sa vie Milord n'a
 reçu une lettre si agréable de son neveu Lo-
 velace.

*(Miss Clarisse, après avoir fait à son amie,
 dans une autre Lettre, le recit des circon-
 stances)*

stances qu'on vient de lire, s'exprime dans ces termes:)

La principale consolation que je trouve dans ces favorables apparences, c'est que vrai-semblablement, si je n'y mets pas d'obstacle par ma faute, moi qui n'ai à présent qu'une amie, j'en aurai autant qu'il y a de personnes dans la famille de M. Lovelace, soit qu'il en use bien ou mal avec moi: & qui fait, si, par degrés, le rang & le mérite de ces nouveaux amis n'aura point assez de poids pour me rétablir dans la faveur de mes proches? Il n'a point de véritable repos pour moi jusqu'à cet agréable dénouement. Mon espérance d'ailleurs n'est pas d'être jamais heureuse. Le caractère de M. Lovelace & le mien sont extrêmement differens: differens sur des points essentiels. Mais, dans les termes où je suis actuellement avec lui, je vous recommande, ma chere amie, de garder pour vous seule toutes les circonstances dont la revelation pourroit ne pas lui faire honneur. Il faut mieux que les fautes d'un mari soient révélées par tout autre que par sa femme, si je suis destinée à porter ce titre; & tout ce qui pourroit vous échapper paroîtroit venir de moi.

Je demanderai constamment au Ciel, qu'il répande sur vous tout ce qu'on peut espérer de bonheur dans ce monde; & que vous & les vôtres, dans la postérité la plus éloignée, vous ne manquiez jamais d'une amie, telle que ma chere Anne Howe l'a toujours été pour sa Clarisse Harlove.

(M. Lovelace, pour faire gloire de ses inventions, explique à son ami dans une autre lettre, le plan de vengeance qu'il a formé contre Miss Howe, dans un voyage qu'elle devoit faire à l'Isle de Wight, accompagnée de sa mere & de M. Hickman, pour visiter une tante fort riche quelle avoit dans cette Isle & qui souhaitoit de la voir, elle & son mari futur, avant qu'elle changeât de nom. Mais comme il parle de ce plan, sans être résolu de l'exécuter, l'Editeur Anglois l'a supprimé.)

LETTRE CC.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Si le complôt, dont je t'ai donné l'explication n'est pas de ton goût, compte, Belford, que j'en ai trois ou quatre autres dont

dont je suis beaucoup plus satisfait, & dont tu le seras peut-être aussi. Je t'en laisserai le choix, si tu veux renoncer seulement aux misérables engagemens que tu as pris. Pour tes trois camarades, ils doivent exécuter ce que je leur ai prescrit: & ne t' imagine pas que tu puisses t'en dispenser non plus. Ne suis-je pas votre général? Mais c'est un sujet auquel je reviendrai dans son tems. Tu fais que je ne me détermine jamais absolument pour un projet, avant le tems de l'exécution. Alors, l'action de la foudre n'est pas plus prompte que la mienne.

Revenons à ce qui me touche immédiatement le cœur. Me croiras-tu, si je te dis que par rapport à ma fière maîtresse, j'ai tant de systèmes, qui se présentent en foule à mon esprit pour obtenir la préférence, que je suis dans l'embarras pour choisir. Je pourrois t'en apprendre six principaux, dont un seul répondroit à toutes mes vûes. Mais comme la chere personne ne m'a point épargné les sujets de chagrin, je crois que la reconnaissance m'oblige à ne pas ménager mes machines, & que je dois au contraire lui causer de l'étonnement & de l'admiration, en faisant jouer trois ou quatre mines à la fois.



Ecoute, & suis-moi, si tu es capable de me comprendre. Je serai demain fort malade; sérieusement je le ferai. Malade! Eh pourquoi malade? Pour quantité de bonnes raisons, Belford? Je te crois fort curieux d'en savoir du moins une. Malade! de toutes mes inventions, je fais sûr que celle-ci te seroit le moins tombée dans l'esprit.

Peut-être crois-tu que ma vue est d'attirer la belle au chevet de mon lit. C'est une ruse, ancienne de trois ou quatre mille ans. Il conviendrait bien mieux à mes dessein de pouvoir m'approcher du sien. Mais je vois bien qu'il faut t'instruire plus clairement. Je suis plus inquiet que tu ne le penses sur ce système de contrebande, qui est de l'invention de Miss Howe. Il ne faut pas douter que si je fais une tentative sans succès, ma charmante n'entreprenne l'impossible pour s'échapper d'entre mes mains. Je m'étois persuadé autrefois qu'elle m'aimoit; mais j'en doute à présent, ou du moins, que ce soit avec une *ardeur*, pour employer le terme de Miss Howe, qui la rende capable de me pardonner des fautes préméditées.

Et que me servira d'être malade? Ecoute-moi jusqu'à la fin. Mon intention n'est pas d'être aussi mal que Dorcas le représentera. Cependant je haletterai prodigieusement. Je
ren-

rendrai un peu de sang caillé. Surement je me ferai rompu quelque vaisseau. On n'en pourra point douter. On fera venir de l'eau sliptique d'Eaton: mais aucun Médecin ne paroîtra. Si ma belle a quelque sentiment d'humanité, elle ne manquera pas de s'alarmer: mais si son cœur est pris, si c'est de l'amour qu'elle ressent, quelque refroidi qu'il puisse être, il se produira dans cette occasion, il éclatera, non-seulement dans ses yeux, mais dans chaque trait de son charmant visage.

Je serai fort intrépide. Je ne redouterai pas la mort, ni aucune suite de mon accident. Je parlerai en homme sûr d'être mieux dans une heure ou deux, pour avoir déjà fait une heureuse expérience de ce remède balsamique à l'occasion d'une chute qui m'est arrivée à la chasse, & dont, ma maladie est vraisemblablement un reste; cette conduite, tandis que tout le monde paroîtra fort alarmé de ma situation, fera voir à la Belle que je n'en ai pas la moindre inquiétude, & que je n'ai par conséquent aucun dessein.

Tu commences, sans doute, à juger mieux de mon invention. Je m'y suis attendu, lorsque j'aurois achevé de m'expliquer. Une autre fois, que tes yeux soient prêts à lire des merveilles, & ton esprit à

bannir tous les doutes. A présent, Belford, si ma charmante n'est pas extrêmement touchée de me voir un vaisseau rompu, mal fort dangereux dans une constitution aussi ardente qu'on connoît la mienne, & que j'attribuerai d'un air calme aux agitations & aux chagrins que j'ai essuiés depuis quelque tems; ce qui doit passer à ses yeux pour une nouvelle preuve de mon amour, & m'attirer quelque sentiment de reconnoissance quoi? qu'arrivera-t'il? Ce qui arrivera? Je ne serai pas combattu alors par des remords trop vifs, si je prens le parti d'employer un peu de violence: car celle qui ne marque point de compassion n'en doit pas attendre.

Mais si son inquiétude paroît extrême?

Alors je serai dans l'espérance de bâtir sur un bon fondement. L'amour cache une multitude de fautes, & diminue celles qu'il ne peut cacher. L'amour, lorsqu'il est découvert & reconnu, autorise les libertés. Une liberté en produit une autre. Enfin, je verrai alors où cette ouverture pourra me conduire.

Fort-bien, Lovelace; mais avec cette force de santé & ce visage fleuri, comment persuader à quelqu'un que tu sois malade?

Com-

Comment? quelques grains d'Ipecacuanha feront l'affaire c'est assez pour me faire haleter comme une furie.

Mais le sang? comment rendre du sang, si je ne me fais une blessure réelle?

Pauvre Belford! Ignores-tu donc qu'il se trouve des pigeons & des poulets chez le premier Rotisseur?

Joins les mains d'admiration.

Dans un état si douteux, Madame Sinclair me représentera que j'ai mené depuis quelque tems une vie trop sédentaire. Je me laisserai persuader de faire venir une chaise, & de me faire porter au Parc, où j'essayerai un peu de marcher. A mon retour, je m'arrêterai au Cocotier, pour m'amuser quelque momens.

Et que m'en reviendra-t'il?

Encore de questions? Je crains, Belford, que tu ne sois un incrédule. He-bien, pour satisfaire ta curiosité, ne saurai-je donc pas si ma charmante entreprend de sortir dans mon absence? Ne verrai-je pas à mon retour, si je suis reçu avec tendresse? Mais ce n'est pas tout; je ne fais quel pressentiment m'avertit, qu'il arrivera quelque chose d'intéressant pendant ma promenade. C'est ce que je remets à t'expliquer dans un autre tems.

Con-

Conviendras-tu enfin, Belford, ou ne conviendras-tu pas, qu'il est utile à bien des choses d'être malade? En vérité, je prens tant de plaisir à mes inventions, que si je pers l'occasion de les mettre en œuvre, j'en ferai à demi fâché. De ma vie, je n'en retrouverai une si belle.

D'un autre côté, les femmes de la maison sont si pressantes dans leurs impertinens reproches, qu'elles ne me laissent pas un moment de repos. Elles voudroient que sans perdre le tems en projets éloignés, je prisse le parti d'employer quelqu'un de leurs artifices vulgaires & usés. Sally, particulièrement, qui se croit l'esprit fort inventif, me disoit tout à l'heure, d'un air insolent, sur le refus que j'ai fait de ses offres, que mon intention n'étoit pas de vaincre, & que j'étois assez méchant pour penser au mariage, quoique je fisse difficulté de l'avouer. Parce que ce petit diable a fait son premier sacrifice à mon autel, il se croit en droit de prendre avec moi toutes sortes de libertés; & son impertinence augmente, de ce que depuis longtems j'évite, avec affectation dit-elle, l'occasion de répondre à ses avances. L'impudente! Me croire capable d'être le successeur d'un autre homme. Je n'en ai jamais été réduit à cette humiliation. Tu fais quelle
a tou-

a toujours été mon principe. Ce qui passe une fois entre les mains d'autrui, ne rentre jamais dans les miennes. C'est à des gens tels que toi & tes compagnons, qu'il convient de s'accommoder d'un bien commun. J'ai toujours aspiré à la gloire des premières découvertes. Je n'en fuis que plus coupable, diras-tu peut-être, de me plaire à corrompre ce qui n'a jamais été corrompû. Mais tu te trompes grossièrement; une maxime telle que la mienne met les maris à couvert. Aussi, n'ai-je point à me reprocher d'avoir porté beaucoup d'atteintes au nœud conjugal.

Cependant une aventure qui m'est arrivée à Paris, avec une femme marié, & dont je crois ne t'avoir jamais fait le recit, ne me permet pas de dire que j'aie la conscience absolument nette. L'esprit d'intrigue y eut plus de part qu'aucune méchanceté réfléchie. Je veux te l'apprendre en deux mots.

Un Marquis François, d'un âge assez avancé, qui se trouvoit employé par la Cour, dans une fonction publique, à celle de Madrid, avoit laissé une femme jeune & charmante, qu'il avoit épousée depuis peu, dans la même maison & comme sous la garde de sa sœur, qui étoit une vieille & insolente prude. Je vis la jeune Dame à l'Opéra. Je pris
du

du goût pour elle, à la première vûe ; & plus encore à la seconde, lorsque j'eus appris sa situation. Il ne me fut pas difficile de me lier avec l'une & l'autre, après avoir trouvé l'occasion de me faire présenter à la vieille. Mon premier soin fut de tourner toutes mes attentions vers cette prude, & de lui faire penser qu'elle avoit pû m'inspirer quelques sentimens tendres. En même tems je prenois avantage de la situation de la jeune Marquise, entre la jalouste de son mari & l'arrogance de sa belle-sœur, pour la picquer contre ces deux ennemis de sa liberté. Je me flattai d'y faire entrer un peu d'égard pour ma personne. Les Dames Françoises n'ont pas d'aversion pour la galanterie.

La vieille sœur ne laissa pas de former quelques soupçons. Mais j'étois déjà si bien dans l'esprit de la jeune, qu'elle ne se trouva pas disposée à voir congédier le seul homme qu'on lui eût permis de voir. Elle m'apprit les soupçons de sa sœur. Je lui conseillai de l'engager à se cacher dans un cabinet pendant ma première visite, sous prétexte de lui faire entendre comment je m'expliquerois dans son absence. Elle prit la clé du cabinet dans sa poche ; parce qu'il n'étoit pas à propos que la vieille pût être surprise, soit par ma curiosité ou par celle d'un autre.

Jar-

J'arrivai. Je m'assis près de l'aimable Marquise: je marquai de l'étonnement de ne pas voir sa sœur, du chagrin, de l'impatience; & prenant une si belle occasion d'exprimer des sentimens fort vifs pour cette chere absente, je lui donnai le plaisir de croire que je parlois d'elle avec une passion extrême, tandis que mes regards levoient l'équivoque pour la Marquise.

Quel fut le dénouement? Je pris cette charmante Françoisse par la main, en feignant de vouloir chercher sa sœur dans l'appartement voisin. Je la trainai à demi, sans qu'elle osât crier pour se plaindre; & la vieille, enfermée sous une clé sure, demeura dans le ravissement de tout ce qu'elle venoit d'entendre.

Jamais une jolie femme ne s'est trouvée inutilement tête à tête avec moi; à l'exception néanmoins de ma chere Clarisse. Mon ingénuité me fit obtenir grace. La Marquise trouva cette double tromperie d'autant plus plaisante, que non-seulement sa Geolière ne pouvoit se plaindre d'être elle-même en prison, mais qu'en redevenant libre après mon départ, elle se crût presque aussi heureuse que nous l'avions été, sa sœur & moi...

Les Anglois, Belford, ne l'emportent pas souvent sur les François par l'esprit.

Notre



Notre commerce se fôûtint par d'autres ruses, qui ne te paroîtroient pas moins ingénieuses. La glace une fois rompue, ma belle Marquise ne fit pas difficulté d'y contribuer : car tu fais mon axiome ; *une fois subjuguée, c'est pour toujours.* Mais un incident plus tendre servit à révéler le secret ; à le révéler, avant que notre disgrâce commune pût être voilée par le retour du Marquis. La sœur, avec plus d'un sujet de ressentiment, devint une furie impitoiable. Le mari, moins propre à la qualité de mari qu'aucun homme de sa nation, & devenu plus délicat peut-être par son commerce avec les Espagnols, promit de loin une éclatante vengeance. Que restoit-il à la belle que de se jeter sous ma protection ? Elle ne s'en crût pas plus malheureuse ; jusqu'au jour des grandes douleurs, que la mort & le repentir arrivèrent à la même heure.

Pardonne une larme, cher ami : elle méritoit un meilleur fort. De quoi, cet inexorable mari n'aura-t'il pas à répondre ? La sœur fut punie par d'autres événemens : c'est un réflexion qui me console encore. Elle fut réellement punie. Mais peut-être t'avois-je déjà raconté cette histoire.



LET-

LETTRE CCI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Vendredi au soir.

Felicite-moi. Je viens de prendre l'air avec ma charmante, après de grandes instances pour obtenir cette faveur. Nous étions accompagnés des deux Nimphes, qui ont joué parfaitement leur rôle; les yeux modestes, le discours tourné sans affectation à la morale. Ah Belford! quels Demons que les femmes, lorsqu'elles ont passé les bornes, & que nous avons rendu leur ruine complete!

Le carosse nous a conduits vers *Hamstead*, de-là vers *Hihgate*, vers *Muzzelhill* & d'autres lieux, d'où nous sommes revenus à *Hamstead*; & là, par complaisance pour les Nimphes, ma charmante a consenti à faire une petite collation. Ensuite nous sommes revenus de bonne heure à la Ville, par *Kentish-Town*.

Elle a paru d'une humeur délicieuse. Moi, j'ai marqué tant de respect & de complaisance, pendant tout le chemin, & lorsque nous sommes descendus pour nous pro-

T. IV. P. II.

H h

me-



mener sur la hauteur, où la variété des objets forme une perspective charmante, qu'elle m'a promis d'y revenir quelquefois pour prendre le même air. Je crois, Miss Howe, ai-je dit plusieurs fois en moi-même, je crois que tes misérables plans deviennent inutiles.

Depuis que nous sommes revenus, son occupation & la mienne ont été d'écrire. Elle a promis de m'accorder, ce soir, une heure d'entretien avant que de se retirer.

Tout ce que l'amour le plus soumis est capable d'inspirer, pour disposer son cœur à la maladie de demain, fera mon étude pendant notre conversation. Mais j'aurai soin, en partant, de me plaindre d'un mal d'estomac.

* * *

Nous nous sommes vus. De ma part, l'amour & le respect ont joué parfaitement leur rôle. Il n'a rien manqué non plus à sa douceur & à sa complaisance. Elle a paru touchée de mon incommodité. Si subitement! Au moment que nous allions nous quitter! Mais ce n'étoit rien. Elle comptoit de me trouver mieux demain.

Ma foi, Belford, je crois que je suis déjà malade. Est-il possible, pour un étour-

di

di tel que moi, de se persuader qu'il ne se porte pas bien? A ce compte, je serois meilleur Comédien que je ne le souhaite. Mais je n'ai pas un nerf, pas une fibre, qui ne soient toujours prêts à contribuer au succès d'une extravagance dont j'ai formé le dessein.

Dorcas a transcrit pour moi toute la lettre de Miss Howe, du Dimanche 14 de Mai, dont je n'avois encore que l'extrait. Elle n'en a pas trouvé de nouvelle dans le même paquet. Mais c'est assez pour moi de celle-ci, & de celle que j'ai copiée moi-même en chiffre, Dimanche dernier, tandis que ma charmante étoit à l'Eglise.

* * *

Dorcas m'apprend que sa Maîtresse a transporté ses papiers, de la grande armoire d'ébene, dans une cassette qui contient son linge, & qu'elle a placée dans une garde-robe obscure. Nous n'avons pas à présent la clé de cette cassette. Elle y conserve apparemment toutes les lettres qu'elle a reçues avant celles que je me suis procurées. Dorcas en est fort inquiète. Cependant, elle se flatte de n'être pas soupçonnée; parce qu'elle est sûre d'avoir tout remis dans l'ordre où elle l'a trouvé.

Hh 2

LET.



LETTRE CCII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Au Cocotier, Samedi, 27 de Mai.

L'Ipecacuanha est un remède extrêmement désagréable. Pourquoi ces maudits Médecins ne peuvent-ils rien employer pour notre santé, qui ne soit un vrai poison? Il ne seroit pas besoin d'autre punition dans l'autre monde, pour une vie mal employée, que de prendre leurs détestables drogues. Un Médecin d'un côté, un Apotiquaire de l'autre, & la pauvre ame soumise à leurs ordonnances, je ne conçois pas de tourmens pires que cette situation.

Il étoit question de me donner un air malsain: je n'ai que trop réussi. Aiant pris assez d'Ipecacuanha pour me causer de grands vomissemens, & n'ayant pas avallé assez d'eau pour m'en délivrer tout à fait, je me suis trouvé aussitôt l'air d'un homme qui auroit gardé le lit pendant quinze jours. Il ne faut pas badiner avec des armes tranchantes, me suis-je dit à moi-même au milieu de l'exercice; & bien moins avec celles de la médecine.

J'ai

J'ai passé deux heures dans les tranchées. J'avois défendu à Dorcas d'en rien dire à ma chere Clarisse, par un pur mouvement de tendresse; mais bien aise auti. de lui faire connoître lorsqu'elle apprendroit la défense, que je m'attendois à lui voir de l'inquietude pour ma situation. Il faudroit valoir bien peu, pour s'abandonner soi-même, comme si l'on ne méritoit l'attention de personne.

Fort-bien; mais Dorcas est une femme. Elle peut dire tout bas, à sa Maîtresse, le secret qu'elle a reçu ordre de garder.

Viens ici, toi friponne, ai-je dit à cette fille, (malade en attendant comme un chien). Laisse-moi voir comment la douleur, mêlée avec la surprise, fait sur ton visage. Tu t'y prens mal. Cette machoire abbatue & cette bouche trop étendue en ovale conviennent plus à l'horreur qu'à la pitié. Retranche-moi ce clignotement, ces minauderies dans ton *odieux regard*, comme tu fais que ma charmante l'a une fois nommé. Oui; cela est beaucoup mieux; fort-bien: mais tiens la bouche un peu plus fermée. Tu as un ou deux muscles que tu ne faurois gouverner, entre l'os de la joue & les levres. Bon. Pars à présent. Monte & descens l'escalier en t'agitant beaucoup. Porte quelque chose



chose avec toi ; rapporte-le, comme si tu l'avois été chercher ; jusqu'à ce que ce mouvement extraordinaire t'ait mise hors d'haleine, & puisse donner à ta respiration l'air naturel des soupirs.

Dorcas a commencé aussitôt la scène. Qu'y a-t'il donc, Dorcas ? Rien, Madame.

Ma charmante étoit étonnée, sans doute, de ne m'avoir pas vu le matin, mais trop dédaigneuse pour marquer son étonnement. Cependant, à force de répéter, qu'y a-t'il donc, qu'y a-t'il donc, pendant que Dorcas s'empressoit de monter & de descendre, elle a tiré de cette fille ; ah Madame ! mon Maître, mon Maître....

Quoi ? Comment ? Quand ?

(Entre deux paranthèses, je t'apprendrai, Belford, que les petits mots dans la republique des lettres, comme les petits hommes dans une Nation, sont quelquefois ceux qui signifient le plus).

Je ne dois pas vous le dire, Madame. Mon Maître m'a défendu de vous le dire. Mais il est plus mal qu'il ne le pense. Il ne veut pas qu'on vous cause de l'épouvante.

Ici, une vive inquiétude a pris possession de chaque trait du charmant visage. Elle s'est

s'est attendrie pour moi! Sur mon ame, elle s'est attendrie?

Où est-il?

(Trop empressée comme tu vois, pour observer la décence des termes. Autre parenthese, Belford. Ce qu'on appelle décence est si peu naturel, qu'il faut avoir l'esprit composé pour l'observer. La politesse n'habite point avec le trouble).

Je ne puis m'arrêter pour répondre aux questions, a crié la soubrette, quoiqu'elle ne désirât rien tant que de répondre; (troisième parenthese; comme les Crieurs qui font des ventes publiques, & qui tournent le dos à ceux auxquels ils ont le plus d'envie de vendre). Cette précipitation n'a fait qu'augmenter celle de ma charmante. Au même moment, une des Nimphes a dit en bas à la compagne, d'un ton contraint, mais à la porte, & assez haut pour être entendue de ma Déesse, qui prétoit l'oreille: Mon Dieu! ma chere, il faut avertir Madame Lovelace; il y a sûrement du danger. A ces mots, l'adorable Clarisse s'est lancée après Dorcas: Arrêtez... Je veux savoir... O Madame! un vomissement de sang! Un vaisseau rompu, j'en suis sûre!

Ma charmante n'a fait qu'un pas jusqu'à la chambre où j'étois; & s'approchant de

Hh 4

moi,

moi, les yeux pleins d'une tendre inquiétude; qu'avez-vous? comment vous trouvez-vous, M. Lovelace?

„O mon unique amour! fort - bien, fort - bien, ai-je répondu d'une voix languissante. Ce n'est rien; rien qui doive alarmer personne. Je ferai mieux dans un instant. Je n'avois pas besoin de me contrefaire, pour tromper ses yeux; car je souffrois comme un damné, quoique je ne rendisse plus de sang.

En un mot, Belford, je suis parvenu à mon point. Je vois que je suis aimé. Je vois que toutes les offenses sont oubliées. J'ai du credit pour recommencer un nouveau compte. Miss Howe, je te défie ma chere, Madame Townsend! Qui êtes-vous toutes ensemble pour lutter contre moi? Tournez-moi le dos, avec votre contrebande. Qu'il n'y ait plus ici d'autre contrebandier que moi-même; & que les plus exquisés faveurs de ma charmante, ne soient plus des richesses prohibées pour moi.

Personne ne doute plus ici qu'elle ne m'aime. Les larmes lui sont venues aux yeux plus d'une fois, à la vûe de ma situation. Elle a souffert que j'aie pris sa main, & que je l'aie baisée aussi souvent



S. J. Langst.





vent qu'il m'a plu. A l'occasion de quelque discours de Madame Sinclair, qui me reprochoit de vivre trop renfermé, elle m'a recommandé, dans les termes les plus obligeans, de prendre soin de moi. Elle m'a conseillé de voir un Médecin. Dieu, m'a-t-elle dit, a fait les Médecins.

Je ne suis pas de cet avis, Belford. Dieu, assurément nous a fait tous; mais je crois que ma charmante a voulu dire la Médecine, au lieu des Médecins: alors sa pensée pourroit fort bien être entendue dans le sens de cette phrase vulgaire: Dieu envoie les viandes, & le diable fait la cuisine.

Je me suis trouvé bientôt rétabli, après avoir pris le styptique de ses cheres mains.

Lorsqu'elle m'a pressé de prendre l'air, je lui ai demandé, si elle me feroit l'honneur de monter en carosse avec moi. Je voulois connoître par sa réponse, si elle pensoit à fortir dans mon absence.

Elle m'a répondu que si elle n'étoit persuadée qu'une chaise me convenoit mieux après mon accident, elle m'auroit accompagné de tout son cœur.

Est-ce là un divin compliment? J'ai baissé encore une fois sa main. Je lui ai dit qu'elle étoit la bonté même; que je regrettois de ne l'avoir pas mérité mieux: mais que je ne

vois devant nous que des jours heureux: que sa présence, & le généreux intérêt qu'elle avoit pris à mon accident, m'avoit rétabli tout d'un coup: que j'étois bien; que je ne sentoie plus le moindre mal; mais que puisqu'elle étoit d'avis que je prisse un peu l'air, j'allois faire appeller une chaise. O chere Clarisse! ai-je ajoûté, quand cette indisposition me seroit venue de mes derniers chagrins, & du regret que j'ai eu de vous avoir déobligée, tout seroit compensé à l'infini par votre bonté. Tout le pouvoir de la Médecine est dans un sourire de votre bouche & dans un regard de vos yeux. Votre dernier mécontentement a fait ma seule maladie.

Pendant ce tems-là toutes les femmes de la maison levoient les yeux & les mains, pour remercier le Ciel du miracle. Voiez la force de l'amour, disoit l'une tout bas, mais d'un ton qui pouvoit être entendu; le charmant mari, disoit une autre; & toutes ensemble, l'heureux couple! Que ce concert d'éloges a paru flatter ma charmante! Quelles étincelles j'ai vû sortir de ses yeux! Qu'on ne dise pas que les louanges offensent la modestie. Elles échauffent au contraire un cœur qui se rend témoignage de son mérite.

El-

Elles en bannissent la défiance, en y ranimant le courage & la gaité.

A présent, Belford, crois-tu qu'une maladie ne mene à rien? Cependant je te déclare que j'ai trop d'expédiens agréables à mettre en œuvre, pour recommencer jamais l'expérience de ce maudit Ipecacuanha.

LETTRE CCII.

Miſſ CLARISSE HARLOVE, à *Miſſ*
H O W E.

Samedi, 27 de Mai.

Monsieur Lovelace, ma chere, a été fort malade. Son mal l'a pris subitement. Il a vomi du sang en abondance. C'est quelque vaisseau rompu. Il s'étoit plaint, hier au soir, d'un mal d'estomac. Je m'en suis sentie d'autant plus touchée, que je crains qu'il ne soit venu de nos violentes contentions. Mais étois-je coupable?

Que j'ai crû le haïr, ces jours passés! Mais je vois que dans mon cœur, la colère & la haine ne sont que des mouvemens passagers. Il est impossible, ma chere, de haïr ceux qu'on voit en danger de mort, ou dans l'affliction. Je ne me sens point capable

pable de résister à la bonté, ni au sincère aveu d'une faute commise.

Aussi longtems qu'il l'a pû, il a pris grand soin de me faire cacher sa maladie. Si tendre, si attentif dans la violence de la douleur! Je voudrois ne l'avoir pas vû dans cet état. Ce spectacle a fait sur moi trop d'impression; alarmée encore, comme je l'ai été par les craintes de tout le monde. Le pauvre jeune homme! être surpris tout d'un coup, dans une santé si florissante!

Il est parti dans une chaise à Porteurs. Je l'en ai pressé. Mais je crains de lui avoir donné un mauvais conseil, car le repos est ce qu'il y a de mieux dans les maladies de cette nature. On n'est que trop prompt, dans les cas d'importance, à donner son avis sans certitude & sans lumières. Je lui ai proposé, à la vérité, de faire appeler un Médecin: mais il ne veut pas en entendre parler. Je respecte beaucoup la Faculté; & d'autant plus, que ceux qui la traitent avec mépris n'ont pas plus d'égard, comme je l'ai toujours observé, pour des institutions d'un ordre encore plus respectable.

Je vous avoue que mon esprit n'est pas tranquille. Je crains de m'être trop exposée devant lui & devant les femmes de la maison. Elles pourront me trouver excusable, parce

parce

parce qu'elles nous croient mariés. Mais s'il manque de générosité, j'aurai peut-être sujet de regretter une surprise, qui m'apprend à me connoître mieux que je ne me suis connue jusqu'à présent ; sur-tout lorsque j'ai raison de croire qu'il ne s'est pas assez bien-conduit avec moi.

Cependant je vous dirai, comme je le crois sincèrement, que s'il me donne occasion de reprendre l'air de réserve & de le tenir éloigné, j'espère que je trouverai assez de force dans la connoissance que j'ai de ses défauts, pour me rendre supérieure à mes passions ; car M. Lovelace, ma chère, n'est pas un homme estimable dans toutes les parties de son caractère. Que pouvons-nous faire de plus, que nous gouverner par les raisons de lumière qui nous luifent par intervalles ?

Vous ne vous étonnerez pas que je paroisse grave sur cette *découverte*. Quel nom je lui donne ! Mais quel nom puis-je lui donner ? Je n'ai pas le cœur assez à l'aïse, pour approfondir ce cœur comme je le devois.

Dans le mécontentement que j'ai de moi-même, je n'ai pas la hardiesse de jeter les yeux sur ce que je viens d'écrire. Cependant je ne fais pas comment j'aurois pu faire pour écrire autrement. Jamais je ne me suis

fuis trouvée dans une situation d'esprit si bizarre. Je ferois embarrassée à vous la décrire. Auriez-vous jamais été de même? c'est-à-dire, redoutant la censure de mon ame, sans croire néanmoins que je la mérite?

Je ne suis sûre que d'une chose; c'est que je la mériterois effectivement, si mon cœur avoit quelque secret que je voulusse vous déguiser.

Mais je n'ajouterai pas un seul mot, après vous avoir assurée que je veux faire un examen plus rigoureux de moi-même, & que je suis, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCIV.

M. LOVELACE, à M.
BELFORD.

Samedi au soir.

L'air m'a fait le mieux du monde. Il ne me reste rien de ma maladie. Avec un cœur tranquille, comment avoir mal à l'estomac?

Mais en arrivant au logis, j'ai trouvé ma charmante fort alarmée d'un nouvel incident.

dent. On étoit venu s'informer de nous, & d'une manière fort suspecte. Ce n'étoit pas par nos noms, mais par la description de nos personnes qu'on nous avoit demandés: & le Curieux étoit un Domestique en livrée bleue, doublée & galonnée de jaune.

Dorcas & la fille de cuisine, qu'il avoit fait appeller à la porte, aiant refusé de répondre à ses questions s'il n'expliquoit ses motifs, & par quel ordre il étoit si pressant, il avoit répondu, aussi laconiquement qu'elles, que si elles faisoient difficulté de s'expliquer avec lui, peut-être en feroient-elles moins avec une autre personne; & là-dessus, il s'étoit retiré de fort mauvaise humeur.

Dorcas étoit montée brusquement chez sa Maîtresse, qu'elle avoit alarmée, non seulement par le recit de l'événement, mais encore plus par ses propres conjectures, en ajoutant, que c'étoit un homme de fort mauvaise mine, & qu'elle étoit sûre qu'il ne pouvoit être venu avec de bonnes intentions.

La livrée & les traits du Domestique ont donné lieu à des grandes recherches, qui n'ont pas été moins détaillées que les informations. Mon Dieu, mon Dieu! s'est écriée ma charmante; les alarmes ne finiront donc pas? & son imagination lui a représenté tous les maux qu'elle peut redouter.

Elle

Elle a souhaité que M. Lovelace revint promptement!

M. Lovelace est revenu; plein de vivacité, de reconnaissance, de respect & d'amour, pour remercier sa chere Clarisse, & la feliciter du miracle qu'elle avoit opéré dans une guérison si prompte. Elle lui a fait le recit de l'aventure, avec toutes ses circonstances. Dorcas, pour augmenter la fraieur de sa Maîtresse, nous a dit que le domestique avoit le visage brûlé du Soleil, & paroïssoit être homme de Mer.

On a conclu, que ce devoit être le Matelot du Capitaine Singleton. La première scène à laquelle il falloit s'attendre, étoit de voir notre maison environnée de tout un équipage de Vaisseau; d'autant plus, que, suivant une lettre de Miss Howe, le Navire du Capitaine n'étoit pas plus loin qu'à la pointe de *Rotherhith*.

Impossible, ai-je dit. Une entreprise de cette nature ne seroit pas précédée d'une information si mal entendue. Pourquoi ne seroit-ce pas plutôt un des gens de votre cousin Morden, qui venoit vous apporter la nouvelle de son arrivée & vous préparer à sa visite?

Cette explication a paru lui plaire. Ses craintes se sont dissipées. Elle a eu le tems de

de me féliciter fur le prompt retabliffement de ma fanté; ce qu'elle a fait de l'air le plus obligeant.

Mais notre entretien n'avoit pas été long, lorsque Dorcas est revenue nous dire, avec assez d'effroi, que le laquais, le même laquais étoit encore à la porte, & qu'il demandoit, si M. & Madame Lovelace n'étoient pas logés dans cette maison. Il n'avoit aucune mauvaife vûe, avoit-il dit à Dorcas. Mais cette obfervation même étoit une démonstration pour ma charmante, que nous étions menacés de quelque grand mal. Comme Dorcas n'avoit pas fait de réponse, j'ai proposé de descendre moi-même, pour entendre de quoi il étoit question. Je vois, ai-je dit, vos craintes imaginaires & votre impatience, ma chere vie; vous plaît-il de descendre avec moi? Vous entrerez dans le parloir, d'où vous pourrez entendre, fans être vûe, tout ce qui va se passer à la porte.

Elle y a consenti. Nous sommes descendus. Dorcas a fait avancer le Domestique. Je lui ai demandé ce qu'il désiroit, & ce qu'il avoit à dire à Monsieur ou à Madame Lovelace? Après quantité de réverences, je suis sûr, m'a-t'il dit, que j'ai l'honneur de parler à M. Lovelace même. Ce que j'ai à demander, Monsieur, c'est si vous demeurez ici & si



P'on peut vous y parler, ou si vous y êtes du moins pour quelque tems?

De quelle part, mon enfant?

De la part d'un Gentil-homme, qui m'a donné ordre de répondre uniquement à cette demande, qu'il est ami de M. Jules Harlove, oncle aîné de Madame Lovelace.

La chere personne a pensé s'évanouir à ce nom. Elle s'est procuré depuis peu des fels; elle les a tirés aussitôt.

Dites-moi, mon ami, connoissez-vous le Colonel Morden?

Non, Monsieur; je n'ai jamais entendu ce nom-là.

Ni le Capitaine Singleton?

Non, Monsieur. Mais mon Maître est aussi Capitaine.

Comment se nomme-t'il?

Je ne fais pas si je dois le dire.

Il ne sauroit y avoir de mal à me dire son nom, si vous venez avec des vûes honnêtes.

Très honnêtes, Monsieur, car mon Maître me l'a dit; & sur la face de la terre, il n'y a pas de plus honnête Gentil-homme que mon Maître. Son nom, Monsieur, est le Capitaine *Tomlinson*.

Je ne connois point ce nom-là.

C'est-ce que je m' imagine, Monsieur. Il m'a dit, qu'il n'avoit pas l'honneur d'être
con-

connu de vous, mais que malgré cela sa visite ne vous seroit pas désagréable.

Ici, faisant deux pas pour m'approcher du parloir: connoissez-vous, ma tres chere vie, un Capitaine Tomlinson, ami de votre oncle?

Non, a répondu ma charmante, mais mon oncle peut avoir des amis que je ne connois pas: & paroissant tremblante, elle m'a demandé si j'avois bonne opinion de cette aventure.

Il falloit achever avec le Messager. Si votre Maître, lui ai-je dit, a quelque chose à démêler avec M. Lovelace, vous pouvez l'assurer que M. Lovelace est ici, & se trouvera volontiers au rendez-vous qui lui sera marqué.

La chere personne a paru craindre que pour ma propre sureté, je ne me fusse engagé trop legerement. Le Messager est parti, tandis que pour prévenir l'étonnement de ma Belle, j'ai feint de m'étonner que le capitaine Tomlinson, qui avoit de justes raisons de me croire au logis, n'eût pas écrit deux mots en y envoyant pour la seconde fois.

En même tems, dans la crainte que ce ne fût quelque invention de James Harlove, qui aime les complots, ai-je remarqué, quoiqu'il n'y ait pas la tête fort propre, j'ai donné quelques instructions préliminaires aux femmes & aux domestiques de la maison; après avoir eu soin, pour rendre la scène plus éclatante, de faire assembler tout le monde: & ma Char-



mante a pris la résolution de ne pas sortir, jusqu'à ce qu'elle ait vû la fin de cette affaire.

Je suis obligé de finir ici, quoiqu'au milieu d'une narration si intéressante. J'ajoute seulement que le pauvre Belton a besoin de toi; car, pour tout au monde, je n'ose m'écarter. Mowbray & Tourvill se tourmentent beaucoup; comme des vagabonds sans chef, sans mains & sans ame, depuis qu'ils n'ont plus ni toi ni moi pour les conduire. Apprens moi comment se porte ton oncle.

LETTRE CCV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi, 18 de Mai.

Cette aventure du Capitaine Tomlinson a fait notre unique entretien, non-seulement pendant toute la soirée d'hier, mais ce matin encore, pendant tout le déjeuner. Ma Belle ne cesse pas de croire que c'est le prélude d'une malheureuse entreprise de la part de Singleton. J'ai répondu qu'il y a beaucoup plus d'apparence que c'est une invention du Colonel Morden, pour lui causer un peu d'alarme, & que les voyageurs, à leur retour, prennent quelquefois plaisir à surprendre. Pourquoi, tres-chere Clarisse, lui ai-je dit, donnerions-nous l'interprétation la moins favo-

favorable à tout ce que nous ne saurions bien expliquer?

Elle m'a répondu que depuis quelque tems, il lui étoit arrivé tant de choses défagréables, qu'elle ne pouvoit empêcher que ses craintes ne fussent souvent plus fortes que ses espérances.

C'est ce qui me fait craindre, ai-je répliqué, de vous voir tomber dans un abattement qui vous rende insensible au bonheur qui se prépare pour nous. Elle espéroit, m'a-t-elle dit gravement, que son respect & sa reconnoissance pour le dispensateur de tous les biens, la garantiroient de l'ingratitude; & la reconnoissance, dans un cœur, produisoit le même effet que la joie.

Ainsi, Belford, toutes ses joies futures portent sur des biens invisibles. Elle a raison; car ceux qui comptent le moins sur les causes secondes, sont le moins exposés à voir manquer leurs espérances. Gravité, comme tu vois, pour gravité.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Dorcas est venue d'un air effraié. Elle m'a causé à moi-même une forte de palpitation. Mais il s'est passé bien d'autres mouvemens dans le cœur de ma Charmante, comme je l'ai remarqué à son sein, qui se soulevoit jusqu'au menton. Ces gens du bas ordre, a-t-elle observé, tendent toujours stupidement au mer-



veilleux, & trouvent un sujet de surprise dans les evenemens les plus communs.

Pourquoi cet air alarmé, ai-je dit à la Soubrette: avec vos doits étendus, & vos O Mademoiselle? O Monsieur? La difference auroit-elle été d'une minute, quand vous seriez venue plus doucement?

Le Capitaine Tomlinson, Monsieur!

Le Capitaine Diabie.... que m'importe? Ne voyez-vous pas dans quel trouble vous avez jetté votre Maîtresse?

Cher Monsieur Lovelace, m'a dit ma Charmante en tremblant, (vois, Belford, ce que c'est de paroître nécessaire: je suis le cher Monsieur Lovelace) si... si mon frere, si le Capitaine Singleton, paroissoient; je vous en prie, je vous en conjure, gardez un peu de modération. Mon frere est mon frere. Le Capitaine Singleton n'est qu'un Agent.

Ma très chere vie, en passant mes bras autour d'elle, (lorsqu'on demande une faveur, ai-je pensé en moi-même, ce seroit bien le diable, si des libertés si innocentes n'étoient pas permises, au cher M. Lovelace encore?) Vous ferez témoin de tout ce qui va se passer entre nous. Dorcas, faites entrer la personne qui me demande.

Elle m'a supplié de lui laisser le tems de se retirer. On ne devoit pas savoir qu'elle fût dans la maison.

Char-

Charmante fille! Tu vois, Belford, qu'elle ne pense plus à me quitter. Les friponnes! si l'on n'emploioit pas quelquefois la surprise, comment un honnête homme sauroit-il jamais ce qui se passe dans leur cœur?

Elle est sortie de la chambre, pour prêter l'oreille. Quoique cet incident n'ait pas produit tout ce que j'en avois attendu, il faut, si tu veux connoître entièrement la circulation de mes desseins, que je te raconte, jusqu'à la moindre circonstance, ce qui s'est passé entre le Capitaine Tomlinson & moi.

Il est entré en habit de campagne, son fouet à la main:

Votre serviteur, Monsieur. Je crois parler à M. Lovelace.

Mon nom est Lovelace, Monsieur.

„ Pardon, Monsieur, pour le jour & pour
„ l'habillement. Je suis obligé de sortir à ce
„ moment de la Ville, dans l'espérance de
„ revenir ce soir.

Le jour n'a rien que de convenable: l'habillement n'a pas besoin d'apologie.

„ Lorsque j'ai envoyé mon valet je ne pré-
„ voiois pas que je trouverois moi-même le
„ tems de vous voir. Je ne m'étois proposé
„ ce jour-là, pour obliger mon ami, que de
„ m'assurer de votre demeure, & si je pouvois
„ espérer l'honneur de vous parler, ou à Ma-
„ dame votre épouse.

Monſieur, vous devez connoître vos motifs. Vous devez ſavoir auſſi quel tems vos affaires vous laiſſent. J'attens que vous prenez la peine de vous expliquer.

(Ma Charmante m'a conſeſſé depuis, que le ton ſec de mes réponſes l'avoit fort alarmée. Tu devineras aiſément, que ſi je mêle ici ſes émotions, je n'en ai été informé qu'à près cette ſcène.)

„J'eſpère, Monſieur, que vous ne vous
„offenſerez pas. Mon deſſein n'eſt pas de
„vous offenſer.

Non, non, Monſieur; expliquez-vous librement.

„Je n'ai aucune ſorte d'intérêt, Monſieur,
„dans l'affaire qui m'amene ici. Je puis
„vous paroître trop officieux. Mais ſi je le
„crois, je ceſſerois de m'en mêler, auſſitôt
„que je vous aurai fait entendre de quoi il
„eſt queſtion.

Eh de quoi s'agit-il, Monſieur?

„Puis-je vous demander ſans offenſe, Mon-
„ſieur, ſi vous avez du penchant pour vous
„réconcilier, & ſi vous êtes diſpoſé à prendre
„des meſures honorables, de concert avec
„une perſonne du nom d'Harlove; comme
„une préparation qui peut conduire à la re-
„conciliation générale.

(Quelle agitation dans le cœur de ma charmante!)

Vous

Vous m'embarrassez, Monsieur, (& l'agitation redoubla sans doute ici.) Toute la famille en a fort mal usé avec moi. Elle a ménagé encore moins ma réputation, & celle même de mes Proches; ce que j'ai bien plus de peine à pardonner.

„Monsieur, Monsieur, j'ai fini. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu. (Ici, ma charmante a pensé s'évanouir, & n'a pas du tout été contente de moi.)

Mais, Monsieur, rien n'empêche que vous n'expliquiez le sujet de votre commission, puisqu'il paroît que c'est une commission dont vous vous êtes chargé.

„Oui, Monsieur, c'en est une; & d'une nature qui m'avoit fait juger qu'elle seroit agréable pour toutes les parties: sans quoi j'aurois refusé de l'accepter.

Elle peut l'être, Monsieur, lorsqu'elle fera mieux connue. Mais souffrez que je la prévienne par une question. Connoîtrez-vous le Colonel Morden?

„Non, Monsieur. Si vous entendez *personnellement*, je le ne connois pas. Mais mon intime ami, M. Jules Harlove, m'a parlé souvent de lui avec de grandes marques d'estime, comme de son associé dans une affaire d'importance.

J'avois jugé, Monsieur, que le Colonel pouvoit être arrivé; & qu'étant peut-être de

ses amis, votre dessein étoit de me causer une agréable surprise.

„ Si le Colonel Morden étoit en Angle-
 „ terre, M. Jules Harlove ne pourroit l'igno-
 „ rer, & vraisemblablement je ne serois pas sans
 „ avoir l'honneur de le connoître.

Fort bien, Monsieur. Vous êtes donc chargé de quelque commission pour moi, de la part de M. Jules Harlove?

„ Monsieur, je vais vous expliquer en
 „ aussi peu de mots qu'il me sera possible,
 „ le véritable sujet qui m'amene. Mais ap-
 „ prouvez que je vous fasse aussi une question
 „ préliminaire, pour laquelle vous verrez
 „ que la curiosité n'est pas mon seul motif.
 „ Votre réponse m'est nécessaire pour conti-
 „ nuer, & vous en allez juger après m'avoir
 „ entendu.

Quelle est cette question, Monsieur? „ En
 „ deux mots; si vous êtes actuellement, &
 „ de bonne foi, marié à Miss Clarisse Har-
 „ love?

(J'ai marqué de l'étonnement, & j'ai pris un ton plus haut).

Telle est donc la question à laquelle il faut que je réponde, avant que vous puissiez parler plus nettement?

„ Je ne pense à rien moins qu'à vous of-
 „ fencer, M. Lovelace. Un ami m'a pressé
 „ de me charger de cet office. J'ai des nié-

„ ces

„ces. J'ai des filles. Je me suis figuré que la
 „commission étoit louable; sans quoi, je
 „me serois dispensé de l'accepter. Je con-
 „nois le monde, & je prendrai la liberté de
 „dire que si cette jeune Dame...

Vous vous nommez le Capitaine Tomlinson; n'est-ce pas?

„Oui, Monsieur.

Eh bien, Capitaine Tomlinson, je vous déclare qu'il n'y a point de liberté que je puisse prendre en bonne part, si elle n'est extrêmement délicate, lorsqu'il est question de la jeune Dame dont vous parlez.

„Lorsque vous m'aurez entendu, M. Lovelace, si vous jugez que je me sois expliqué d'une manière qui ait rendu cette précaution nécessaire, je conviendrai qu'elle étoit juste. Permettez-moi de vous dire, que je n'ignore pas ce qui est dû au caractère d'une femme vertueuse.

Comment? Capitaine Tomlinson, il paroît que vous vous échauffez facilement. Au reste, si ce langage couvre quelque vûe (Que ma Belle a tremblé ici, comme elle m'en a fait l'aveu!) je répons seulement que cette maison est un lieu privilégié. C'est à présent ma demeure, & par conséquent un asile sacré pour quiconque me fait l'honneur d'y venir, dans quelque vûe qu'il y vienne.

„Je

„Je ne crois pas, Monsieur, avoir don-
 „né occasion à ce discours. Mais je ne ferai
 „pas difficulté de vous voir dans tout autre
 „lieu, si je vous importune ici. On m'avoit
 „averti, que j'aurois à faire à un jeune Gen-
 „tilhomme plein de feu. Comme je me
 „rens témoignage de mes intentions, & que
 „la commission que j'ai acceptée est d'une
 „nature paisible, je n'en ai pas été plus re-
 „froidi. J'ai deux fois votre âge, M. Love-
 „lace; j'ose le dire. Mais je vous assure que
 „si mon message, ou la manière dont je
 „l'exécute, ont quelque chose d'offençant
 „pour vous, je puis suspendre mon entre-
 „prise un jour ou deux, & pour toujours si
 „vous le désirez. Ainsi, Monsieur, quel-
 „que jour qu'il vous plaise de choisir, vous
 „serez le maître de me faire savoir vos in-
 „tentions, . . .

(Il alloit me dire sa demeure, mais je l'ai interrompu).

Capitaine Tomlinson, vous répondez fort-bien. J'aime les caractères fermes. N'étes-vous pas Officier de guerre?

„Je l'ai été, Monsieur. Mais *j'ai converti*
 „*mon épée en un soc de charrue*, pour parler
 „le langage de l'écriture; & depuis quel-
 „ques années j'ai fait toutes mes délices
 „de cultiver le bien de mes peres. Un
 „homme de cœur, M. Lovelace, me plaît
 „autant

„ autant que jamais. Cependant permettez-
 „ moi de vous dire, que lorsque vous serez
 „ à mon âge, vous penserez qu'il n'y a pas
 „ autant de vrai courage dans une chaleur
 „ de jeunesse, que vous semblez y en trou-
 „ ver à présent.

(Qu'en dis-tu, Belford? Ce n'est pas un
 sot que ce Tomlinson. Il a gagné tout à la
 fois l'attention & le cœur de ma charmante.
 Quel bonheur, a-t'elle dit, qu'il y ait des
 hommes capables de se posséder dans la co-
 lère?)

Fort-bien, Capitaine. Reproche pour re-
 proche. Nos points son égaux. Donnez-
 moi donc à présent le plaisir d'entendre vo-
 tre commission.

„ Volontiers, Messieurs, pourvu que
 „ vous me permettiez de répéter ma deman-
 „ de. Etes-vous marié réellement & de
 „ bonne foi à Miss Clarisse Harlove, ou ne
 „ l'êtes-vous pas?

Rien de plus clair, Capitaine. Mais si je
 vous répons que je suis marié, qu'aurez-vous
 à dire?

„ Je dirai, Monsieur, que vous êtes hom-
 „ me d'honneur.

Oui, Capitaine, c'est ce que je crois être;
 soit que vous le disiez ou que vous ne le di-
 siez pas.

„ Je

„Je ferai sincère, Monsieur, dans tout
 „ce que j'ai à vous expliquer là-dessus. M.
 „Jules Harlove a découvert depuis peu que
 „vous êtes logés dans la même maison vous
 „& sa nièce; que vous étiez ensemble à la
 „Comédie il y a sept ou huit jours. Il se
 „flatte que vous êtes mariés. On l'a même
 „confirmé dans cette opinion: mais comme
 „il vous connoît d'un caractère entrepren-
 „nant, & que vous avez déclaré du dédain
 „pour une alliance avec sa famille, il sou-
 „haite que je tire de votre propre bouche
 „la confirmation de votre mariage, avant
 „que de s'engager dans les démarches qu'il
 „est disposé à faire en faveur de sa nièce.
 „Vous conviendrez, M. Lovelace, qu'il
 „n'auroit pas lieu d'être satisfait d'une ré-
 „ponse qui lui laisseroit le moindre doute.

Il me semble, Capitaine Tomlinson, qu'il
 n'y a qu'une mechanceté damnable qui pût
 faire supposer.....

„Monsieur.... Monsieur Lovelace, au
 „nom de Dieu ne vous échauffez pas. Les
 „parens de la jeune Dame sont jaloux de
 „l'honneur de leur famille. Ils ont, comme
 „vous, des préventions à vaincre. On peut
 „avoir pris des avantages..... sans que la
 „jeune Dame soit blamable.

Elle n'est pas capable, Monsieur, de don-
 ner de tels avantages: & quand elle le seroit,
 qui

qui seroit l'homme capable de les prendre?
la connoissez-vous?

„Je n'ai jamais eu l'honneur de la voir
„plus d'une fois. C'étoit même à l'Eglise, &
„je ne crois pas que je pusse la reconnoître.

Ne pas la reconnoître, Monsieur! J'au-
rois cru qu'après avoir eu le bonheur de la
voir une fois, il n'y avoit pas d'homme au
monde qui ne la reconnut entre mille.

„Je me souviens, Monsieur, d'avoir pen-
„sé que je n'avois jamais vû de si belle fem-
„me. Mais, M. Lovelace, vous conviendrez
„qu'il vaut mieux que ses parens vous aient
„fait une injustice, que si vous lui en aviez
„fait une. Me permettez-vous de vous re-
„péter ma question?

Là-dessus Dorcas est entrée avec préci-
pitation. Monsieur, m'a-t-elle dit, un Etran-
ger demande à vous parler une minute; &
me tirant à part, c'est ma Maîtresse, M.

(Conçois-tu, Belford, que la chere per-
sonne ait pû mettre ce petit mensonge dans
la bouche de Dorcas, & cela pour m'en é-
pargner un?) J'ai répondu à cette fille: fai-
tes entrer l'Etranger dans une salle, & je suis
à lui dans quelques momens. Elle est sortie.
Je n'ai pas douté que ma Charmante ne vou-
lût me dicter la réponse que je devois faire
aux instances du Capitaine. Elle n'auroit pas
réussi, comme tu crois. Cependant le mes-
sage

sage



sage de Dorcas a produit quelque effet. J'étois sur le point de faire un de mes coups de maître, qui auroit été de prendre avantage des informations du Capitaine pour lui faire avouer à elle-même notre mariage devant lui, comme elle l'avoit fait devant les femmes de la maison : & si j'avois pû l'y faire consentir, il ne m'auroit pas été plus difficile de l'engager, pour la satisfaction de son oncle, à lui écrire une lettre de reconnoissance, qu'elle n'auroit pû se dispenser de signer *Clariffé Lovelace*. Je n'étois pas fort disposé par conséquent à suivre l'ordre qu'elle m'envoioit. Mais dans la crainte aussi de l'offenser sans retour, j'ai jugé à propos de changer l'état de la question, en mettant Tomlinson dans la nécessité de répondre pour lui-même. Ma vie ne regardoit qu'elle : car au fond, comme je lui ai dit ensuite à elle-même, que m'importe d'être jamais reconcilié avec une famille que je dois éternellement mépriser ?

Vous croiez donc, Capitaine, que j'ai fait une réponse douteuse à la question que vous m'avez proposée ? Vous pouvez le penser ? Je vous apprens que j'ai le cœur fier, & que si vous ne me paroissiez pas un galant homme, qui ne vous êtes engagé dans cette affaire que par de généreux motifs, je prendrois fort mal une question qui suppose quelque

que doute de mon honneur. Mais avant que de vous satisfaire plus directement, je vous ferai moi-même deux ou trois questions auxquelles je vous prie de répondre.

„ De tout mon cœur, Monsieur. Vous ne
 „ me ferez pas de questions auxquelles je ne
 „ réponde avec candeur.

Vous dites, qu'il est revenu à M. Harlove que nous avons été ensemble à la Comédie, & que nous sommes logés dans la même maison. De grace, d'où lui viennent ces lumières? Car je ne vous cacherai pas que par certaines considérations, qui ne me regardent pas moi-même, j'avois souhaité que notre demeure fût ignorée; & ce secret a été gardé si fidèlement, que Miss Howe même, quoiqu'en commerce avec son amie, ne fait pas où lui adresser directement ses lettres.

„ Je puis vous dire que la personne qui
 „ vous a vûs à la Comedie est un homme
 „ d'affaires de M. Jules Harlove. Il observa
 „ tous vos mouvemens. Après le Spectacle,
 „ il suivit votre carosse jusqu'ici; & le lende-
 „ main, étant monté à cheval, il se hâta d'al-
 „ ler faire part à son Maître de ses observa-
 „ tions.

Quelle bizarrerie dans les événemens, Capitaine Tomlinson? Mais notre demeure est-elle connue de quelque autre Harlove?



„ C'est un secret absolu pour tout le reste
 „ de la famille, & M. Jules Harlove desire
 „ qu'il soit gardé. Il fouhaite qu'on ne sache
 „ pas non plus qu'il entre en traité avec vous,
 „ si sa nièce est actuellement mariée: car il
 „ prévoit beaucoup d'obstacles à la reconci-
 „ liation de la part de certaines personnes,
 „ quand il leur donneroit même cette assu-
 „ rance.

Je n'en doute pas, Capitaine. Toute la fo-
 lie de cette famille vient du brave James Har-
 love. Quels fous, en effet, de se laisser gou-
 verner par une tête à qui la malice, plutôt
 que le genie, donne une vivacité mal-entend-
 due, qui ne vient de rien moins que de la
 nature! Mais y a-t'il longtems, s'il vous
 plaît, que M. Jules Harlove est dans cette
 pacifique disposition?

„ Je vous le dirai volontiers, M. Lovelace;
 „ & je vous en apprendrai même l'occasion.
 „ Je veux m'expliquer d'autant plus nettement
 „ là-dessus, & sur tout ce que vous avez quel-
 „ ques intérêt à favoir de moi, qu'après m'a-
 „ voir entendu, vous serez persuadé que je
 „ ne me suis pas chargé mal à propos de la
 „ commission que j'exécute.

Parlez, Capitaine. Je vous promets toute
 mon attention. (Ma charmante n'en don-
 noit pas moins sans doute).

„ Il faut vous apprendre, Monsieur, qu'il
 „ n'y a pas longtems que je suis établi dans le
 „ voisinage de M. Jules Harlove. Deux mo-
 „ tifs m'y ont fait transporter ma famille, de
 „ Northampton-Shire; celui d'être plus à por-
 „ tée de remplir les devoirs d'une curatelle
 „ dont je n'ai pû me dispenser, & qui m'obli-
 „ ge de faire souvent le voiage de Londres;
 „ & mon propre intérêt, qui m'a fait prendre
 „ le parti d'occuper moi-meme une Ferme
 „ négligée, dont j'ai acquis depuis peu la pro-
 „ priété. Mais quoique notre connoissance
 „ ne soit pas plus ancienne, & qu'elle ait
 „ commencé au jeu de boules, (l'oncle Ju-
 „ les est un grand joueur de boules, Belford,)
 „ à l'occasion d'un coup d'importance dont
 „ on me remit la décision; deux freres n'ont
 „ pas l'un pour l'autre une plus cordiale esti-
 „ me. Vous savez, M. Lovelace, que la na-
 „ ture a mis, entre certains esprits, des rap-
 „ ports capables de les lier étroitement dans
 „ un quart-d'heure.

Cela est vrai, Capitaine.

„ Ce fut en conséquence de cette amitié re-
 „ connue de part & d'autre, que Lundi quin-
 „ ze du mois, comme je m'en souviens par-
 „ faitement, M. Harlove vint me demander
 „ familièrement à dîner. Dans notre entre-
 „ tien, il m'apprit en confidence toute la
 „ malheureuse affaire qui a causé tant de cha-

Kk 2

„ grin



„grin à toute sa famille. Je n'en étois infor-
 „mé que par le bruit public; car malgré
 „notre intime liaison, j'avois attendu que
 „dans une occasion de cette nature il s'ex-
 „pliquât le premier. Il me dit alors qu'un
 „homme de considération, qu'il me nomma,
 „s'étoit adressé à lui, deux ou trois jours
 „auparavant, pour l'engager, nonseulement
 „à se reconcilier avec sa nièce, mais à faire
 „les ouvertures d'une reconciliation géné-
 „rale.

„Sa sœur Harlove, m'a-t'il dit, avoit été
 „solicitée en même tems, par une bonne
 „femme qui est respectée de tout le monde,
 „& qui avoit fait entendre qu'avec un peu
 „d'encouragement de la part de la famille,
 „sa nièce étoit disposée à rentrer sous la pro-
 „tection de ses parens & même à vous quit-
 „ter; mais qu'autrement elle ne pouvoit évi-
 „ter de devenir votre femme.

„Je me flatte, M. Lovelace, de n'avoir
 „rien dit d'offençant pour vous. Vous paroîs-
 „sez chagrin. Vous soupirez, Monsieur.

Continuez, Capitaine Tomlinson; de
 grace continuez. (J'ai poussé un soupir en-
 core plus profond).

„Ils ont trouvé tous extrêmement étran-
 „ge, qu'une jeune personne parlât d'éviter
 „le mariage, avec un homme, à qui elle
 „s'est livrée en prenant la fuite avec lui.

Je

Je vous prie, Capitaine, je vous prie M. Tomlinson, de ne plus toucher ce point. La nièce de M. Harlove est un Ange. Elle est au-dessus du moindre reproche. Les fautes, s'il y en a quelqu'une ici, viennent de sa famille & de moi. Ce que vous voudriez ajouter, n'est-ce pas? c'est que l'implacable famille a rejeté ses offres. Je le fais. Cet événement a causé quelque mes-intelligence entre-elle & moi: une querelle d'Amans; vous m'entendez Capitaine. Notre bonheur en est augmenté depuis.

„D'accord, Monsieur. Mais vous con-
 „viendrez que M. Harlove en a dû faire de
 „plus sérieuses réflexions sur les circonstan-
 „ces. Il m'a demandé mon avis sur la con-
 „duite qu'il devoit tenir. Jamais, m'a-t'il
 „dit, un père n'eut pour une fille plus de
 „tendresse qu'il en a pour sa nièce. Il re-
 „connoît qu'elle a été durement traitée par
 „son frere & par sa sœur: & comme votre
 „alliance, Monsieur, est bien éloignée de
 „faire deshonneur à sa famille, il seroit por-
 „té à faire tous ses efforts pour réconcilier
 „toutes les parties, s'il étoit sûr que vous
 „fussiez actuellement homme & femme.

Puis-je vous demander, Capitaine, quel a été votre avis?

„Je lui ai dit naturellement, que si sa
 „nièce avoit été indignement traitée, ou si



„ elle étoit dans quelque embarras, comme il
 „ croioit le pouvoir conclure de ses offres,
 „ il ne feroit pas longtems sans entendre en-
 „ core parler d'elle : mais qu'il me paroif-
 „ soit plus vraisemblable qu'elle avoit fait des
 „ offres sans espérance de succès, & comme
 „ une démarche qu'elle avoit crue nécessaire
 „ pour se marier sans le consentement de ses
 „ proches : d'autant plus, comme il me l'a-
 „ voit dit lui-même qu'elles ne venoient
 „ pas directement d'elle, mais d'une jeune
 „ Demoiselle de ses amies, qui n'étoit pas le
 „ mieux du monde avec la famille, & qu'elle
 „ n'auroit pas employée si elle s'étoit promis
 „ quelque succès.

A merveille, Capitaine Tomlinson. De
 grace, continuez.

„ L'affaire demeura dans cette situation
 „ jusqu'à Dimanche au soir, que M. Jules
 „ Harlove me fit l'honneur de venir chez
 „ moi, accompagné de l'homme qui vous
 „ avoit vû à la Comédie avec votre chere
 „ femme, comme je veux croire qu'elle l'est
 „ à présent, & qui l'avoit assuré que vous
 „ logiez dans la même maison. Les offres,
 „ qui étoient toutes recentes, semblaient faire
 „ connoître que vous n'étiez pas mariés; il
 „ étoit dans une si vive inquiétude pour l'hon-
 „ neur de sa nièce, que je lui conseillai de
 „ dépêcher puelque personne de confiance à
 „ la

„ la Ville, pour faire les recherches convenables.

Fort-bien, Capitaine; & M. Harlove fit-il partir quelqu'un avec cette commission?

„ Il en chargea un homme sage & discret; qui prit des informations Mardi dernier, si je ne me trompe, car il nous les apporta Mercredi. Après s'être adressé aux voisins, sans en pouvoir tirer les lumières qu'il cherchoit, il fit appeler la femme de chambre de votre Dame, qui déclara que vous étiez actuellement mariés. Mais l'homme de confiance aiant refusé d'expliquer les motifs de sa curiosité, cette fille refusa aussi de lui apprendre le jour & les autres circonstances de votre mariage.

Votre recit, Capitaine est fort clair & fort exact. Continuez, je vous prie.

„ L'homme revint. Mais ses informations laissèrent des doutes à M. Harlove, qui ne voulant point s'engager témérairement dans une affaire si importante, me pria d'entreprendre moi-même cet éclaircissement, parce que mes affaires m'appellent souvent à Londres. Vous avez des enfans, M. Tomlinson; vous connoissez le monde, eût-il la bonté de me dire; vous comprenez mes vues; vous êtes capable d'y mettre & de la sagesse & de la fermeté: je serai content de tout ce qui vous satisfera vous-même.



(Ici Dorcas est rentrée brusquement, pour me dire, que l'Etranger s'impatientoit. J'ai répondu, que j'étois à lui dans un instant.)

Alors le Capitaine a fort bien expliqué, pourquoi il n'étoit pas venu lui-même, lorsqu'il savoit que nous étions logés dans cette maison. Il avoit, m'a-t'il dit, une affaire de conséquence hors de Londres, à laquelle il s'étoit cru obligé de donner hier tous ses soins. Mais d'autres obstacles lui aiant fait remettre son voiage à ce jour, & sachant qu'il nous trouveroit ce matin au logis, sans être sûr de retrouver une autre fois la même occasion, il avoit cru devoir tenter sa bonne fortune avant son départ; ce qui le faisoit paroître avec ses bottes & ses éperons, comme je le voiois.

Il a laissé couler quelque mots à l'honneur de nos Hôteses; mais assez adroitement, pour ne pas faire soupçonner qu'il eût jugé nécessaire de prendre des informations, sur le caractère d'une maison de si bonne apparence. Je puis remarquer aussi par rapport à ce point, que si ma charmante avoit pu concevoir quelque défiance des femmes du logis, le silence du Messager de son oncle, après ses informations dans le voisinage, auroit été une forte preuve en leur faveur.

Le Capitaine a repris: „à présent, Monsieur, que je crois vous avoir donné de ju-
„stes

„stes éclairciffemens sur tout ce qui regarde
 „ma commission, j'espère que vous me
 „permettez de renouveler ma demande,
 „qui est...

(Dorcas est revenue, comme hors d'haleine. Monsieur! l'Etranger veut entrer jusqu'ici, pour vous parler. Et s'approchant de mon oreille, ma Maîtresse est impatiente; elle est surprise que vous tardiez si longtems.)

Pardon, Capitaine, si je vous quitte un moment.

„Je vous ai trop retenu, M. Lovelace; &
 „mes propres affaires ne me permettent pas
 „de pouffer cet entretien plus loin, surtout,
 „lorsque la suite de ma question & de votre
 „réponse nous engageroit sans doute dans
 „de plus longues explications. Me permet-
 „tez-vous de revenir demain au matin?

Vous déjeûnerez donc avec moi, Capitaine?

„Il faut que ce soit de très-bonne heure,
 „si vous me faites cette faveur-là. Je dois
 „être chez moi demain au soir, sans quoi je
 „causerois une mortelle inquiétude à la meil-
 „leure de toutes les femmes; & j'ai deux ou
 „trois endroits où je suis obligé de m'arrêter
 „sur la route.

Ce sera dès sept heures, si vous le souhaitez, Capitaine. Nous sommes ici fort matineux. Et je vous dirai volontiers que si j'ai quelque réconciliation à me promettre avec



une famille aussi implacable que j'ai toujours éprouvé les Harloves, ce doit être par la médiation d'un homme aussi sage & aussi modéré que vous.

Nous nous sommes quittés de cette manière, avec les plus grandes marques de considération & de politesse. Mais, pour la satisfaction particulière d'un si galant homme, je ne lui ai laissé aucun doute que nous ne fussions homme & femme; quoique je ne l'en aie point assuré directement.

LETTRE CCVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Ce Capitaine Tomlinson est tout à la fois un des plus heureux & des meilleurs hommes du monde. Que ne donnerois-je pas pour être aussi bien que lui dans l'opinion de ma charmante! Cependant si j'avois la liberté de raconter ma propre histoire, si l'on y ajoutoit la même foi, je serois aussi bon homme que lui. Mais le diable l'eût plutôt emporté que je n'eusse consenti à le voir pour le sujet qui l'a fait venir, si j'eusse cru n'en pas tirer plus de fruit pour mon principal but, tel que je te l'ai fait entendre dans ma lettre précédente.

Il faut t'apprendre les particularités d'une conférence entre ma Belle & moi, à l'occasion de ses impatiens messages. C'est à regret que j'en suis venu à des explications là-dessus, parce qu'au fond, elle avoit remporté sur moi un demi triomphe.

Après avoir conduit le Capitaine jusqu'à la porte, je suis retourné à la salle à manger, & j'ai pris un air joyeux lorsque j'y ai vû entrer la Divinité de mon cœur. O très-chère Clarisse! quelles félicitations ne vous dois-je pas sur la perspective qui s'ouvre pour vos déurs! Là-dessus, j'ai faisi sa main, que j'ai pressée par mille baisers.

Jallois continuer; mais elle m'a interrompu. Vous voiez, M. Lovelace, m'a-t'elle dit, que vous vous êtes jetté dans l'embarras par vos propres détours. Vous voiez que vous n'avez pû satisfaire directement à une question simple & honête, quoique de-là dépende toute cette perspective de bonheur dont vous me felicitez.

Je lui ai répondu qu'elle n'ignoroit pas quelles avoient été mes vûes, en déclarant que nous étions mariés. Vous savez, lui ai-je dit, que je n'en ai pris aucun avantage, & qu'il n'en est arrivé aucun inconvenient. Vous voiez que votre oncle demande seulement d'en être assuré par nous-mêmes

„ Pas

„Pas un mot dans cette vûe, M. Lovelace. Je risquerois, j'abandonnerois même la réconciliation que j'ai tant à cœur, plutôt que de donner le moindre credit à une fausseté.

Ma tres-chere ame.... Voudriez-vous que je parusse.... „Je voudrois, Monsieur, que vous parussiez ce que vous êtes: & je suis résolue de paroître ce que je suis, aux yeux de l'ami de mon oncle & aux siens.

Huit jours seulement, ma très-chere vie: ne pouvez-vous pendant huit jours, jusqu'à ce que les articles....

„Pas une minute avec mon consentement. „Vous ne comprenez pas, Monsieur, combien j'ai ressenti de chagrin, d'avoir paru ici ce que je ne suis pas. Mon oncle n'aura jamais à me reprocher de lui en avoir imposé volontairement.

Que voulez vous, ma chere, que je dise demain au Capitaine? Je lui ai donné lieu de penser....

„Mettez-le sincèrement au fait, M. Lovelace. Dites-lui la vérité. Communiquez-lui ce que vous voudrez, des intentions de votre famille en ma faveur. Dites-lui ce qu'il vous plaira par rapport aux articles: & lorsqu'ils seront dressés, si vous les soumettiez à son jugement & à son appro-

„probation, ce seroit lui faire voir combien
„il y a de sincérité dans vos dispositions.

Matrès-chere vie, croiez-vous qu'il puisse
désapprouver les articles que j'ai offerts?

„Non.

Que je sois donc maudit du Ciel, si je me
souvets volontairement à me voir foulé aux
pieds par mes ennemis !

„Et moi, M. Lovelace, que je n'aie ja-
„mais de bonheur dans ce monde, si je me
„souvets à faire passer aux yeux de mon
„oncle un mensonge volontaire pour la vé-
„rité ! J'ai trop long-tems gemi dans l'affli-
„ction de me voir rejetée de tous mes pa-
„rens, pour acheter ma reconciliation au
„prix de ma candeur & de ma bonne foi.

Les femmes de cette maison, ma chere.....

„Que m'importent les femmes de cette
„maison ? Leur opinion m'est indifférente.
„D'ailleurs est-il besoin qu'elles sachent tout
„ce qui se passe entre mes parens, vous &
„moi ?

Leur opinion ne me touche pas plus que
vous, Mademoiselle. Seulement, comme
je leur ai fait croire que nous sommes ma-
riés, pour prévenir les malheurs qui pouvoi-
ent naître du complôt de votre frere, je ne
voudrois pas qu'elles prissent de moi une idée
qui vous paroît choquante à vous-même. Par
ma foi, Mademoiselle, j'aimerois mieux mou-
rir,

rir, que de me retracter ouvertement, après leur avoir raconté tant de circonstances de notre mariage.

„Eh-bien, Monsieur, il faut leur laisser
 „croire tout ce qu'il leur plaira. „L'espèce
 „de consentement que j'ai donné à ce que
 „vous leur avez dit, est une erreur que j'ai
 „commise. Toutes ces circonstances, dans
 „le recit desquelles une première fausseté a
 „pû vous engager, justifient elles-mêmes le
 „refus auquel je me crois obligée.

Ne voiez-vous pas, Mademoiselle, que votre oncle souhaite de nous trouver mariés? La cérémonie ne pourroit-elle pas être exécutée secrètement, avant que sa médiation soit commencée?

„Cessez de me presser là-dessus, M. Love-
 „lace. Si vous ne voulez pas déclarer la
 „vérité, je me charge de la dire moi-même
 „au Capitaine Tomlinson, lorsqu'il reviendra
 „demain. Oui je la dirai.

Consentez-vous, Mademoiselle, que les choses demeurent sur le même pied dans cette maison? Il peut arriver que cette médiation du Capitaine ne produise aucun fruit. Votre frere peut continuer ses projets; d'autant plus qu'il saura bientôt, & peut-être de votre oncle même, que vous n'êtes pas sous la protection des Loix. Vous devez consentir du moins que les choses demeurent ici sur le même pied.

„ Con-

„Consentir à ce que vous désirez, M. Lovelace, c'est persister dans une faute que je
„condamne. Cependant, comme l'occasion
„(si vous croiez qu'il y en ait quelque occa-
„sion qui puisse justifier une fausseté) ne sau-
„roit durer longtems, j'en suis moins portée
„à vous disputer ce point. Mais je ne me
„rendrai pas coupable d'une nouvelle erreur,
„si je puis l'éviter.

Me soupçonnez-vous, Mademoiselle, de quelque vûe indigne, dans la démarche dont j'ai supposé que vous ne vous feriez pas un scrupule pour obtenir une solide reconciliation avec vos proches? Mon motif, vous le savez, n'est pas mon intérêt propre. Que m'importe, à moi, d'être jamais reconcilié avec eux! Je ne demande d'eux aucune faveur.

„Il me semble, M. Lovelace, que dans
„notre situation présente, qui n'est pas abso-
„lument désagréable, il n'y a rien qui m'ob-
„lige de répondre à cette question. J'ajoute
„que je trouverai encore plus d'agrément
„dans ma perspective, si demain au matin
„vous déclarez au Capitaine, non-seulement
„le fond de la vérité, mais tous les pas mê-
„mes que vous avez faits & que vous devez
„faire, dans la vûe de soutenir les favorables
„intentions de mon oncle. C'est une ou-
„verture que vous pouvez faire sous le se-
„cret, & sous toutes les restrictions qu'il
„vous

„vous plaira. M. Tomlinson est un hom-
 „me prudent, qui a le repos de ma famille
 „à cœur, & dont j'ose dire qu'on peut se
 „faire un ami.

J'ai jugé qu'il n'y avoit rien à me pro-
 mettre d'elle. J'ai vû l'inflexible esprit des
 Harloves, qui agissoit dans toute sa force.
 Une petite obstinée, une petite... pardonne
 Amour, si je lui donne des noms injurieux.
 Voici ma réponse: „Nous avons eu, Made-
 „moiselle, des dénielés trop fréquens, pour
 „me faire désirer d'en avoir jamais d'autres.
 „Je veux vous obéir sans réserve. Si je
 „n'avois pas crû vous obliger par l'autre mé-
 „thode, sur-tout, en prenant le parti de hâ-
 „ter la célébration, qui nous auroit dispen-
 „sés de persister dans une fausseté, je ne vous
 „en aurois jamais fait la proposition. Mais
 „ne vous imaginez pas, mon adorable Cla-
 „risse, que vous jouissiez sans condition du
 „triomphe que vous remportez sur mon ju-
 „gement. Et jettant mes bras autour d'elle,
 j'ai pris, malgré toute sa résistance, un bai-
 ser enflammé sur ses levres. „Votre pardon
 pour cette liberté, (en lui faisant une pro-
 fonde révérence) „est l'unique condition
 „que je vous propose.

Elle n'a pas paru mortellement offensée.
 Il faut, à présent, que je tire parti du reste.
 Mais je ne te cacherai pas que si son triom-
 phe

phe n'a pas diminué mon amour, il est devenu pour moi un nouvel aiguillon de vengeance, si tu veux lui donner ce nom. Mais celui de victoire ou de conquête me paroît convenir mieux.

A la vérité, il y a du plaisir à subjuguier ces beautés fières & vigilantes. Mais, sur ma foi, Belford, les gens de notre espèce prennent vingt fois plus de peine pour être des scélérats, qu'il ne leur en coûteroit pour devenir d'honnêtes gens; &, sans parler des risques auxquels on s'expose, il faut suer & se tourmenter prodigieusement le cerveau pour arriver au terme. Il s'ensuit qu'on ne doit pas nous envier le succès, lorsque nous l'obtenons; sur-tout, parce qu'étant bien-tôt rassasiés, il ne nous reste presque rien de plus à faire valoir. Mais c'est ce qu'on peut dire aussi de tous les plaisirs mondains. Cette reflexion ne te paroît-elle pas assez grave?

Quoique je n'aie pas réussi dans le principal point, j'ai quelque fruit à tirer de la commission du Capitaine. Mais je veux t'avertir que tu ne dois pas juger de mes inventions par de simples parties. Prends patience, jusqu'à ce que tu sois informé du total. Je te jure encore, que deux Novices ne l'emporteront pas sur moi. Cependant, je suis quelquefois fort alarmé du plan contrebandier de Miss Howe.

Il est tard, ou plutôt de bonne heure, car les premiers rayons du jour commencent à luire. Je me sens fort pésant, & tu te le figures bien. Mais je vais prendre une heure de repos dans mon fauteuil, me secouer ensuite, me rafraichir, & recommencer à vivre. A mon âge, & du tempérament dont je suis, il n'en faut pas davantage. Bonne nuit, Lovelace. Je doute qu'il soit grand jour lorsque je m'éveillerai.

A propos, ton oncle n'est-il pas mort? Qu'est-il arrivé au mien, qui ne répond pas à ma dernière lettre? Je le suppose occupé à recueillir de nouveaux proverbes. Adieu. Je dors.

LETTRE CCVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 27 de Mai.

C'est à présent que je me crois établi pour jamais dans le cœur de ma Charmante. Le Capitaine est venu à sept heures, comme il l'avoit promis, & dans l'équipage d'un homme prêt à partir. Ma charmante n'a pas jugé à propos de nous honorer de sa présence avant que les premiers éclaircissimens fussent achevés: confuse, apparemment, de retomber par mon aveu dans la condition virginale après avoir passé pour femme dans l'esprit de son

son oncle. Cependant elle ne s'en est pas fiée si parfaitement à moi, qu'elle n'ait voulu entendre tout ce qui s'est passé.

Les plus modestes personnes de ce sexe, Belford, doivent penser; & quelquefois même assez profondément. Je voudrois savoir si elles rougissent en elles-mêmes de mille choses, pour lesquelles on les voit rougir avec tant de grace en compagnie. Si cela n'est point, & si la rougeur n'est qu'un signe extérieur de modestie, les femmes n'ont-elles pas le même empire sur leur rougeur qu'on prétend qu'elles ont sur leurs larmes? Cette réflexion me feroit faire bien du chemin dans la connoissance de leur caractère, si j'étois disposé à la continuer.

J'ai dit au Capitaine, que je voulois prévenir sa question: & sur le champ, après avoir exigé de lui le plus grand secret, qu'il m'a garanti de sa part & de celle de M. Jules Harlove, j'ai reconnu ouvertement & de bonne foi toute la vérité: c'est-à-dire, que nous n'étions pas mariés. Je ne l'ai pas instruit moins fidèlement des causes de ce délai; quelques-unes venues d'une malheureuse méintelligence; mais les principales, du desir que ma charmante avoit toujours eu de commencer par une véritable reconciliation avec sa famille, & d'une délicatesse qui n'avoit jamais eu d'exemple.



Des femmes moins délicates que celle-ci, Belford, ne sont pas fachées, dans le même cas, qu'on rejette les délais sur elles. Cependant cette affectation de délicatesse me paroît très-peu délicate; car n'est-ce pas confesser tacitement qu'elles ont plus à gagner que nous dans le mariage, & que c'est une privation de plaisir qui fait le fondement de leur orgueil?

J'ai raconté, au Capitaine, les raisons qui nous avoient déterminés à nous donner dans la maison pour de gens mariés; avec serment néanmoins de suspendre la consommation: ce qui avoit tenu les deux parties dans la plus grande réserve, l'une condamnée à souffrir, l'autre se renfermant dans les bornes d'une scrupuleuse vigilance, jusqu'à refuser ces faveurs innocentes que des amans destinés à s'unir ne font pas difficulté d'accorder & de prendre.

Je lui ai communiqué une copie du Mémoire qui contient mes articles, de la réponse de ma Belle, de ma lettre d'invitation à Milord M.... & des généreuses offres de Milord. Mais j'ai ajouté que les infirmités de ce vieux Seigneur, joint au goût de ma charmante pour une célébration sans éclat, par le motif du respect qu'elle croit devoir à sa famille, m'avoient fait écrire à Milord que nous le dispenserions de nous accorder sa présence, & que d'heure en heure j'attendois la réponse. Les

Les articles, ai-je dit encore au Capitaine, étoient actuellement entre les mains du Conseiller Williams, qu'il devoit connoître de reputation, (le Capitaine a répondu qu'il avoit cet honneur-là) & de la bouche duquel il pouvoit se le faire confirmer avant que de quitter Londres. Lorsque ces articles seroient dressés dans les formes, il ne manqueroit plus que de les signer, & de fixer le jour de mon bonheur.

J'ai déclaré au Capitaine, que ma fierté me faisoit trouver beaucoup de satisfaction à rendre volontairement justice à une femme qui m'étoit si chère, & sans l'intervention d'une famille de qui j'avois reçu les plus grandes insultes: & que notre situation étant telle que je venois de la représenter, je consentirois avec plaisir que M. Jules Harlove suspendit ses ouvertures de reconciliation, jusqu'après la célébration de notre mariage.

Le Capitaine a paru charmé de tout ce qu'il avoit entendu. Cependant il a confessé que son cher ami, M. Jules Harlove, lui aiant témoigné qu'il apprendroit notre mariage avec une joie extrême, il auroit souhaité de pouvoir lui porter cette heureuse nouvelle: ce qui n'empêchoit pas, qu'il n'espérât toute sorte de bons effets de mon recit & de mes intentions.

Il avoit compris mes motifs, a-t'il dit, pour faire croire aux femmes de la maison, qui lui



paroissoient des gens d'un fort bon caractère, que nous étions véritablement mariés. Il approuvoit mes raisons. Elles expliquoient fort bien la réponse de la femme de chambre à l'ami de M. Harlove. On ne pouvoit douter, à t'il remarqué, que M. James n'eût ses vûes pour tenir la breche ouverte, & qu'il n'eût formé le dessein de m'enlever sa sœur: d'où je devois conclure qu'il paroîtroit aussi important à M. Jules qu'à moi, de tenir notre traité secret; du moins, jusqu'à ce qu'il eût formé son parti, & qu'il eût arrangé ses mesures. La mauvaise volonté & la passion se formoient des phantômes terribles. Il lui paroissoit étonnant qu'on eût poussé si loin l'animosité contre un homme capable de vûes si pacifiques & si honnêtes, qui avoit montré d'ailleurs tant d'empire sur ses ressentimens dans tout le cours de cette facheuse aventure. Il voioit bien, comme il l'avoit entendu dire, que dans tous les cas où l'amour de l'intrigue (je devois lui pardonner ce terme) ne l'emportoit pas sur mes bonnes inclinations, la générosité faisoit le fond de mon caractère.

Il n'auroit pas cessé de parler, si, le déjeuner étant déjà prêt, la divinité de mon cœur n'étoit entrée, en repandant un déluge de lumière autour d'elle. Toute sa figure offroit un air de bonté & de douceur, qui en avoit été banni longtems; quoique ce soit son cortège naturel.

Le

Le Capitaine a fait une révérence si profonde, que je l'ai crû prêt à se prosterner. Quel charmant sourire ce témoignage de respect & d'admiration a produit sur le visage de ma belle! Le respect, dans un homme, produit le même sentiment dans un autre. Nous sommes plus sages que nous ne le croions, par le penchant qui nous porte à suivre l'exemple d'autrui. Un mouvement comme involontaire m'a fait plier les genoux. Ma très-chère vie (en baissant humblement la tête). . . . & je lui ai fait un discours fort galant, pour lui présenter le Capitaine. Quoi, que je n'eusse pas plus de droit que lui sur ce visage, sur ces levres, il a fort bien fait de ne rien entreprendre témérairement *. Mais il paroïsoit bien plus porté à l'adorer.

J'ai dit au Capitaine, ma très-chère ame, ce qu'il a désiré de savoir: & reprénant en peu de mots tout ce que j'avois dit en effet, j'ai fait même le recit, comme si j'avois supposé qu'elle ne l'eût point entendu.

Le Capitaine a paru extrêmement étonné, qu'il y eût quelqu'un au monde, à qui une personne si Angélique pût causer le plus léger mécontentement. Il a témoigné, dans des termes très-vifs, qu'il alloit faire le plus grand bonheur de sa vie d'embrasser sa cause.

Ll 4.

Ja-

* L'usage d'Angleterre est de baiser les femmes au visage, même sur la bouche.

Jamais, il faut que je le dise, jamais cette divine fille n'a pris un air plus divin. Tout respiroit en elle, la majesté, les graces, la sérénité, la noble confiance. Une aimable rougour, relevant l'éclat ordinaire de son teint, ajoutoit mille charmes à ses perfections naturelles, & sembloit la faire raisonner de gloire.

Après nous être assis, l'agréable sujet est revenu en prenant le chocolat. Qu'elle se promettoit d'être heureuse, lorsqu'elle se verroit rétablie dans les bonnes graces de son oncle!

Le Capitaine s'est engagé à presser cet agréable événement. Mais il ne falloit plus que de sa part elle fit naître le moindre délai. L'heureux jour une fois passé, tout prendroit bientôt une face tranquille. Seroit-il mal à propos de demander une copie de mes articles & de sa réponse, pour les faire voir à son cher ami?

Comme il plairoit à M. Lovelace, lui a répondu l'incomparable fille. Ah! que ne dit-elle toujours de même.

Ce doit donc être sous le plus grand secret, ai-je repliqué. Mais ne seroit-il pas mieux de faire voir à son oncle le contrat même, lorsqu'il seroit dressé?

Aurez-vous cette bonté, M. Lovelace?

Vois, Belford. Nous étions autrefois des amans qu'érelleurs. A présent nous sommes polis.

Assu-

Affurement, ma très-chere Clarisse, j'y consentirai si vous le désirez, & si le Capitaine Tomlinson s'engage au secret pour M. Harlove; afin que je ne fois point exposé aux réflexions d'une famille qui m'a fort maltraité.

C'est à présent, Monsieur, m'a-t'on dit, que vous êtes fort obligeant.

Crois-tu, Belford, que mon visage ne soit pas devenu très-raisonnant à son tour? J'ai avancé ma main, après l'avoir consacrée d'abord par un baiser, pour lui demander la sienne, qu'elle n'a pas fait difficulté de me donner. Je l'ai pressée de mes levres. Vous ne savez pas, Monsieur, (en m'adressant au Capitaine, avec un air de transport) quel heureux homme.....

Charmant couple! a-t'il interrompu, les mains levées d'admiration. Quelle joie, pour mon cher ami! Ah que n'est-il présent! Vous ne savez pas, Mademoiselle, que vous êtes plus chere que jamais à votre oncle Harlove.

Je n'en suis pas moins malheureuse, a dit ma belle, de l'avoir défobligé.

Doucement, charmante, ai-je dit en moi-même; n'allons pas trop loin là-dessus.

Le Capitaine a promis, encore une fois, de ne pas ménager ses services; & dans des termes si agréables, que la chere personne a prié le Ciel que lui & les siens puissent toujours trouver des amis tels que lui. Elle a



compris les siens dans cette prière, parce que le Capitaine avoit laissé échapper qu'il étoit pere de cinq enfans, par une des meilleures femmes & des meilleures meres du monde, dont l'excellente conduite le rendoit aussi heureux avec huit cens livres sterling, qui faisoient tout son revenu, qu'un autre l'étoit avec deux mille.

Sans œconomie, a répondu mon cher Oracle, il n'y avoit point de fortune qui pût suffire. Avec cette qualité, le plus médiocre revenu suffisoit.

Silence, silence, importune! Ce n'est qu'à ma conscience, Belford, que ce reproche s'adressoit.

Souffrez que je vous demande, m'a dit le Capitaine, & moins par aucun sentiment de défiance que pour établir mes services sur des fondemens certains, si vous êtes résolu de contribuer avec mon cher ami, au grand ouvrage d'une reconciliation générale?

Je répons, Capitaine, qu'en faisant observer que mon empressement pour cette reconciliation, avec une famille dont je n'ai pas sujet de louer beaucoup la générosité, vient uniquement de l'estime que j'ai pour cette adorable personne, non-seulement je contribuerai aux démarches de M. Jules Harlove, mais je me présenterai dans cette disposition à M. Harlove le pere & à Madame Harlove.

Je

Je ferai plus: pour mettre en repos M. James & Miss Arabelle, je renoncerais à toutes prétentions au bien des trois freres, & à tout autre bien que celui dont ma chere Clarisse a l'obligation à son grand-pere. Je me trouve fort-bien partagé, avec ma fortune présente & mes espérances dans ma propre famille; assez récompensé, ma chere Clarisse ne m'apportât-elle pas un sehelling de dot, par le bonheur d'obtenir une femme dont le mérite est supérieur à tous les biens de la fortune. Ce que je disois, Belford, est aussi vrai que l'Évangile. Ainsi, cette scène n'avoit-elle pas un fondement réel?

La divine fille m'a témoigné sa reconnoissance par ses yeux, avant que ses levres aient pû lui servir à l'exprimer. O M. Lovelace! m'a-t-elle dit; que vous savez bien... Elle s'est arrêtée. Le Capitaine ne m'a pas épargné les louanges. Il étoit réellement touché. Pourquoi la vangeance, me suis-je dit à moi-même, est-elle mêlée dans mon cœur avec l'amour! Mais, revenant à ma vieille apologie, ne suis-je pas le maître, ai-je ajouté, de lui faire en tout tems une ample réparation? N'est-ce pas à présent la saison de l'épreuve? Si je pouvois seulement lui faire abandonner ses défiances! Si je la voiois disposée à s'abandonner à moi pour quinze jours! quinze jours seulement, d'une vie telle que

que je l'aime! Qu'arriveroit-il? Eh-bien, quoi? Je ne le fais pas trop bien. Mais enfin.....

Ne prens pas droit, Belford, de l'inconstance de mes idées pour me mépriser. Peut-être ne t'ai-je pas écrit deux lettres, où tu m'aies trouvé d'accord avec moi-même. Quelle constance demandes-tu à des gens de notre caractère? Mais l'amour me rend fou. La vengeance m'éguillonne. Mes propres inventions m'embarrassent. Mon orgueil fait ma punition. Je suis tiré de cinq ou six côtés tout à la fois. Il est impossible que Clarisse soit aussi malheureuse que moi. Ah! pourquoi, pourquoi est-elle la plus excellente de toutes les femmes? Cependant, suis-je sûr qu'elle le soit? Quelles ont été les épreuves? Ai-je eu le courage d'en faire une seule sur sa personne, quoique j'en aie fait cinquante sur son humeur? Assez de celles-ci, je crois, pour lui faire craindre à l'avenir de me défobliger jamais.

* * *

Loin, loin les réflexions; ou je suis un homme perdu. Depuis deux heures, mes inventions me rendent odieux à mes propres yeux; non-seulement par rapport à ce que je t'ai déjà raconté, mais pour mille choses dont-il me reste à te rendre compte. Cependant je suis
par-

parvenu encore une fois à m'endurcir le cœur. Ma vengeance est aussi enflammée qu'elle puisse l'être. Je viens de relire quelques-unes des injurieuses lettres de Miss Howe. Je ne puis soutenir le mépris avec lequel ces deux filles m'ont traité.

Ma Charmante a confessé que notre déjeuner étoit le plus heureux qu'elle ait connu, depuis qu'elle a quitté la maison de son père. Elle auroit pu s'épargner cette réflexion. Le Capitaine a renouvelé toutes ses protestations de service. Il m'a promis de m'écrire comment son cher ami aura reçu la description qu'il lui fera de l'heureux état de nos affaires, & ce qu'il aura pensé des articles, aussitôt que j'aurai pris la peine de les envoyer. Nous nous sommes quittés avec de vifs témoignages d'une mutuelle estime; & ma Belle a fait de vœux ardens pour le succès d'une si généreuse médiation.

Lorsque j'ai reparu devant elle, après avoir conduit le Capitaine aussi loin qu'il l'a voulu souffrir, j'ai vu régner la complaisance dans chacun de ses aimables traits. Vous me voyez déjà toute autre, m'a-t-elle dit. Ah! M. Lovelace, vous ne savez pas combien j'ai cette reconciliation à cœur. Je veux effacer jusqu'à la moindre trace des facheux souvenirs. Il m'est impossible de vous dire combien vous
m'a-

m'avez obligée. Que je ferai heureuse lorsque j'aurai le cœur foulagé du fardeau insupportable de la malediction d'un pere! lorsque ma tendre mere, (vous ne connoissez pas, Monsieur, la moitié du mérite de ma mere, & quelle est la bonté de son cœur, livré à lui-même, avec la liberté de suivre ses propres mouvemens) lorsque cette chere mere prendra plaisir encore à me serrer contre son sein! lorsque j'aurai retrouvé des oncles, des tantes, un frere, une sœur, tous empressez à me combler de caresses! & vous-même, M. Lovelace, témoin de ce doux spectacle, reçu, vû de bon œil dans une famille qui m'est si chere... quoique d'abord, peut-être, avec un peu de froideur... Mais lorsqu'il vous connoîtront mieux, qu'ils vous verront plus souvent, qu'ils n'auront plus aucun sujet de plainte, & que vous aurez pris, comme j'ose l'espérer, un nouvel ordre de conduite, de jour en jour l'affection ne sera plus que s'échauffer mutuellement, jusqu'à ce qu'à la fin tout le monde sera étonné d'avoir pû concevoir d'autres sentimens pour vous.

Ensuite, essuiant ses yeux de son mouchoir, elle s'est arrêtée un moment: & tout d'un coup, faisant réflexion sans doute que sa joie l'avoit conduite à m'exprimer des sentimens

mens qu'elle n'avoit pas eu dessein de me laisser voir, elle s'est retirée dans sa chambre avec précipitation, tandis que je suis resté dans un désordre presque égal au sien.

En un mot, j'étois.... je ne trouve point de terme pour t'exprimer ce que j'étois. Je me suis déjà senti fort ému dans une autre occasion. Cette Beauté toute puissante avoit déjà rendu mes yeux humides. Mais de ma vie je n'ai été si vivement touché car en m'efforçant de vaincre ce mouvement de sensibilité, je ne m'en suis pas trouvé la force. Je n'ai pû même retenir un sanglot. Oui, je te l'avoue, il m'en est échappé un, qu'elle doit avoir etendu; & j'ai été forcé de tourner le visage avant qu'elle eût fini cet attendrissant discours.

A présent que je t'ai fait l'aveu de cette bizarre sensation, je voudrois pouvoir te la décrire. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi.... quelque chose d'étouffant, qui me serroit le gozier.... Je ne sais comment cela m'est arrivé: mais quoique je me le rappelle avec un peu de confusion, je dois convenir que cette situation n'étoit pas désagréable; & je souhaiterois de l'éprouver encore une fois, pour être capable de t'en donner une idée plus juste.

Mais



Mais l'effet de sa joie, dans cette occasion, me fait prendre une haute idée du pouvoir de la vertu, (quel autre nom puis-je lui donner?) qui dans une ame si capable d'un transport délicat, a la force de rendre une fille de cet âge aussi froide que la neige & la glace, pour toutes les avances d'un homme qu'elle ne hait pas. Ce doit être un effet de l'éducation. Qu'en penses-tu, Belford? L'éducation peut-elle avoir plus de force que la nature, dans le cœur d'une femme? Non, je ne saurois le croire. Mais c'est une vérité néanmoins, que les parens ont raison de cultiver l'ame de leurs filles, & de leur inspirer des principes de reserve & de défiance pour notre sexe. Qu'il y a de sagesse même, à leur donner une haute idée du leur! car l'orgueil, je te l'apprens, est un excellent substitut, dans une ame où la vertu ne brille pas, comme le soleil, de son éclat propre & non emprunté.

Fin de la seconde Partie du Tome IV.

